

Faux nègres

Thierry Beinstingel

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

Thierry Beinstingel

Faux nègres



Fayard Roman

Thierry Beinstingel

Faux nègres



Fayard Roman

Thierry Beinstingel

Faux nègres

roman

Fayard

Photographie : Raymond Depardon © Magnum

Couverture : Cheeri

© Librairie Arthème Fayard, 2014.

ISBN : 978-2-213-67913-6

Du même auteur

La Réserve, Dominique Gueniot, 2000.

Central, Fayard, 2000.

Composants, Fayard, 2002. Mention du prix Wepler.

Paysage et portrait en pied-de-poule, Fayard, 2004.

1937 Paris-Guernica, Maren Sell, 2007.

CV roman, Fayard, 2007.

Bestiaire domestique, Fayard, 2009.

Retour aux mots sauvages, Fayard, 2010, Livre de Poche, 2012.

Ils désertent, Fayard, 2012, Livre de Poche, 2014.

Prix Eugène Dabit. Prix Amila-Meckert.

« Vous êtes de faux nègres, vous maniaques, féroces, avares.
Marchand, tu es nègre ; magistrat, tu es nègre ; général, tu es
nègre ; empereur, vieille démangeaison, tu es nègre : tu as bu
d'une liqueur non taxée, de la fabrique de Satan. »

Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*

Faux espoirs, rien ne subsiste de nous : ni traces, ni repos. Ni l'attente, ni le temps, ni la manière : rien. Du vide : tout s'est évanoui dans la pesée des jours, les aubes laiteuses et les couchers flamboyants. Qu'émerge une flaque de verdure, une prairie étale et immuable depuis que le déluge laissa s'enfoncer son eau dans le sol, que soient modelés au hasard des pas sur sa terre meuble : voici les orteils, l'empreinte du talon, reconnaissables de notre grande race.

Ce que nous disons après, c'est de la fortune humaine, des mots composés et dont on se pare : peaux de bêtes, homme des cavernes, périodes de glace et de feu, mammouths ou rhinocéros laineux. Nous sommes vaillants face à eux, les deux pieds dans la neige, toute une imagerie. Mais ici le sol est lisse, l'herbe fraîche et dense, collines douces, chevelures de forêts, mère nature bien campée sous un ciel apaisé. Il faut aller dans les bois, en revenir avec des arbres et construire des cabanes là, près du cours d'eau.

Il ne reste rien de ce temps-là, les pieux qui formaient les maisons sont dissous dans l'humus. La boue elle-même est mangée par les chiens. Persiste l'herbe verte, saison après saison, jusqu'à cette roche énorme, soulevée à plusieurs et lâchée au milieu de la prairie dans des éclaboussures émeraude. C'est la première, on invente le mot pierre, en voici d'autres, on assemble le pluriel, les murs, les toits. Nous avançons, singuliers et grégaires.

Autour de la pierre originelle, l'endroit a pris forme : un enclos de branches pour garder les cochons de la forêt, un endroit arraché à l'herbe, grattée d'abord à la main, puis par des bœufs. Nous nous organisons et la forme perdure : d'autres enclos, d'autres maisons, d'autres hommes groupés vers le cours d'eau appelé maintenant rivière.

La pierre originelle, il faudrait la chercher. Est-elle sous l'église, enfouie dans la terre, parmi des cendres, perdue au milieu des gravats ? A-t-elle été déplacée, jetée à la rivière lorsqu'on a construit le premier pont ? Tous ces efforts pour amener la vie ici, s'équiper, modeler le paysage, et construire, élever, édifier, ériger, échafauder, s'établir, s'installer, fonder. On pourrait croire les hommes raisonnables. Nous cassons, défaisons, quittons aussi.

Vêtements : découper, tisser, quel génie a eu l'idée en premier ? On se couvre et ce geste nous distingue des autres animaux. Jusqu'à présent, nous les avons imités : les oiseaux et leurs nids en regard de nos cabanes de branches, les parcs à bétail à force d'observer les fourmis qui élèvent des pucerons. Avec les habits, nous inventons la coquetterie, les bijoux, la possession, la jalousie.

Une chose nous rappelle à l'animal : le sang. Celui que versent nos chasses et celui du premier d'entre nous tué par un semblable. On découvre cette jouissance : voir un identique pantin, bras et jambes pareils, le corps étalé, la main qui se crispe dans la poussière. Et le sang jailli, échappé, en mince filet ou à gros bouillons, deux trous rouges au côté droit : un plaisir sauvage à savourer et la poésie en hommage pour l'éternité à venir.

Voilà notre histoire.

Nous pouvons faire plus court aussi. Les dinosaures, l'homme, la nature, toutes ces paroles pour se raconter et atteindre ce coin de verdure traversé d'une rivière si menue, si hésitante dans ses méandres de frais cresson bleu qu'elle semble à tout moment vouloir rentrer dans le sol : vous êtes arrivés parmi nous, c'est ici.

Là-bas, la tache de sang s'élargit d'un coup et détrempe le pull-over. Les mains se portent à l'endroit de la douleur, les yeux fixent les doigts rougis. Tout cela, incrédule, bouche ouverte, dans le bruit incroyable et soudain qui perce l'air, crépitements, tac, tac, tac, tapés dans le vide du ciel comme les coups de pied d'un enfant rageur, peut-être même pas de colère, juste les circonstances. Voilà l'histoire, vu de là-bas, pays en guerre.

Le type porte les mains à son ventre, le cri qui s'arrondit sur ses lèvres ne perce pas, reste bouchonné dans les éclats formidables, claquements, miaulements, l'odeur aussi, fer, brûlé, essence, graisse rance. Pierre regarde le type, yeux ronds, cri rentré, mains rouges, d'un coup le saisit par l'épaule, les voilà plaqués à terre, poinçonnés de chocs mats, éclats de ciment, escarbilles de béton qui leur tombent dessus. Un faible mur les cache, pas même un muret, un parapet, un fronton, un bord de trottoir, un bas-relief, une nudité. Vouloir s'enfoncer dans le sol. Et le type qui gueule maintenant (Ils m'ont eu !). Pierre l'empêche de se relever, se couche dessus. Un pick-up les dépasse, dérape dans la poussière, hurlement du moteur.

On les cueille, les deux ensemble, emmêlés, le type qui vrille les oreilles avec ses cris, l'autre, silencieux, accroché à lui, les deux balancés à l'arrière du pick-up. Aussitôt les soubresauts, leurs corps qui rebondissent sur la tôle de l'arrière, tentent de ne pas verser au-dehors. Le type brame à gorge déployée, toujours les mains sur le ventre, l'arrière de sa tête heurte à chaque cahot le métal. On tente de lui maintenir le crâne avec une vieille peau de bique qu'on a extirpée de dessous une banquette. C'est rapide, c'est interminable, c'est la guerre.

Une escarmouche, diront plus tard les soldats d'occasion qui les accompagnent, vieux treillis tachés, armes usées, cartouchières hétéroclites. La nuit tombe, le pick-up est maintenant arrêté au milieu d'un pierrier de désert. Pierre a déchiré sa chemise, l'a roulée en boule sous le pull-over rougi. Le sang suinte encore. Le type gémit, sa tête bosselée par les cahots, le visage en sueur malgré le froid qui tombe. Il tient la main de Pierre, pas moyen de la lâcher. Le type est un grand reporter. Pierre lui servait de guide depuis deux jours. Guide, c'est son métier, mais, depuis les événements, les touristes ont déserté les lieux.

Autant mettre sa connaissance du pays au service de ceux qui en ont besoin, journalistes, envoyés spéciaux du monde entier. La nuit s'installe, sans aucun bruit. On entend juste quelques phrases nasillardes échangées de temps en temps à la radio. Puis tout va très vite, le bruit des pales dans l'obscurité, les phares du pick-up qui éclairent un endroit nu et désolé. En contrebas de la piste, c'est un autre pays. Hélicoptère, militaires, frontière et manière dont ils ont dévalé la pente, de suite poussés, tirés, avalés dans l'engin. Wake up ! Le machin s'élève, se pose trente minutes plus tard auprès d'un avion, masse gigantesque sous les étoiles. Les deux encore, Pierre et le blessé, poussés, tirés, avalés, rapatriés.

Rapatriés ? Pierre l'ignore encore, à cet instant précis. Vingt ans qu'il n'a pas mis les pieds dans son pays natal. Il quitte là-bas pour ici. Là-bas : le présent, les mille et une nuits d'Orient à oublier. Ici : le passé et les jours d'Occident.

Ici, c'est d'abord une aube blafarde, des bosquets mouillés de pluie, des nuages bas, les toits de fermes aperçus depuis l'avion, un camaïeu de champs, des routes sinueuses sur lesquelles on tente d'apercevoir les véhicules. Puis la ville s'installe, autoroutes, immeubles, lampadaires. À peine posé, pas le temps de réaliser le paysage familier oublié depuis longtemps, Pierre est embarqué avec le grand reporter blessé, ambulance, sirènes. Il passe la journée à l'hôpital pour qu'on s'aperçoive qu'il est en forme, finalement. Et qu'il peut repartir. Mais où ?

Ici, c'est aussi le bureau du rédacteur en chef, un ou deux jours après l'arrivée de Pierre, qui écoute, a du mal à saisir ce qu'on attend de lui, pourquoi on s'est cru obligé de le congratuler, de le traiter en sauveur du grand reporter. Tellement de talent, dit le blessé sur son lit d'hôpital, faire quelque chose pour lui. Bref, le rédacteur en chef, l'air ennuyé, lui propose du taf, quelque chose en attendant de voir venir. Une sorte de journaliste, d'envoyé, de chroniqueur, de pigiste. Vous n'ignorez pas que nous sommes en pleine présidentielle. Comment l'ignorer ? Journaux de kiosque d'aéroport, périodiques de salle d'attente, affichage aperçu le long des autoroutes, flash d'information dans le taxi, journaux télévisés à l'hôtel : depuis l'atterrissage, Pierre est assailli d'images, des statistiques tournent en boucle, des déclarations sont mille fois répétées. Le rédacteur en chef cite le nom d'un village, un nom d'ici, on imagine un coin où il fait bon vivre. Une candidate à la présidentielle y a tenu un meeting (il montre une photographie, une estrade devant une mairie). Au premier tour, elle y a réalisé son plus gros score. Bref, Pierre dispose de la Volvo break du grand reporter blessé, d'un appareil photo, d'un téléphone portable et d'une réservation pour deux nuits dans le gîte du village. Le rédacteur

en chef dit aussi : Ne poser qu'une question à la fois et ne jamais lâcher tant qu'on n'a pas la réponse.

Voilà notre histoire. Nous allons vous accompagner. Vous suivre pas à pas.

Nous ? Nous sommes l'opinion, la chimère, l'allégorie, l'invention, la fantaisie, l'innommable. Nous sommes la raison aussi, l'idéologie, le concept, le système, la théorie, la croyance. Nous sommes un corps composite, notre nourriture est votre langue. Depuis les premiers orteils, les empreintes des talons sur la terre meuble, notre grande race a inventé tous les mots et leurs regroupements, toutes les phrases et leurs combinaisons, la complexité et la simplification, la dilution et le classement, l'institution et l'anarchie. Nous avons avalé notre propre lumière, nos différents préjugés et nos sombres desseins. Hypothèse, antithèse, synthèse fabriquent des clairs-obscurs, ébauchent des philosophies, des arts et des sciences. Sans conscience, ruinés de l'âme, nous filons à l'anglaise. Nos manies sont nos marottes, nos idées fixes, nos obsessions. D'aphorisme en adage, de devise en dicton, un trait d'esprit ou une remarque et nos observations vont bon train. À bon entendeur, point de salut : nous frisons l'universel, nous divisons pour mieux régner. Nous sommes à la fois l'ordinaire et l'habituel, le quelconque et le commun, le rare et l'unique, le partage et la dispute, nos peurs individuelles et nos triomphes collectifs. Nous sommes le chœur antique et la voix du bon sens, le discours global et la stance personnelle, la voix de son maître et le chien qui montre les crocs. Au sacre des printemps, nous sommes la sève nouvelle, l'invention, le regard unique, le contrôle planétaire. Tout cela s'emboîte parfaitement et pas moyen d'y échapper. C'est en vain, reclus dans un ultime tas d'atomes, réunis dans le jeu d'un seul « je », que notre règne arrive, que notre volonté soit faite pour des siècles et des siècles. Amène-toi de la sorte en processions dociles, en défilés contraints, en exhibitions fauves et en revues nègres. Cavalcades effrénées, mascarades furieuses mais toujours à genoux : quel est le jeu du je ? Qu'est-ce qui se noue en nous ?

Ici : trois lettres comme une île. Le « c », petit homme courbé, encadré de deux « i » en tiges d'herbe drue. Après le temps et l'histoire, voici les mots, l'espace et la géographie.

Elle commence avec une carte. Le maire précise : Carte de remembrement. On imagine des bras et des jambes détachés sur le sol de la commune, un Gulliver géant éparpillé dont le ventre serait constitué de maisons trapues, d'un sexe de clocher, et qu'il conviendrait de réunir à nouveau. Chaque parcelle est un morceau de peau, chaque chemin un entrelacs de vaisseaux, l'ensemble est étalé, déplié sur la vaste table de la salle du conseil municipal qui tient lieu de bureau au maire, cachant tout ce qui s'y trouve, courriers officiels, journal du jour, prospectus publicitaires, lettres d'administrés. Le maire pointe les endroits : ici, c'est la ferme de Jean, là, l'église, le gîte rural où vous allez loger est au bout de ce chemin. De l'index, il montre la grande rue qui mène à la ville voisine, les voies de traverse qui se perdent dans les champs. La géographie précise les échelles, les symboles, un petit rectangle portant croix pour l'église, des formes hachurées dessinant les maisons, des traits pleins pour délimiter les routes, des pointillés pour les sentiers, un peu de gris et voilà un bosquet, de petites vaguelettes simulent un étang, la rivière est soulignée d'un tracé bleu. Un camaïeu de rectangles, trapèzes, carrés, triangles, et qu'on résume par lopins de terre, parcelles, métairies, domaines, exploitations, entoure la disposition de la commune. Quand on prend du recul par rapport au plan ou si on survole le village en avion, il ressemble à un insecte fantastique, la grande rue est une colonne vertébrale et les chemins qui la relieent dessinent une scolopendre étonnante, des griffes incroyables, des mandibules difformes, tout un ensemble de mécanismes semblables à ceux des machines agricoles, barres de fauchage, engins de coupe que l'on trouve disséminés dans la campagne alentour, parfois abandonnés sous des broussailles comme des mues délaissées au hasard par un animal fatigué. On peut aussi voir en ce mille-pattes l'ébauche d'une carte au trésor et l'imagination s'enflamme : la mer des prés et des herbages assiège les falaises des premières maisons, chaque rue est un sentier de Peaux-Rouges criards, nous sommes des aventuriers. Ici, trois lettres comme une île.

Vous verrez, le village est petit, vous prendrez vite vos repères. Le

maire ajoute, laissant la cartée dépliée et saisissant sa veste sur le portemanteau : Je file, un rendez-vous à la préfecture, avec tous ces événements. On se voit plus tard, c'est bien cela ? Monsieur... Monsieur ? Pierre, répond-il, ne sachant s'il doit donner son nom en plus du prénom, si peu habitué, vingt ans qu'il n'a pas mis les pieds ici.

Voilà notre histoire. Possession, jalousie, le premier d'entre nous chassé de ses terres et nous nous retrouvons à pied, à cheval, en voiture, en avion : ailleurs. Nous quittons des espaces connus, traversons des déserts, nous nous glissons dans l'inconnu, la peur et le désir au bas-ventre, mécaniques à avancer. Possession, jalousie. On tue parfois pour prendre, s'installer, créer à la place de... jusqu'à ce qu'un autre plus malin, plus fort. Ça continue encore. Nous sommes d'incorrigibles nomades. Même les familles qui vivent ici depuis des générations (en attestent les croix du cimetière, les états civils, les registres paroissiaux, les cartes d'identité et les passeports) ne sont jamais arrivées là que par hasard, parce qu'un aïeul, plus malin, plus fort, a pris la place d'un faible, l'a chassé, tué autrefois, c'était il y a longtemps, il y a prescription. On s'en est accommodé. Nous avons inventé la reconnaissance, la gloire, la patrie, un soldat inconnu tué sur le champ d'honneur invisible. Les honneurs pour effacer les horreurs. On se croit indéboulonnable, alors qu'il a bien fallu qu'un grand-père ambulant, déambulant, plus malin, plus fort... Basta, nous ne sommes pas à une contradiction près : qu'ils partent, ces Roms, Tziganes, romanichels, bohémiens, Gitans, manouches, forains, zingaros, va-nu-pieds, bouffeurs de hérissons et de chats errants, l'imagination est fertile et nombreux sont les mots que nous avons inventés. Pré carré, *home sweet home* dans toutes nos langues, nous sommes Babel : c'est chez nous, là. Ils repartent. Ou nous tuent et cela depuis toujours.

Donc, ici, dans ce coin de verdure traversé d'une rivière si menue, si hésitante dans ses méandres de frais cresson bleu, arrive une horde de Romains, de Huns, de Lombards, de Slaves, de Vandales, de Suèves. Goths, Wisigoths, Ostrogoths, Prussiens, Schleus, Boches, Allemands, Vert-de-gris, des Peaux-Rouges criards, des invasions permanentes depuis des siècles, en ordre dispersé, en hordes disparates, successives ou conjointes, l'une chassant l'autre, la campagne ratiboisée, les maisons incendiées, occupées, exodes, exils, prières et ex-voto pour ceux qui en réchappent, agresseurs ou agressés. Il reste peu de traces. Parfois, à la faveur d'une zone artisanale nouvelle, du tracé d'une autoroute ou d'un aéroport, on excave des fosses communes, des squelettes aux os brisés, des cendres et des débris de vaisselle, mais plus rien pour rendre compte du bruit et de la fureur.

Frédéric est preneur de son, ou perchman, ou ingénieur, comment nommer ? Pierre le reçoit en cadeau avec la Volvo break, l'appareil photo, les deux nuits de gîte, la question unique à poser. Le téléphone portable sonne juste après la visite chez le maire au moment où Pierre se gare devant la ferme de Jean. C'est Frédéric. Le journal local l'envoie aider Pierre (mais à quoi ?). Il faut venir le chercher sur le parking du restaurant routier, on l'a laissé là (mais qui ?), un peu plus loin, sur la grande route (se souvenir d'avoir vaguement aperçu, en arrivant par la nationale, l'esquisse d'un bâtiment et d'une étendue plane dans la trouée des platanes). Je vous attends... Bon, raccrocher, y aller. La Volvo fait demi-tour, revient dix minutes plus tard. Jean n'a pas bougé de derrière ses rideaux, Pierre et Frédéric sortent de la voiture.

Une mouche sombre, d'un modèle simple et placide, avance par saccades sur la toile cirée, *ventre à terre sanglée dans ses boyaux noirs antennes affolées ailes liées pattes crochues bouche suçant à vide sabrant l'azur s'écrasant contre l'invisible*. Pierre regarde la mouche, Jean regarde Pierre, Frédéric ne voit rien.

Pierre pose sa question avec brutalité, et l'air se déséquilibre sous la trouée des mots entre la nappe et l'opaline qui la surplombe. La mouche s'envole, tente un instant de s'agripper au contrepoids de la lampe, glisse sur la porcelaine en forme de poire, redescend en piqué sur un motif de moulin à café, redécalle aussitôt pour suçoter un rond de café. L'interrogation a arrêté l'horloge l'espace d'un instant. Jean hoche la tête. Ne répond pas, se contente juste de laisser dodeliner sa tête. Sa casquette est accrochée sur le dossier de la chaise qu'il occupe, assise solide, paille grise et bois sombre. Répondre à la question : Jean se gratte le scalp à l'endroit où se démarque le front bicolore, le bronze strié de rides à force de soleil ou de pluie, le blanc toujours à l'abri de la casquette et qui semble s'écouler des cheveux clairsemés. Question, devinette, énigme. Il regarde la nappe, comme s'il remarquait pour la première fois les motifs de moulins à café et de tasses, les noisettes et les gerbes d'épis de blés liés avec un ruban rouge de marquis ou de duchesse qui dénote ici. La mouche, indifférente à sa réflexion, s'envole brusquement du rond de café pour se percher sur le micro. C'est sans doute la première et la dernière fois qu'un tel objet pénètre dans la maison. Probablement que Jean en voit

un de si près pour la première fois. Il y en a de semblables à la télévision lorsqu'on montre en gros plan les visages des artistes de variété. Autrefois, on en voyait aussi sur la petite scène du bal monté à la fête du village. La fête existe toujours, mais les bals ont disparu. Le micro est accroché sur un socle qui porte la mention *UHER München*. Un câble noir le relie au magnétophone arborant la même marque sur sa façade, que Frédéric a également installé sur la table. Lorsque la question a été posée, les aiguilles de deux cadrans ont oscillé. Avec le silence revenu, elles ont repris leur immobilité. On perçoit juste le ronronnement de la bande qui s'enroule. La question (une seule, a dit le rédacteur en chef), Pierre la répète : Pourquoi les gens d'ici votent à l'extrême droite ? De nouveau les cadrans oscillent, l'horloge retient son souffle, on entend une mouche voler.

Rendre compte du bruit et de la fureur et, pour cela, dire le calme, la douceur. « Frais cresson bleu », écrit un gamin de seize ans sur un cahier, une feuille volante, à la plume ou au crayon de papier, avec ou sans rature, nous ne savons pas vraiment. Plus tard, oui, nous saurons avec précision décliner sur tous les supports, inscrire dans notre histoire, rubrique Littérature, sous-rubrique Poésie, alinéa Auteurs du XIX^e siècle : octobre 1870, Arthur Rimbaud écrit *Le Dormeur du val*. On brandit un manuscrit, écriture bleue, papier sépia, pleins et déliés à la plume sergent-Major, sa signature en volutes : folklore du recopiage, mais des premiers essais, agencements, permutations, combinaisons, nous ne savons rien. Plus tard, oui, nous voudrions exposer sa vie, énoncer son œuvre, le suivre à la trace, le marquer à la culotte, le gamin de seize ans hyper-doué, celui de dix-sept pas sérieux, l'adolescent à fredaines, le post-adolescent génial, l'homme dur, émacié, voyageur, commerçant. Nous embellirons sa vie, nous magnifierons sa mort. Ce qu'on appelle travail de mémoire n'admet aucune zone d'ombre, comble les blancs, hypothèses, vérifications, certitudes, probabilités : tout est pesé, estimé, écrit, réécrit, contesté, refait, mais, enfin, jamais effacé. Pour des siècles et des siècles (amen) rubrique Littérature, sous-rubrique Poésie, alinéa Auteurs du XIX^e siècle, Arthur Rimbaud. C'est répétitif, dupliqué, collectif, pédagogique, c'est notre histoire, rubrique Guerres, sous-rubrique France-Allemagne, alinéa 1870 : crispation de l'invasion, comme d'habitude, les territoires les plus à l'est en pâttissent, Alsace, Lorraine, Ardennes. Rimbaud écrit, seize ans, la *mother* sur ses talons, inquiète de son gamin à géométrie variable, énergie rayonnante, aux jambes infatigables. Sedan est tout proche, le Prussien bat le Français, Rimbaud bat la campagne, soldats en défaite et le frais cresson bleu sous les souliers à clous. C'est assez proche du village d'ici, englobé aussi dans ce grand Est, trois jours de marche pour un fantassin, deux heures de voiture aujourd'hui pour aller jusqu'ici (trois lettres comme une île).

Trois jours de marche ou deux heures de voiture, l'arrivée au village est un leurre. La première habitation est une maison pimpante et modeste, colorée comme un bouchon de pêche à la ligne : un crépi tendre, des volets couleur tilleul, des géraniums aux balconnières. Plus loin, les fermes sont grises et les demeures des lotissements les plus récents sont toutes semblables, avec un barbecue oublié à la pluie, une balançoire vide et une haie de thuyas qui rechignent à pousser. Celle qui marque l'entrée dans la commune ressemble à une maison de garde-barrière ou d'éclusier, on s'attend à voir une locomotive égarée ou une péniche échouée au milieu des roses trémières. Les plus anciens la nomment la maison du père Lapin, du temps où celui qui l'occupait faisait commerce des peaux. On les voyait pendues sur des tringles, ballottées au vent. La maison était alors sombre et délabrée. La mère Lapin avait mauvaise réputation. Aujourd'hui, un couple d'employés municipaux l'occupe : il est cantonnier, elle fait des ménages à l'école d'une bourgade voisine.

Jean, lorsqu'il passe devant, pense souvent à son retour d'Algérie. Le car l'avait laissé au croisement, il avait trimballé son barda de militaire pour les derniers kilomètres. La maison du père Lapin avait effacé soudainement les visions qu'il avait accumulées là-bas. D'un coup, il avait retrouvé ce qu'il pensait n'avoir jamais remarqué auparavant. D'un bloc, il échangeait les peaux de lapin contre les brebis qui couraient dans le désert. La maison aux fenêtres entourées de briques esquivait les moucharabiehs de Constantine ou de Blida, la grisaille du ciel repoussait le soleil violent du Sahara. Le vallon, la douceur du paysage supplantait l'ocre des pierriers de l'Atlas, la poussière des chemins et les ombres tranchées. Tout ce qu'il avait vécu là-bas s'arrachait d'un seul tenant, comme une page de cahier tachée d'encre, une dictée pleine de fautes : fellagas, OAS, ordres, contre-ordres, fusils, sentinelles, la relève à trois heures du mat' sous les étoiles, Zohra au bordel, les cigarettes échangées, Simon qui gueulait « Ils m'ont eu ! » en tenant son ventre, la peur dans les yeux des femmes lorsqu'il avait balancé une grenade dans une bergerie prétendument vide. Il a précipité tout son barda au fond du puits, le lendemain de son retour.

Après, la vie qui suit, la fiancée retrouvée, le mariage, la ferme, l'avenir tout tracé, servitude, habitude, quotidien, le contingent et les

impondérables aussi, la mort de l'épouse, le fils qui ne reprendra pas l'exploitation, les champs vendus, la maigre retraite, destin, coups du sort, une banale vie d'homme, perceptible, attendue, à fleur de peau. Il se retrouve, passé soixante-dix ans, avec ce paquet d'années mal ficelé, le tout en un lieu si petit, le village d'ici, une ferme en héritage, avec cour et marquise au-dessus du perron.

À quoi bon remuer ces vieilles histoires ? Nous avons justifié ces guerres, nous avons su les terminer. Jean et le père Lapin nous importent peu, l'essentiel est collectif. Ensemble, depuis, nous avons refait les routes. Ensemble nous avons décidé des agrandissements, rénové la mairie, attiré de nouveaux habitants. Ensemble nous appliquons les consignes préfectorales, déployons les drapeaux aux jours fériés, organisons les élections, enterrons nos morts, célébrons nos naissances. La grande histoire voisine avec nos petits romans et nous n'y pouvons rien. Le village est d'un seul corps.

Aujourd'hui, frais cresson bleu, à trois jours de marche ou deux heures de voiture, le village d'ici frôle l'éternel. La province lente et lourde s'est organisée autour : gros bourgs marchands ou industriels, villes aristocrates et culturelles, célébrités locales et politiciennes. Des chemins ont relié ces lieux. Une vieille voie romaine a été goudronnée, un député a demandé une autoroute, un ministre l'a refusée. Petites actions, travaux d'aiguille pour le tissu économique, la toile d'araignée a mis des siècles, mais l'araignée est fatiguée. Sur la grande route que les camions chargés de citrons de Murcie ou d'outils germaniques défoncent, le soleil fait briller aux beaux jours le bitume entre deux nids-de-poule.

Il fallait réagir. Juste à côté de la bifurcation qui mène au village, nous avons érigé un panneau « Ici l'État investit pour votre avenir ». L'État, c'est nous, et ici plusieurs accidents mortels ont déjà eu lieu. Dernièrement, deux habitants de la commune, un jeune sportif, revenant d'un tournoi de foot, et une femme distraite, partant au travail, avaient trouvé la mort dans des circonstances similaires au carrefour. Un rond-point permettra bientôt de les visiter plus facilement au cimetière : pour lui, cendres répandues au jardin du souvenir ; pour elle, tombe de marbre noir à gauche en entrant, couverte de plaques expressives (*Tu es partie trop tôt ; le temps passe, le souvenir reste*). Pour l'instant, le carrefour divise le ruban de bitume à angle droit. Soudainement resserré entre deux talus herbus, il serpente entre les champs, semblant hésiter à se fourvoyer dans ce grand vide en direction d'un clocher penché et de quelques maisons basses aperçues au loin.

Grand vide : c'est ainsi que nous nommons ce coin de verdure

traversé d'une rivière si menue, si hésitante dans ses méandres de frais cresson bleu. La campagne ne fait plus recette : s'y installent de maigres revenus attirés par les loyers modestes, des intrigants qui achètent une maison cossue pour jouer aux notables, des citadins stressés que les chants des coqs énerveront. Le grand vide dépeuple nos rêves, la chlorophylle est un trompe-l'œil, il faudra, ici comme ailleurs, savoir compter les jours et mordre au quotidien. Quand on travaille, c'est ailleurs. Il faut prendre la voiture, pelleter la neige en hiver, poser sur le pare-brise un accordéon de papier en été lorsqu'on se gare à la préfecture, à l'hôpital, sur un parking d'usine, d'atelier ou de supermarché, devant un magasin de centre-ville, un cabinet comptable, une officine de médecin. Nous sommes vendeuse, tourneur-fraiseur, infirmière, employé de banque, fonctionnaire, secrétaire, caissière, balayeur, représentant de commerce. Nous partons le matin, rentrons le soir ou les trois-huit nous accueillent et on démarre à la nuit, on rentre au matin ou dans la torpeur de midi. Que voit-on du village le portail refermé ? La petite route sinueuse bordée de trottoirs bas, puis posée sur les champs dès le panneau de fin. Que voit-on au retour ? Les immeubles de la ville, les zones artisanales, industrielles, la succession de ronds-points, les pancartes, les publicités accrocheuses, les papiers gras, les talus sales, un arrêt parfois pour faire le plein, puis s'enfiler entre un camion slovaque, une camionnette d'artisan, puis rouler jusqu'à la bifurcation, à nouveau la petite route, les champs, la pancarte et le nom du village, enjamber le trottoir devant un portail. Restent ceux qui ne travaillent pas et qu'on retrouve à demeure derrière les clôtures, entre les murs, sous les toits. Parfois on salue un voisin retraité, une ménagère au jardin, un gamin passe à vélo, on rentre la voiture, on referme le portail. Parfois, dans le journal local, la rubrique nécrologique fait revivre un dernier instant le destin d'un ancêtre qui vient de s'en aller (n'a jamais quitté son village), d'une veuve presque centenaire (participait toujours aux repas des anciens). On signale l'enterrement : un corps à peine déplacé d'une dizaine de kilomètres sur l'ensemble d'une vie. C'est ici et nous tous, une poignée d'habitants rassemblés par hasard.

Jean, s'il évite soigneusement la question qui fâche, se montre tout de même volubile, conscient que le maire envoie chez lui les journalistes. On compte sur sa retenue pour esquiver les réponses gênantes tout en livrant un peu de la vie du village. Alors il raconte toujours la même histoire, une anecdote qui sait diluer l'esprit provincial en ajoutant une touche d'authenticité, mais qui n'a rien à voir avec les événements, comme les nomme le maire.

C'est une découverte fortuite, faite par mon grand-père en labourant. On sait l'endroit : le lieu appelé « pré aux cerfs », dans la pente qui conduit à l'eau, là où des galets émergent au-dessus de la terre noire qui est une des plus fertiles de la région. La guerre vient de finir et mon grand-père vient d'acquérir son premier tracteur. C'est un rouge avec un seul phare, qu'on peut encore apercevoir sur la route des hauteurs. Il est abandonné depuis des années à la rouille et aux broussailles en bordure d'une haie. Donc il s'avance, le grand-père, dit Jean en mimant la tenue d'un volant de tracteur. À cet endroit, il faut faire attention à la pente pour ne pas que la machine s'emballe, sinon le soc n'accroche plus la terre et, à cause de la vitesse, il flotte à la surface des mottes, comme une bouée sur la mer (simulation des vagues avec le plat de la main). Ça oblige à s'arrêter un peu plus loin pour abaisser la charrue plus profondément. Maintenant c'est automatique, mais à l'époque, hein (nouvelle mimique des bras pour signifier le travail de forçat). Il descend donc, et c'est là qu'il l'aperçoit, juste sous le marchepied. Il croit d'abord à un éclat d'obus. Les bombardements des années passées en ont disséminé des tonnes partout aux alentours à cause d'un dépôt d'essence voisin qui servait de cible. Mais pas du tout !

Les aiguilles du magnétophone *UHER München* mènent la sarabande pendant la tirade de Jean, puis s'arrêtent brusquement.

Jean se tourne vers le buffet, saisit l'objet et le brandit : c'est une hache polie d'une étonnante fraîcheur. L'objet passe de main en main. Frédéric caresse l'objet, le soupèse, fait tourner la pierre dans sa paume, en estime la douceur. Pierre examine les curieux reflets verts, irisés, chatoyants. C'est le mot « olivâtre » qui lui vient à l'esprit, une surprise, un flash : vingt ans qu'il ne parle plus la langue d'ici.

À nouveau les aiguilles du magnétophone bougent. C'est ainsi que le

grand-père l'a trouvée, conclut Jean. C'est ainsi qu'il le racontait, qu'on l'a tous raconté. Je suis le dernier, dit-il en reposant l'ustensile dans un compotier encombré d'un assortiment de bouts de ficelles, de vieilles clefs, de ciseaux, de bougies. Maintenant l'histoire n'intéresse personne, pas vrai ? Personne ne répond (les aiguilles s'arrêtent). Dans le compotier, la pierre surnage au milieu du méli-mélo, raccourci hétéroclite de la technologie humaine où la hache polie n'est pas l'élément le plus étonnant tant son usage ancien a été adouci par les ans : creuser la terre, tanner la peau, fendre du bois ou le crâne d'un ennemi, tout s'est perdu. Le dérisoire caillou ressemble à un de ces souvenirs ramassés le long d'une plage ou achetés dans une boutique de circonstance au milieu de figurines en coquillage et de porte-clefs en plastique véritable, imitation nacre.

Nous ne savons rien, finalement. Bien malins ceux qui s'avancent en présomptions, hypothèses et suppositions. Voilà notre non-histoire. Qu'un caillou taillé puis poli de la main de l'homme (et quel homme ? Une femme ? Un Noir, un Jaune, un Blanc ? De passage ou grégaire ? Gentil ou méchant ?) réapparaisse d'une poussée de terre, nous sommes heureux, esbaudis, excités. Nous soupesons la hache polie, classifions, datons, nous en précisons l'usage. Au mieux, nous la rangeons dans un tiroir de musée. Au pire, nous l'oublions sur un buffet, à côté d'un compotier rempli de méli-mélo. À moins que ce ne soit l'inverse : au pire, elle s'expose au grand jour et nous rend plus perplexe à chaque fois que nous la soupesons du regard.

Jean n'a pas dit tout cela, juste : Nous ne savons rien, finalement. Et puis : Enfin si, quand même. Par exemple, à la dernière guerre, on sait qui était du côté des collaborateurs, ce sont des choses qu'on n'oublie pas.

Oubli, mémoire, l'équilibre incessant sur le fil du temps, nous sommes d'incorrigibles funambules. Nous avançons dans le brouillard pour remonter les générations depuis la pierre polie. Nous dévalons nos descendance dans la lueur d'événements qualifiés d'historiques.

Avec Jean, on peut évoquer son père, la deuxième guerre, les armes que celui-ci avait cachées dans une auge, les noms des collabos, des résistants, quand les langues se délient après l'Occupation. On peut imaginer son grand-père, celui qui avait découvert la hache polie, et comment il aimait raconter sa trouvaille. Mais, sur la guerre de 14, jamais un mot, juste l'étrange pantalon de soldat, maculé de taches sombres, suspendu à un clou à la porte d'entrée et devant lequel l'aïeul se signait d'une croix en passant devant chaque matin. Défense d'y toucher (seule la femme de Jean, un jour...). On retient ce qu'on a vu, on oublie ce qui a été dit. Des récits d'autres guerres plus anciennes ont probablement été rapportés puis délaissés dans les mémoires. Les quelques pièces en bronze à l'effigie de Napoléon III qui s'empoussièrent dans le compotier n'en racontent pas plus que trois clefs rouillées réunies par un vieil élastique, dont Jean, et avant lui son père, a oublié l'usage. Il se souvient d'avoir vu accroché longtemps un tableau (égaré depuis) représentant la campagne d'Égypte. Au poulailler, il utilise une vieille assiette ébréchée, pour servir le grain

aux poules, portant mention : *Au dauphin, fils de France*, l'ensemble cerné de fleurs de lys. Signes disjoints, souvenirs défailants. Les derniers temps, le père de Jean, porte-drapeau au monument aux morts depuis la disparition du dernier poilu, ne savait même plus revenir tout seul à la ferme. Chaque 8-Mai, chaque 11-Novembre le voyait pourtant partir en direction de la place, le drapeau roulé sous son bras, rasé de frais, habillé de son unique costume, plastronné de ses médailles. La cérémonie terminée, d'une manière étrange, il demeurait hagard au soleil ou sous la pluie jusqu'à ce que quelqu'un (le maire ou le premier adjoint) lui prenne le bras doucement et le ramène chez lui.

Jean dit encore : Le village a une longue histoire. Tenez, l'église : il paraît qu'une pierre préhistorique est cachée dessous. Il a souligné « préhistorique » d'un doigt levé et d'un mouvement de menton. C'est l'adjectif le plus lointain qu'il connaît, le plus digne de respect, incontestable et imparable. Il ne lui viendrait même pas à l'idée de l'employer au sujet de la hache polie, dérisoire objet irrémédiablement compromis depuis qu'il a rejoint le buffet et la proximité du comptoir hétéroclite. Seule la pierre originelle, titanesque, démesurée, introuvable et exagérée par la légende mérite cette appellation. Menton dressé, index en suspension, les yeux dans le vague et délavés au grand air, Jean estime à cet instant précis son modeste village d'une importance égale au musée du Louvre.

Pierre, Jean et Frédéric sont maintenant sortis sur le perron, sous la marquise. Il est cinq heures. Frédéric s'avance avec précaution au milieu de la cour. Il branche à tâtons le magnétophone qu'il tient en bandoulière et pointe son micro vers le ciel. Écoutez ! dit-il. Les deux autres le regardent brandir le micro au-dessus de sa tête. Il n'y a rien d'autre que le grand ciel laiteux d'un printemps qui hésite encore. On entend à peine quelques chants d'oiseaux. Jean a remis sa casquette, se tient en chaussons sur la pierre du seuil : Il est... en désignant du menton Frédéric qui enregistre le rien avec les yeux fermés et un air extatique. Aveugle, répond Pierre.

La géographie, à moins de la vérifier sur le terrain, est toujours incomplète. La carte de la mairie en formes tarabiscotées ne précise pas les détails de la ferme de Jean. Sous le trait de la route, la vieille bordure est émiettée par les roues des tracteurs. Le goudron et la boue tassée de la cour s'y rejoignent les jours de pluie. La flaque qui s'y forme n'est pas prévue sur le dessin. Ce qui ne change pas, c'est la distance : exactement dix-sept mètres cinquante entre l'angle de la maison et le caniveau. Il avait fallu deux tombereaux de graviers l'année passée pour égaliser les ornières de la cour. Des allers et retours qui avaient monopolisé Jean un jour entier et un autre pour étaler les cailloux. Il en reste un petit tas à gauche en sortant (pas indiqué sur le plan), à côté du vieux prunier qui délimite la propriété (représenté sous forme d'un minuscule nuage imitant un buisson vu de dessus).

Pierre rejoint le caniveau, se retourne face au corps de ferme. C'est une bâtisse ancienne, encadrée de deux arêtes en solides pierres grises, entrecroisées et apparentes, s'élevant jusque sous le toit. De là descendent des chéneaux de zinc. Celui de droite est percé en son milieu, des dégoulinures humides bordées d'écume verte s'étirent jusqu'au sol. La façade est trouée de cinq fenêtres, trois au premier étage, deux au rez-de-chaussée, encadrant une porte d'entrée surmontée d'une marquise dont il ne subsiste que le squelette de fer rouillé. On accède directement à la cuisine en passant par là. On peut également entrer dans cette même pièce par la grange attenante, prolongée d'un poulailler dont les planches vermoulues s'adossent au côté droit. Une ancienne publicité (BIRRH) est encore visible sur le coin gauche de la porte en tôle corrodée. Le toit qui coiffe l'ensemble

est en bon état, si on le compare à la plupart des autres fermes. Ses tuiles orange et moussues, exposées à l'ouest, attirent des merles en été pour chanter la venue du soir.

C'est un changement. Depuis vingt ans, son paysage a été si différent : immeubles de terre à Sanaa, dômes turquoise à Ispahan, croix et croissant mêlés à Damas, partout les toits plats surmontés de citernes d'eau, le soleil souvent voilé, les jours tranchés et les nuits profondes. Et d'autres hommes, d'autres langages, d'autres habits pour peupler les rues et s'enfoncer dans les campagnes.

Pierre n'a pas osé lui reposer la question gênante, il avait bien compris que Jean l'éviterait de toute manière. Ceux qu'il connaît là-bas agissent de même, esquivent les questions, au pire jouent les sourds, au mieux ont cette façon de vous saisir le bras avec un grand éclat de rire, comme en Iran. Au Yémen, le silence et la *zanna* blanche donnent aux hommes un port de roi avant qu'ils vous tournent le dos dans un mouvement lent et inimitable pour prendre congé. En Syrie, chacun se noie dans l'agitation, la foule, puis tous disparaissent en un instant. Partout on s'en remet à Dieu : *inch'Allah* et basta. Ces visions le traversent sans cesse. Mon pays ? Lequel ? Ici ? Syrie ? Iran ? Yémen ? Cette question (sa propre question gênante) l'intrigue, il n'a pas la réponse, ne la cherche pas, entièrement tendu dans l'instant présent : il y a une semaine, un type se faisait descendre à côté de lui dans le pays choisi, le voici maintenant dans un village d'ici, pays natal paisible, à jouer les journalistes en compagnie d'un aveugle qui enregistre les sons du ciel.

Frédéric, éteignant son magnétophone : Bon, on va à l'église admirer cette fameuse pierre préhistorique ?

Oubli, mémoire, l'équilibre incessant sur le fil du temps. Entre 1870 et aujourd'hui, comment mesurer à la fois le temps et la distance ? Des Ardennes au village d'ici, nous nous sommes assemblés par hasard, éparpillés serait plus juste. Rimbaud nous sert de mètre étalon : une semelle de vent vaut deux poches crevées. Les chemins, que les champs incurvent, se chargent de haies et d'oiseaux, descendent vers les vallons et les grèves, enjambent des cours d'eau, remontent au soleil, épousent la topographie à travers les taillis. Les seventies du XIX^e sont alors un temps à rêverie, buisson après buisson, ferme après ferme, routes et canaux mènent à des villes inconnues, porteuses de merveilles. Pour Arthur, le rythme est le poème : des sonnets en marche militaire ou l'essai parfois de vers libres composés à cloche-pied. Mais c'est encore le grand Est et nous avons depuis longtemps assis la réputation de la capitale qui s'y adosse : elle attire, elle scintille, il la devine. Pour franchir les collines, traverser les plaines, suivre les méandres des rivières et aller jusqu'à elle, nous avons inventé le train, des gares champêtres à souhait, avec parterres de fleurs et valises en carton aux mains des voyageurs, idéales pour amorcer les légendes de qui veut monter à Paris, charbonniers auvergnats, cousettes bretonnes ou poètes ardennais.

Le poète arrive donc un jour de septembre 1871, rentrée des classes, école buissonnière pour lui. Les marrons claquent au sol, la lumière est douce, le soleil encore chaud conserve le teint hâlé, les premières brumes couvrent les rivières. Le voyage a été sans histoire, la région est redevenue tranquille, on a signé des traités, avalé la pilule. La politique extérieure poursuit sa marche forcée vers d'autres guerres que nous ignorons encore. Le soldat jeune bouche ouverte est recouvert de terre depuis longtemps ; le frais cresson bleu s'est flétri, a repoussé, la citadelle de Sedan, autrefois encerclée, peut se couvrir à nouveau d'une mousse paisible : Ô saisons, ô châteaux. D'autres troubles ont suivi la défaite, la Commune, d'autres morts, d'autres émois, d'autres poèmes. Mais c'est également terminé : la politique, intérieure cette fois, se repaît d'un calme vraisemblable. Rimbaud et notre histoire sautent du train, le poète ébouriffé sans doute, grosses mains rougeaudes. Ce qui suit est reconstitué, comme nous disons au sujet d'une cuisse de poulet reconstituée, composée de viande de volaille hachée puis réinjectée sous la forme avantageuse d'un beau

coq fermier. L'apparence compte autant que le contenu des légendes, et celle de Rimbaud commence à peine. Il saute du wagon, donc, débarque, on ne saurait mieux dire puisqu'il emporte avec lui l'idée du *Bateau ivre*. C'est fait, le voilà à Paris. Verlaine va venir, puis Banville, ce « vieux con » comme il dira plus tard. Flaubert, qui avait fui les événements de la capitale, est-il toujours réfugié à Rouen avec maman ? Politique et littérature font rarement cause commune.

Jean, planté sur le pas de la porte, les regarde s'éloigner en direction de l'église. Il reste encore un peu après que le gros break Volvo a été avalé par le virage. Il ferme les yeux, tente de saisir les quelques bruits que l'aveugle enregistrerait : un pépiement ténu, un moteur au loin, ici, c'est vraiment le vide, on se sent pareillement creusé, fondu dans l'air vacant, disponible, c'est vertigineux, ça donne le tournis. Jean rouvre les yeux, rentre. Dans l'ombre de la cuisine, la hache olivâtre continue de se désunir dans la pesanteur des jours, recouvre son poli millénaire d'une couche de poussière légère, hasarde un voisinage de bric-à-brac, renâcle à célébrer la gloire du passé et lambine devant la postérité.

Frédéric et Pierre se garent devant l'église. C'est une paroisse sans curé. Il y a un vieil abbé qui tourne sur quatre ou cinq villages et vient parfois officier des obsèques, mais il n'y a plus de messe. Le maire prétexte la sécurité : l'année passée, une partie du plafond est tombée dans les travées. L'église ne sert qu'aux irréductibles qui insistent pour être enterrés ici : on fait vite, on agite le goupillon devant le cercueil en guettant la voûte branlante, on accompagne le défunt dans le cimetière attendant, c'est réglé en une heure et sans s'éterniser au bar du village, puisqu'il a fermé depuis plus de dix ans. Parfois, on voit des voitures groupées devant une maison : la famille visite une dernière fois la maison du mort en commençant à se répartir les souvenirs et les meubles.

Une petite dame à allure de musaraigne vient les accueillir alors qu'ils sortent de la voiture. Elle tient une clef à bout de bras. C'est vous, les journalistes, alors ? Sans attendre la réponse, elle ouvre la porte de l'église. On y va rarement, dit-elle encore, avant de se glisser prestement vers l'autel pour retirer un bouquet de fleurs fanées. Pierre a pris le coude de l'aveugle, l'a aidé à passer la marche du seuil, s'est senti un instant ridicule, garde-malade inattendu, Samaritain par obligation. Mais je vois un peu, vous savez, des ombres, des patatoïdes, l'humanité entière est une patatoïde pour moi ! Frédéric avance maintenant tout seul, précautionneusement, cherche à saisir d'une main le dossier d'une chaise qu'il doit vaguement apercevoir sous la forme d'une patate. C'est inimitable, cette odeur d'église, dit-il encore, décidément en verve, un mélange de pipi de chat et de poussière. Les rameaux de buis ont ce parfum lorsqu'on les cueille sur

les haies, ajoute-t-il un peu plus bas, soudainement rêveur, comme perdu dans des souvenirs inextricables, avant de s'asseoir sur la chaise dont il a saisi le dossier à tâtons. Vous prenez des photos ? Il entend le déclenchement de l'appareil. L'autre ne répond pas, vise maintenant le bouquet fané que la petite dame a posé sur la parure d'autel en broderie. Clic clac. Les photos, c'est peut-être la seule chose qu'il sait faire, et encore, à force de côtoyer des touristes, de montrer des vues imprenables, son œil s'est aiguisé. Mais il n'est pas un mitrailleur de paysages. La photographie est pour lui un état indolent qui lui convient : regarder, choisir, décider, appuyer une seule fois.

La petite dame revient avec le vase vide, qu'elle a nettoyé au robinet du cimetière, et, tout en s'affairant à retirer çà et là une toile d'araignée ou une crotte de souris, observe à la dérobée l'étrange équipage des deux hommes, un don Quichotte sec et maigre qui photographie les lézardes du plafond ruiné plutôt que la belle statue en plâtre polychrome de la Vierge Marie, un Sancho Panza aux yeux clos tendant un micro dans l'air de la travée centrale comme si les voix impénétrables du Seigneur allaient lui parvenir. Et tout ce cirque à cause du vote de la semaine précédente, première commune de France à avoir plébiscité avec un tel score une candidate à mèche raide. Et alors ? Elle-même d'ailleurs, pense la petite dame à allure de musaraigne... Enfin, ça ne se dit pas, la politique. Elle avait pensé à sa petite fille dans la ville voisine, sa boîte aux lettres arrachée et sa voiture retrouvée couverte d'excréments un matin, c'était sa mère (sa propre fille, donc) qui le lui avait dit. Ça ne peut plus durer, où on va ? Et ces deux-là, l'aveugle et le grand échalas qui voudraient... Le grand type, appareil photo à nouveau posé sur le ventre, déclare : On a fini. Et juste quand elle referme la porte à l'aide de la lourde clef, Pierre assène sa question : Pourquoi les gens d'ici votent à l'extrême droite ? La petite dame fait celle qui n'a pas entendu. Il enchaîne : Et la pierre préhistorique ? Où est-elle ? Pierre oublie les recommandations du rédacteur en chef : une seule question à la fois, et attendre la réponse.

Nous savons tout faire. Nous pourrions, à partir de la simple route qui mène de la ferme à l'église, édifier une histoire, bâtir une chronique, remonter toute une chronologie et glisser imperceptiblement vers le récit, la fiction, le roman. Ce qu'on nomme légende n'est jamais qu'un oubli, un instant disjoint, un souvenir que la grande race a perdu, on ne sait plus quand, comment, pourquoi. Ainsi la pierre originelle, dans nos mémoires, est-elle sous l'église, c'est identiquement invérifiable. En revanche, entre la roche supposée et la ferme, il y a deux cent dix mètres, c'est avéré et scientifique : encore ce qui distingue l'impossible remontée du temps historique de l'indubitable précision géographique.

La lourde clef de l'église est à l'image de l'histoire de l'édifice : quelque chose d'encombrant et de baroque. Un jour où la serrure manquait d'huile, la clef fut tordue par la main solide d'un curé qui se plaisait à organiser des tournois de rugby pour les enfants de la catéchèse, du temps où il y en avait encore une. De même, le clocher est vrillé et sa pointe d'ardoise penche définitivement du côté de la rivière. Nous nous en apercevons surtout au loin, depuis la grand-route, mais la plupart des camionneurs étrangers qui l'empruntent ne remarquent plus ce paysage si français, champs, bois, clocher. Seule importe la livraison de citrons de Murcie ou d'outils germaniques.

Bâtir une église est une tâche compliquée. Bien sûr, la religion nous porte, mais ce n'est pas elle qui charrie le matériel nécessaire à la tâche. L'élan mystique, le poids des corps morts, l'élévation des âmes, tout cela est déjà organisé lorsque la décision est prise. Nous savons comment orienter la nef, quels artisans faire venir. Mais la mémoire de l'instant initial se perd, une pancarte émaillée accrochée au mur extérieur et zébrée d'un trait de rouille propose XIII^e siècle-XVIII^e siècle. Cinq cents ans traversés par un trait d'union qui relie une histoire défaillante et des souvenirs oubliés. On imagine un hobereau vêtu de chausses, un seigneur tintinnabulant dans une armure, l'un jette à l'autre une bourse de pièces, la solde d'un vassal parti aux croisades peut-être avec la promesse de bâtir une église s'il revenait de ces contrées sauvages. Ce ne sont que suppositions, des images d'Épinal qui fomentent notre imagination. Peu importe que ce soit vrai ou faux, demeure la vision du seigneur en armure, la sueur qui colle au métal dans un sable inconnu et brûlant.

Sur la pancarte émaillée, de ce qui est à gauche du trait d'union, plus de traces. Nous savons juste que sous la nef un mur érodé date du XIII^e siècle. Il y a quelques années, un archéologue était venu : profitant de la réfection du réseau d'eau pluviale, nous avons creusé sous l'église. La population locale avait espéré qu'on y dénicher la fameuse pierre originelle. Il y avait bien eu des photos, mais le trou avait été rebouché rapidement. Quelques habitants étaient venus voir l'excavation dégagée à la pelleuse. C'était en hiver, le temps maussade et la boue n'incitaient pas à la persévérance.

De ce qui est à droite du trait d'union, le XVIII^e siècle, nous savons juste que la Révolution a décapité quelques statues de saints, et encore rien n'en atteste, la seule effigie qui subsiste, la Vierge Marie en plâtre polychrome, a été donnée par un notable de la ville voisine à la fin de la Première Guerre mondiale. Le reste, l'empilement de pierres moussues, les ardoises du toit, le clocher vrillé, les chaises de bois dans la travée, le cimetière attenant, les ex-voto, les tombes, les croix, les plaques, les souvenirs éternels, les « Nous ne t'oublierons jamais », tout cela semble réuni comme par l'attraction soudaine d'un aimant spécialisé dans l'entassement une fois pour toutes d'une religion dont l'usage se réduit à peau de chagrin. Le trait d'union ne relie plus personne. Reste l'élan mystique, le poids des corps morts, l'élévation des âmes, les mots d'une histoire que nous forgeons sans y penser, une sorte de trajet de bicyclette en roue libre, sans appuyer sur les pédales.

La lourde clef tordue, tenue par la poigne de fer d'une petite dame à allure de musaraigne, referme la porte de l'église. Claquements de serrures, tringlerie et pêne résonnent dans la nef désertée. La petite dame esquisse un rapide salut, puis s'en va, trotinant vers la rue. Pierre et Frédéric restent encore dans l'ombre de l'église allongée dans le jour déclinant jusqu'à moitié du cimetière. Les tombes les plus proches de l'édifice, les plus anciennes, restent en toute saison dans un simulacre de crépuscule, comme si on tenait à les garder dans un état de tristesse perpétuel. Un nouveau cimetière, en contrebas du mur, s'est érigé, ou plutôt s'est enterré et dégringole une pente modeste. Terrain récupéré, arraché peut-être à une ancienne cure ou à un verger abandonné, l'histoire s'est perdue. Les nouvelles tombes, modestes mais souvent baignées de soleil parce qu'exposées au sud, forment d'en haut un alignement presque ordonné comme ces jardins à la française qui sautent de bassin en bassin dans une gaieté feinte, de Vénus de pierre en faune de jet d'eau, de buisson de roses en parterre de jacinthes. Sauf qu'ici les statues ont le glabre des croix et qu'on devine les squelettes des chrysanthèmes de la dernière Toussaint. Maintenant, l'ombre s'allonge et pèse sur leurs dos tandis qu'ils rejoignent à petits pas la Volvo tranchée en deux par le soleil. Petits pas, parce que Frédéric marche lentement, suivi par Pierre qui hésite à lui tenir le coude, se tient prêt toutefois à le rattraper, le soutenir, sans savoir vraiment quel est son rôle dans cette histoire qui le ballotte entre Orient et Occident. Est-il destiné à sauver des grands reporters en péril ? Éviter la chute des aveugles ? Comment devient-on journaliste ? Quelles questions poser ? Quand reviendrai-je dans mon pays ? Quel est mon pays ? Le rédacteur en chef a dit : Une seule question à la fois et attendre la réponse.

Frédéric s'est assis dans la voiture, son magnétophone sur les genoux, vieil habitué déjà. Se faire trimballer, les aveugles ont tous les droits, pense Pierre avec excès, se reprochant la seconde d'après cette stupidité. Frédéric n'y est pour rien, bien sûr. Ce changement soudain, ce coup du sort incroyable qui le ramène ici le perturbe, l'inquiète, le pousse à la mauvaise humeur. Où va-t-on ? dit-il en enfilant la clef de contact (c'est une seule question). Au gîte : je suis aussi hébergé là-bas. Puis Frédéric enchaîne en brandissant machinalement son micro : on pourrait se tutoyer, non ? Pierre grommelle un vague

acquiescement. Il réalise qu'il va devoir le supporter tout le temps de son reportage. La mauvaise humeur ne s'en va pas comme ça, sur commande.

Sortis de l'église, nous pouvons glisser par la gauche en direction du gîte. Nous passons devant des stèles accrochées sur le mur de l'édifice et portant les noms des disparus des guerres (les deux grandes, puis, sur deux panneaux ajoutés par la suite, celles d'Indochine et d'Algérie). Par une curieuse décision (délibération du conseil municipal en août 1920), elles font double emploi avec le véritable monument aux morts érigé quelques mois après l'armistice sur la place de la mairie (un poilu, genou à terre, semblant se relever pour brandir une couronne de laurier), don d'une riche habitante qui avait perdu deux fils et un mari au combat, les trois en 1914, dans les premiers jours de la guerre. Notre histoire prend parfois des accents pathétiques et poignants.

Après les stèles suit la cure, une belle maison qui demeure cachée par un cloisonnement haut et laid en parpaings bruts. Restée plusieurs années inoccupée suite au départ du dernier abbé à l'hospice d'une ville voisine, elle a été reprise par un couple d'instituteurs à la retraite venus s'installer dans le village. Leur première action a été de faire construire cette maçonnerie hideuse. À cause de sa fierté lorsqu'il taille ses rosiers ou qu'il passe dans la rue, nous prêtons des intentions politiques au maître de ces lieux. Sa femme est effacée. Le maire, qui entrevoit un rival, n'a pas jugé bon de proposer la visite de l'instituteur aux journalistes, toujours friands de *Clochemerle* en tout genre.

Poursuivons notre chemin. Voici une clôture de vingt-deux mètres, constituée de treize piquets reliés par quatre rangs de fil de fer barbelé. Ce mince obstacle souligne une nette ouverture incongrue au centre du village, une étrange perspective alors qu'on s'attendrait à un habitat plus dense. Au lieu de cela, cette trouée vers les champs s'expose, comme si l'horizon formé de petits bois épars appuyés par l'éternel ciel bas et laiteux essayait d'aborder jusqu'ici, à la manière des langues de sable et de mer mêlés qui pénètrent jusqu'au cœur des villes côtières à seule fin de rappeler aux habitants que toute l'activité, l'ensemble du quotidien découle de cette caractéristique naturelle. La clôture se prolonge par un chemin dont les ornières d'herbes denses et drues indiquent un passage rare. Tout juste pouvons-nous apercevoir de temps en temps une vieille camionnette 2CV et son conducteur qui fauche une ou deux fois par an un ou deux mètres carrés de trèfle et

de sainfoin pour ses lapins.

Au bout du chemin vivait la veuve de guerre. Elle a connu une fin tragique, morte dans l'incendie de sa maison vers le milieu des années vingt ou trente, nous ne savons plus quand. Notre histoire prend parfois des accents pathétiques et poignants. Nous savons nous en souvenir. Puis oublier. À la place de sa maison, un pavillon a été édifié au début des années soixante-dix. Un adolescent (maintenant devenu cinquantenaire) y écoutait Ringo et Sheila chanter *Les Gondoles à Venise* calfeutré dans un papier peint tout neuf à grosses fleurs orange.

Lorsque les journalistes ont débarqué, j'étais dans ma cuisine en train d'éplucher les légumes. Je les ai vus arriver par la fenêtre. J'habite une maison confortable. Je les ai vus arriver dans le crépuscule, les phares déjà allumés, et j'ai pensé que j'aurais tout aussi bien pu les voir par la fenêtre de ma chambre, où quelques minutes auparavant j'étais nue devant la glace, regardant mon corps dans l'odeur des navets, des poireaux et des carottes avec mes bras pendants. J'avais les doigts tachés de terre et d'épluchures, l'économe gisait sur le sol et les habits en vrac que j'avais retirés avec hâte me recouvraient les pieds.

Mais c'est faux, c'est une histoire, le produit de mon imagination, un fantasme de plus, et mes rêves sont puissants. C'est tout moi : je est une autre. J'aime l'odeur des légumes et le parfum de sciure de bois. Un tas de fagots, une rangée de haricots, une remise à outils, un panier de tomates et la vue d'une scie ou d'une hache suffisent à me rassasier. J'aime août pour la récolte du potager et novembre lorsque les bûches s'entassent.

J'épluchais les légumes lorsqu'ils sont arrivés. De beaux poireaux et quelques navets qu'on m'avait donnés. Sous le jet d'eau de l'évier, de petites boulettes de terre descendaient le long des fibres, se désagrégeaient dans le bac d'inox en traînées ocre. Des effluves piquants m'irritaient les narines. J'ai vu les phares tourner, hésiter sur la place à prendre dans la cour, puis le gros break long et lourd est venu se ranger jusque sous la fenêtre et m'a bouché la vue.

J'ai retiré mon tablier, j'ai rajusté mon pullover et ma jupe. Mon corps a changé. J'ai des hanches lourdes, des cuisses épaisses qui tombent à la manière de deux entonnoirs sur des genoux restés maigres. Le ventre et les seins ont toujours la même blancheur. La peau de mes bras a pris un aspect grenu. Il faudrait que j'aille chez le coiffeur. Il y a si longtemps. Je ne suis plus coquette, je ne me maquille jamais, je me couvre d'habits gris et informes.

C'est avec cet état d'esprit que je suis sorti les accueillir. Bonjour, je suis Emma, maîtresse des lieux, reine d'un pays déchu, drapeau et imagination en berne : je est une autre.

Et l'autre grand con qui a disparu. D'habitude, c'est lui qui accueille.

Il sait faire son numéro, son sérieux d'ancien flic lorsqu'il fait visiter le gîte. Voici les chambres, les salles de bains, les équipements comme il dit. Grand con : moi, Emma, reine de ton pays déchu, je t'adoube ainsi. Et même si tu reviens un jour, le mal est fait, l'appellation est définitive. Tu as téléphoné : il te faut du temps, besoin de réfléchir, de faire le point. Et toi, tu m'as laissée réfléchir lorsque tu m'as embarquée dans ce trou ? Je vivais à Paris. Je meurs de province.

Je est un autre. Le 15 mai 1871, quatre mois avant de débarquer à Paris, Arthur Rimbaud écrit ces mots à Paul Demeny. Nous nommons cette missive la « lettre du voyant » pour signifier son importance dans l'accomplissement de l'œuvre. Le terme est bien choisi : le mot apparaît plusieurs fois et montre bien le cheminement intérieur de l'apprenti poète. Le raccourci de ce titre est également pédagogique, le but étant de démontrer aux nouvelles générations à travers cette lettre combien l'avenir peut être optimiste. Et, bien entendu, nous comptons sur l'inévitable processus d'identification qui ne manque pas de se produire avec les jeunes que nous éduquons, en face de ce poète d'à peine dix-sept ans qui trace ces mots, bien joliment tournés en plus. C'est pourquoi nombre de devoirs, d'interrogations écrites et orales, de dissertations, de rédactions, de compositions, de commentaires, proposent à la réflexion du lycéen, voire du collégien, quelques extraits ou même l'intégralité de cette « lettre du voyant ». Au bac de français, par exemple, l'exercice revient souvent. Il convient de mettre en pratique les leçons, instructions, recommandations, exhortations reçues pendant l'année scolaire pour obtenir la meilleure note et s'assurer ainsi un avenir radieux. N'oublions pas que le gamin Rimbaud, bien qu'effronté, était excellent élève. L'exercice est facile pour qui a bien retenu les principes de base que l'Éducation nationale met gratuitement à disposition, à savoir le plan universitaire dit du trois-trois-trois. Selon cette méthode, la réflexion doit se développer en trois parties, elles-mêmes divisées en trois sous-parties. À titre d'exemple, toujours sur la lettre du voyant, nous proposons une dissertation type. Tous ceux concernés par une telle épreuve (lycéens confrontés au bac, étudiants en première année de lettres modernes), égarés par erreur dans ce roman, peuvent librement s'inspirer du plan suivant, tout droit de reproduction étant autorisés. D'abord commencer par une courte introduction, puis développer ainsi : 1°) « Je est un autre » : a) préciser quelques notions sur la différenciation, le dédoublement, b) évoquer notre approche sur la conscience de notre propre perception, c) parler de la démarche d'un poète visant à constater l'extraordinaire ; 2°) « Il faut être voyant » : a) expliciter les différents sens du mot « voyant », b) exposer les manifestations stylistiques contenues dans le texte, c) repérer les limites à cette notion de « voyant » ; 3°) le poète, inventeur du monde : a) dans quels cas le poète participe-t-il à l'élaboration du monde ?, b) montrer à

l'aide d'exemples que la langue est son instrument, c) préciser l'importance du progrès et de la modernité dans le cas de Rimbaud. N'oubliez pas une conclusion adéquate et ouverte (conseil : c'est le moment où jamais de rapprocher Baudelaire et Rimbaud, succès garanti).

Bien entendu, notre force, dans la légende qui se construit, réside dans les nombreuses traces écrites que nous avons récupérées après sa mort : correspondance, poèmes recopiés par Verlaine ou d'autres, etc. Tous ceux qui l'ont approché s'y sont mis, même ceux qui ne l'ont jamais connu, comme son beau-frère, le mari d'Isabelle, pièce rapportée en terre ardennaise et affublé d'un curieux nom de portemanteau : Paternie Berrichon. Sculpteur, il réalisa en 1901 un buste du poète dont on peut voir une copie dans le square de la gare de Charleville-Mézières, ville natale d'Arthur. L'original, paraît-il, a été volé par les Allemands en 1917, lors de la Première Guerre mondiale. Le buste, d'une facture classique, est juché sur un socle de pierre évoquant vaguement une lyre, probablement censée représenter l'inspiration poétique. Derrière lui, un sapin bleu aux branches tombantes peut proposer au buste, sous un angle photographique adéquat, une paire de bras crochus, attributs d'un sorcier imaginaire et inquiétant. À ses pieds, un parterre de fleurs diverses et colorées, rehaussées par des cannas plus exubérants, fait oublier la coiffure de bronze d'Arthur, peignée aux fientes de pigeons. À l'entrée du square, un tableau indique : « Ne pas circuler à bicyclette. Tenir les chiens en laisse. Respecter fleurs et arbustes. Déposer les papiers dans les corbeilles. Les contrevenants seront poursuivis. » Dans un endroit discret et un peu reculé du jardin, nous avons aménagé une placette de sable, piquée d'un écriteau en son milieu : « Ici je fais mes besoins », agrémenté d'un chiot dessiné en noir et blanc.

Le 15 mai 1871, Flaubert pense à Emma, personnage qu'il a commencé à imaginer vingt ans auparavant. Là encore, nous pourrions donner de précieux conseils à nos jeunes sur la rédaction d'un devoir ou d'un commentaire portant sur *Madame Bovary*, mais cela risquerait de nous entraîner trop loin.

L'aube, à l'heure où blanchit la campagne, n'est pas celle de Hugo, ni celle de Rimbaud, sa bonne pensée du matin, encore moins celle de Verlaine, cette aube qui grandit. L'aube d'ici (trois lettres comme une île) n'attend rien, ne provoque pas grand-chose. Elle arrive et c'est tout, c'est le réveil. Un bol de café bu debout sur le seuil, porte ouverte, face à la nuit encore sombre, les bretelles en bas du pantalon : c'est ainsi que Jean la surprenait, lorsqu'il travaillait encore, toujours un peu en avance sur elle, regardant au-delà des murs et des arbres lointains la pâle couleur de chou-fleur qui annonçait le jour. L'époque est terminée, c'est l'aube qui le convoque, une voiture démarre dans l'obscurité, une agitation soudaine d'oiseaux, ces bruits sont perçus au fond du lit et Jean sait par habitude que la nuit a basculé.

De même, dans le village, l'obscurité arrive la veille d'une manière insignifiante. Parfois un rougeoiement de soleil au déclin laisse espérer un éclat extraordinaire, mais, très vite, l'horizon se fond dans un gris uniforme ou un violet profond. Le crépuscule est toujours brutal pour les villages de peu d'importance. Les champs environnants cernent d'ombre les quelques maisons rassemblées, semblent les étouffer. Les faibles lampadaires, s'ils existent, tardent à s'allumer, le budget des petites communes est serré. Un assombrissement rapide, comme un couvercle refermé sur une casserole au coin d'une cuisinière, il faut laisser mijoter et attendre le lendemain.

Ainsi, enserrés dans le soir qui tombe, Pierre et Frédéric arrivent au gîte. Pierre prétexte la fatigue et décline la soupe d'Emma. Il monte dans la chambre qu'elle lui a préparée. Il aperçoit distraitement un mobilier disparate, un abat-jour en macramé suspendu au plafond. Fatigué, il s'assoit sur le lit, ouvre son bagage, remarque l'invitation laissée par le rédacteur en chef concernant l'inauguration du nouveau musée de la ville voisine pour le matin suivant. On en reçoit tellement, et puisque tu vas là-bas... Il examine le carton, trouve l'horaire étrange, dix heures, généralement on inaugure plutôt le soir, non ? En fait, il ne sait pas, ne connaît plus les usages, il y a tellement longtemps qu'il est parti. Il pense à Frédéric, se demande s'il doit l'emmener, mais bon, un aveugle devant des vitrines... Il se relève, le lit grince.

Il descend l'escalier : Frédéric est attablé en face d'Emma, tous deux

mangent la fameuse soupe. Je ne serai pas là demain matin, j'ai à faire. Je viendrai vous chercher vers midi, on ira déjeuner au restaurant routier. Hé, je croyais qu'on se tutoyait, dit Frédéric. Un fil de gruyère relie sa lèvre à la cuillère. Pierre ne répond pas et remonte l'escalier. Emma le regarde, le trouve bizarre, taciturne. Les hommes, décidément, pense-t-elle. Et de passer en revue ceux qui ont compté pour elle : un prof, père de ses deux enfants, subitement disparu du jour au lendemain, l'ancien flic qui l'a entraînée ici et qui vient de prendre la tangente. À chaque fois, rien d'annonceur, pas un mot n'a été prononcé.

Le lendemain, donc, l'aube arrive sans prévenir, avec banalité, simplicité, rien à voir avec une aurore de poète. Pierre s'est réveillé souvent. Le lit est trop petit et ses pieds ont heurté sans cesse le châlit, qui n'a cessé de craquer dans le silence de la nuit. Le jour balaie le plafond, sept heures à sa montre, il est temps.

Aujourd'hui, dans la ville voisine, nous inaugurons le musée. Ce n'est pas un nouveau lieu : sur le carton d'invitation, il est marqué « réouverture ». Tout cela parce que, cinq ans auparavant, nous avons découvert des tombes à la périphérie de la ville, là où la zone commerciale devait s'étendre. Deux hommes et une jeune fille, un cheval aussi et des objets autour. Heureusement, l'archéologie moderne permet de travailler rapidement, un peu à la manière de ces feuilletons américains où, lorsqu'un crime se produit, on instaure un périmètre de sécurité et chaque indice est scrupuleusement photographié, prélevé, annoté. Nous aimons la rigueur et l'organisation. Nous avons appris qu'il s'agissait de Mérovingiens, de la seconde moitié du VI^e siècle. À peine le temps de ratisser l'endroit, nous avons monté une exposition à la salle des fêtes, nous avons invité quelques sommités scientifiques et l'événement avait pris une ampleur inattendue, la découverte était d'importance, comparable aux plus grands vestiges déjà retrouvés. Une grande carte retraçait les mouvements des peuples à cette époque, les reliait aux lieux les plus célèbres d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie et de France, lesquels figuraient déjà dans nos manuels d'histoire. Les habitants étaient venus nombreux contempler leur patrimoine, admirer les riches atours de leurs ancêtres. D'évidence, une telle découverte devait rester dans la région et l'idée de réaménager le vieux musée avait émergé, avait pris corps autour d'une « scénographie revisitée », comme il est indiqué sur le carton d'invitation.

De nouvelles salles accueillent maintenant les mêmes vitrines qui avaient remporté un grand succès lors de l'exposition à la salle des fêtes. Elles ont pour titre « Des bijoux pour la beauté des femmes », « Des outils pour travailler la terre », « Des armes pour se défendre », « Les Mérovingiens, une peuplade mal connue », etc. Nous avons su tirer les erreurs du passé et nous ne bassinons plus les visiteurs à coups de dates historiques, de commentaires laborieux sur les objets proposés. Il suffit qu'une étiquette indique « fusaiöle » pour cette sphère biscornue en os, ou même de ne rien indiquer lorsqu'on présente des pièces de monnaie anciennes, on sait bien ce que c'est. En revanche, nous ne tarissons pas d'explications sur la manière dont la pelleteuse chargée de préparer l'assainissement de la nouvelle zone commerciale a su mettre au jour la première tombe, le moment où le premier crâne a

émergé, la réactivité des autorités, la promptitude des services archéologiques, la manière dont se sont déroulées les recherches. L'aventure moderne est d'abord humaine. Aussi, en plus de l'exhibition des trois squelettes, nous avons pris soin de reconstituer leur apparence avec des mannequins, certains debout et somptueusement vêtus, d'autres allongés et les représentant dans leur ultime sommeil. L'ensemble démultiplie les émotions, la mort éternelle qui traverse les siècles, le peu de valeur d'une vie réduite à un tas d'os, la coquetterie des apparences, nous faisons réfléchir, c'est voulu. Il suffit d'observer les hochements de tête des adultes, le silence des enfants pendant l'inauguration, pour savoir que nous avons atteint cet objectif. Des réflexions comme « tu as vu comme ils étaient grands » (nous avons pris soin d'indiquer que les deux hommes mesuraient un mètre soixante-dix-sept et un mètre quatre-vingt-trois, la jeune femme, un mètre soixante-quatre) ou « elle devait être belle, la princesse » (s'exclame une petite fille) nous permettent de mesurer l'engouement recherché. À la sortie, nous proposons des répliques des bijoux retrouvés (artisanat local) et même des tasses à l'effigie d'un fier guerrier mérovingien (made in China). Rien n'indique cependant que vous foulez l'emplacement de trois tombes sous le carrelage des nouveaux espaces commerciaux, à l'aplomb d'une tête de gondole présentant des shampoings. On ne peut pas tout mélanger.

La ville voisine est quelconque, sans unité. Elle ne ressemble pourtant à aucune autre. Pierre gare la Volvo dans le centre, s'attable à une terrasse de café. Le temps est encore frais, les passants lui jettent un bref regard, rejoignent des bureaux dans des claquements de talons, de souliers pressés, attachés-cases balancés à bout de bras. Il regarde un peu déboussolé cette agitation de début de journée, comme dans l'attente d'un vague souvenir. Mais rien ne vient, rien n'évoque cette vie ancienne à laquelle il a pourtant participé.

Là-bas, il préfère le soir, c'est l'heure où les villes redoublent d'activité. La foule incessante, jusque-là incertaine, semble obéir à un ordre secret, elle déboule des avenues, sort des pick-up, rejoint au pas de course l'une des entrées du marché, puis, passé les portes, ralentit brusquement. Des échoppes ouvrent leurs battants, on apporte des ballots et des marchandises de toutes sortes. Des ânes, des charrettes commencent à encombrer l'espace. Des muletiers s'invectivent, des commerçants débonnaires s'assemblent pour discuter, des marchands ambulants déroulent leur maigre étal. C'est une sorte de rituel dans l'attente de la nuit qui s'installe doucement là-bas, tiède et brune. De son balcon, Pierre regarde d'abord les toits découpés sur le ciel assombri, puis la rue en bas, déjà active. Il prend sa veste et descend sans hâte l'escalier de bois vermoulu qui semble toujours vouloir céder à chaque marche. Dehors, les chaussées sont semblables à des rivières sautillantes et phosphorescentes sous le flot des voitures et des phares. Il se laisse couler lentement le long des trottoirs. Les lampadaires, d'abord rares, le conduisent à coup sûr. Chaque flaque de lumière rythme ses pas, il respire bruyamment, s'étourdit de bruits et d'odeurs. Arrivé au souk, on le tire par la manche, on le connaît, on sait qu'il parle la langue. Il partage alors un verre de thé dans une arrière-boutique, une conversation devant un commerce. Il continue sans hâte, achète un beignet, une pâtisserie, attend d'autres rencontres. Il sait qu'il ne repartira que lorsque ses jambes ne le porteront plus, il quittera alors un marchand d'étoffes, un vendeur de savon, un bijoutier, souhaitera le bonsoir à la compagnie, rejoindra son hôtel et s'affalera sur son lit sans se déshabiller.

Après le café, il est l'heure de rejoindre l'inauguration. Des discours sont déjà en route. Pierre côtoie en silence des visiteurs qui semblent tous se connaître. Il déambule ensuite devant les vitrines. Chaque

objet affiche une provenance locale. Vieille fierté d'exhiber des ancêtres, gaulois, romains, mérovingiens, se dire que, nous aussi, on a un passé, des racines. On montre des ustensiles, des cuillères de métal, des boucles de ceinture en bronze. Il ne peut s'empêcher de ricaner en imaginant dans cinq siècles d'autres visiteurs s'extasiant sur une coque de téléphone portable, une casquette de base-ball publicitaire. Jamais il ne s'est senti autant étranger, une sorte de Martien en visite.

Verlaine et Rimbaud, deux Martiens à Paris, Charleroi, Londres, Bruxelles. Le périple est connu, les amours décrites en termes plus ou moins chatoyants. Notre responsabilité est grande, il s'agit de ne pas froisser les esprits, de donner à voir, mais d'une manière succincte, de laisser l'œuvre transparaître, d'aplanir leurs vies au profit de l'art. Leurs vies ? Presque trop belles pour la légende qui se construit, du pain bénit pour des générations d'historiens, de littérateurs, de géographes, de sociologues, de philosophes, de psychologues, de psychiatres, d'anthropologues, de positivistes, de behavioristes, tout ce que l'intellect compte comme métiers, spécialistes, chercheurs, institutions, écoles, chapelles. Il faut du matériel pour cela, du grain à moudre, et il y en a à foison : photographies, lettres, témoignages, poèmes, leurs vies disséquées jour par jour, presque minute par minute. Carjat tire le portrait d'Arthur ? Quelle chance : il s'engueule avec lui quelque temps plus tard. Bagarres d'artistes, soufflets de théâtre, duels d'opérette, nous aimons ces emportements, ces sagas qui remplissent aujourd'hui les revues *people* et les journaux mondains. Soupe au lait à souhait, le bel adolescent, vin mauvais pour son comparse à tête de faune, l'histoire est presque trop belle pour être vraie jusqu'à ce fameux coup de revolver. L'histoire est connue. Ainsi, ils écument villes et capitales à l'orée de notre modernité. Le téléphone qui viendra quatre ans plus tard s'apprête déjà à supplanter le télégraphe, jugé trop confidentiel et peu pratique. Dans une entreprise obscure, on prépare déjà les premières plaques émaillées « gaz à tous les étages », mention qui sera bientôt déclinée en allemand (*gaz in allen Etagen*) à l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine.

Signalons Philippe Lebon, considéré comme l'inventeur du gaz d'éclairage français, né dans le village d'ici en 1767. Nous apprécions ces raccourcis techniques, géographiques et historiques. Il meurt à Paris la veille du sacre impérial de Napoléon, le 1^{er} décembre 1804, à seulement trente-sept ans, comme Rimbaud. Nous aimons ces analogies passionnantes, singulières et subtiles. Une légende (encore une) prétend qu'il a été assassiné de treize coups de couteau en traversant les Champs-Élysées pour se rendre au couronnement. Nous adorons ces anecdotes précises, modestes et instructives.

Le problème avec un nouveau musée, c'est quoi faire des vieilleries ? Elle parle fort, la conservatrice, une coupe à la main. Pierre réussit à approcher le buffet de petits fours au prix de multiples contorsions et se trouve mêlé malgré lui à quelques habitués qui le regardent d'abord avec méfiance, puis, comme il arbore un appareil photo en bandoulière, avec intérêt, en concluant que ce doit être l'envoyé d'un journal voisin. On lui prodigue maints sourires d'encouragement et d'amitié, en espérant qu'il livrera le nom du canard pour lequel il travaille.

Par exemple, la momie, s'agite la conservatrice. Il prête l'oreille et retient que cette relique (d'époque précolombienne, et entière, avec tous ses bijoux ! insiste la conservatrice) a été rapportée il y a un siècle et demi par un navigateur, lui-même l'ayant cédée à un notaire du coin, amateur d'égyptologie et autres cultes mortifères. Pour l'instant, on ne sait qu'en faire, on l'a reléguée sous un escalier. Elle appuie soudain son index sur la bouche en faisant signe à son entourage de la suivre en toute discrétion avec des mimiques appuyées, ce qui fait que le tiers de la salle est enclin à l'accompagner. Pierre est juste derrière elle lorsqu'elle ouvre une porte à l'aide d'un impressionnant trousseau de clefs. Cela donne sur une partie du musée fermée au public où s'entasse un bric-à-brac de caisses en désordre, certaines laissant dépasser des bibelots ou des poteries de toutes époques. Elle presse un interrupteur. Dans un angle, coincé sous une volée de marches, une vitrine en verre abrite l'exacte réplique de la momie de Tintin dans *Les Sept Boules de cristal*. Rascar Capac est cependant en mauvais état : une partie de sa mâchoire inférieure pend et la tête, ainsi édentée, semble vouloir crier dans l'éternité de verre où on la maintient depuis plus d'un siècle sans lui demander son avis. À côté, une somptueuse vestale grecque exhibe son pubis de marbre juste devant le visage rabougri à mâchoire tombante. La scène pourrait être comique, façon loup de Tex Avery, mais cette vision inattendue, ce mélange des époques entassées sans ordre dans cette triste remise, a quelque chose de barbare et d'inquiétant.

Lorsque Pierre quitte le musée, il est presque midi, l'heure de revenir au gîte pour aller chercher Frédéric et de repartir vers le restaurant routier. La ville quelconque, sans unité, s'étale au retour dans le même désordre qu'à l'arrivée. Des ronds-points se succèdent,

dont certains semblent ne mener à rien, parvenir à des zones déjà désertées avant même d'être construites, comme si les subventions publiques avaient octroyé par lots des carrefours circulaires, des croisements hésitants, des bifurcations incertaines. Tout cela n'existait pas il y a vingt ans, pense Pierre, tandis qu'il laisse passer sur un passage piéton un couple de petits vieux dont l'homme voûté et chenu ressemble à Rascar Capac.

Le premier lotissement a vu débarquer quelques familles de la ville. C'était au tout début des années soixante-dix. Depuis longtemps, les villages aux alentours avaient ouvert leurs terrains à ceux qui revenaient déjà du mirage des appartements neufs dans les immeubles de béton. Avoir une salle de bain ne fait pas tout, on se retrouve sur le balcon au cinquième étage avec un parking en bas et pas de quoi faire pousser des tomates. Beaucoup enviaient pourtant ces citadins, l'argument de la salle de bain revenait sans cesse. Dans les fermes, sacrifier une pièce pour un tel luxe paraissait abusif, on aurait aimé, mais bon. On continuait à se laver devant la pierre à eau ou un lavabo. Les citadins arrivaient toutefois avec le confort auquel ils avaient goûté et leurs pavillons neufs étaient tous équipés d'une baignoire. En plus, ils arboraient l'air heureux de ceux qui peuvent cultiver eux-mêmes leurs légumes.

À l'époque, nous écoutions les autres élus du canton se réjouir de la manne apportée par ces nouveaux occupants. Bien sûr, ça faisait des frais, il fallait apporter l'électricité, l'assainissement, goudronner des routes, mais la population en bénéficiait. Tel bourg avait ouvert une classe supplémentaire, dans tel autre, un boulanger s'était installé. Aussi, lorsqu'un vieil agriculteur avait décidé de vendre une partie de ses terres, nous avions sauté sur l'occasion, le conseil municipal avait entériné ce premier lotissement à la sortie du village en direction des bois. En tout, dix maisons réparties autour de deux allées. Les terrains étaient partis rapidement : faire construire était devenu le leitmotiv dans cette fin des Trente Glorieuses. Les premiers à s'installer avaient été un couple avec deux enfants, madame ne travaillait pas, mais lui était gendarme. Nous nous étions réjouis de ce premier exemple rassurant. Le gendarme est mort l'année dernière, il avait quatre-vingt-cinq ans, nous l'avons appris par un voisin qui avait gardé le contact lorsqu'ils étaient partis à sa retraite pour se rapprocher d'un de leurs fils. Le premier pavillon de ce premier lotissement existe toujours. Il appartient à présent à un routier solitaire et les volets sont toujours fermés. Les autres occupants étaient arrivés à la suite du premier avec les mêmes ambitions, avoir une baignoire, une chambre pour chacun des enfants. La plupart sont restés. À l'époque, faire construire était un aboutissement durable. Nous comptons maintenant deux veufs, trois veuves et quatre couples vieillissants. Ceux qui ne se sont pas brouillés

au fil des années s'échangeant à l'occasion les photographies des petits-enfants. Après ce premier lotissement, un notaire a vendu un verger en plein centre du village et trois maisons ont pu également s'y ériger. Dans ces années, la demande était forte et on savait vite quels villages étaient accueillants, quelles infrastructures allaient être mises en place, un service de car, la camionnette du boucher, la desserte des éboueurs. Avec cette mode du retour à la campagne, nous avions fondé de grands espoirs pour renouveler la population et retrouver la prospérité des environs. Les derniers agriculteurs arrêtaient les uns après les autres, les fils n'avaient pas pris la suite. Petit à petit, les terres de la commune étaient cédées à des coopératives, l'activité diminuait. Nous avions pensé que, avec ces jeunes parents, la vie du village deviendrait plus animée : établissements scolaires, commerces, peut-être même une banque. En réalité, il était déjà trop tard. Nous n'étions plus dans ces années soixante où tout était à créer, où seul le père de famille allait travailler. Une nouvelle génération était arrivée. Pour se payer un pavillon, mieux valait doubler les salaires. Ainsi, tôt le matin, toute la famille montait dans la voiture pour regagner la ville (les plus fortunés avaient même deux véhicules). Les parents rejoignaient chacun le lieu de son travail, et les enfants, l'école, le collège, le lycée : comme il fallait de toute manière y aller, on n'avait pas changé les habitudes. La promesse de nouvelles classes avait vite tourné court. De même, aucun commerce ne s'était installé : la consommation battait son plein, les premières zones commerciales s'étendaient à la périphérie. On y passait le soir avant de regagner le village, on déballait le coffre plein d'achats, les enfants filaient dans leur chambre (chacun la sienne), puis on clamait à la cantonade dans la maisonnée : Je suis vanné, je vais me faire couler un bain.

Revenu du musée, Pierre découvre Frédéric inoccupé au gîte, assis devant la grande table de la salle à manger. Les yeux dans le vague pour un aveugle, Pierre pense à cette expression de circonstance en l'apercevant. Emma, par analogie, demeure invisible, probablement dans une autre pièce.

On va manger ? propose Pierre dont le ventre gargouille furieusement. Ils s'installent dans la Volvo. Le moteur crépite encore en se refroidissant. La voiture traverse à nouveau le village, rejoint puis dépasse la première maison, celle qui ressemble à une demeure de garde-barrière, gaie et colorée comme un bouchon de pêche à la ligne. Par réflexe, Pierre la signale à l'aveugle (Regarde !), se reprenant aussitôt et bredouillant une excuse. L'aveugle, en guise de réponse, baisse sa vitre et hume l'air. Après, l'enfilade des virages se déverse en courbes molles qui semblent hésiter à embarquer la voiture à gauche, en direction d'un champ d'herbes tendres, ou à droite, vers une terre à blé. On croise de rares véhicules, quelques conducteurs pressés de revenir au village pour y déjeuner avant de repartir pour l'après-midi et accomplir d'obscurs métiers. Au premier d'entre eux, Pierre a juste le temps de voir un visage cerné de cheveux blonds, il imagine la secrétaire d'un artisan du coin. La camionnette suivante est conduite par une dame un peu forte avec une allure de crémillère. Le troisième roule lentement, en zigzaguant un peu. Derrière le pare-brise, il y a un homme au teint gris, visiblement fatigué, peut-être un ouvrier qui rentre d'un travail de nuit.

Le carrefour arrive vite, mal signalé à la sortie des virages. Le panneau « Ici l'État investit pour votre avenir », déjà vieux et sale, semble attendre depuis longtemps la levée des fonds nécessaires au réaménagement, bloqués probablement dans des imbroglios administratifs qui n'intéressent personne. Bientôt, à l'orée d'un parking défoncé par les ornières, la vieille enseigne familière se balance au gré des souffles de la circulation (deux couleurs dans un cercle, le rouge et le bleu séparés par un diamètre oblique, la mention *Les Routiers*). Le restaurant, un bâtiment noir de suie et de terre, semble ainsi surgir du plus profond du goudron, s'ériger d'un bloc du macadam, comme sous l'effet d'une brusque poussée du sol.

D'un coup, d'autres visions apparaissent à Pierre : un relais au

milieu du désert, sur la route qui mène à Palmyre, une station-service toute neuve en arrivant à Ispahan, les vendeurs de khat, apparus comme par magie dans un faubourg de Sanaa, un garage minuscule à l'entrée d'Amman où deux mécaniciens prient sur des toiles de jute, le front sur le cambouis. Tout cela se mélange soudain, les lieux, les haltes improvisées, les départs sur-le-champ, des années d'errance et de voyage.

Et tout ce qu'il avait voulu fuir ici. En vain peut-être : la vieille enseigne des routiers lui revient en pleine face, le nom de Max Meynier à l'autoradio, les crépuscules haut perchés dans la cabine d'un camion, les aubes blanches et fatiguées cramponné au volant, autrefois.

Pour terminer l'inventaire du village moderne, nous ne pouvons passer sous silence le hangar situé au centre du village, pas loin de l'église. Composé de tôles alternativement peintes en beige et en gris, il abrite un atelier. Le miaulement occasionnel des machines, la discrétion des alentours sont le signe d'une activité réduite. Deux ou trois ouvriers garent leur véhicule (berline fatiguée, camionnette hors d'âge) sur une esplanade qui borde le bâtiment d'un côté. Celui-ci semble avoir serré ses tôles pour dégager cet espace, comme par modestie, soucieux de ne pas vouloir développer ici une animation démesurée. Chaque matin, les ouvriers pénètrent par une porte latérale, presque dérobée, comme s'ils venaient voler leur travail, et referment aussitôt l'issue. Ils la rouvrent parfois pour acheter une baguette à la boulangère qui passe en klaxonnant. Ils ressortent le soir et remontent dans leur voiture sans s'attarder, en vitesse, comme si leur affairement devait rester furtif et clandestin. Quel métier au juste ? L'un des ouvriers, si on lui posait la question, répliquerait tourneur-fraiseur en tirant sur sa clope. Ce n'est pas une réponse. Nous ne serons pas mieux renseignés, juste savoir qu'hormis les agriculteurs, le gîte rural et la boulangère itinérante, le petit hangar représente la seule implantation professionnelle dans la commune.

À côté de l'atelier, un espace de vergers s'ouvre, vieux pommiers tordus par les ans, poiriers cassés par la foudre, pruniers poussés là par inadvertance. Au début des années soixante-dix, le propriétaire (un notaire de la ville) s'était débarrassé de ce terrain encombrant. On l'avait découpé en trois parcelles, aujourd'hui construites de trois maisons quasiment identiques, orientées pareillement. À l'arrière de celles-ci, on avait conservé quelques arbres fruitiers épargnés par les engins de terrassement. Les pavillons ont mal vieilli et leurs premiers occupants également : le couple installé au milieu a divorcé au bout de quelques années et les suivants n'ont guère résisté plus longtemps. Aux beaux jours, lorsque les fenêtres sont ouvertes, nous pouvons entendre les actuels propriétaires s'engueuler copieusement. La maison de gauche, presque en face de la ferme de Jean, a gardé les habitants initiaux, un couple d'ouvriers fatigués de la ville, maintenant en retraite. La femme, qui a eu une attaque, ne sort plus et l'homme discute parfois avec Jean devant la camionnette du boulanger. Chacun chez soi. C'est aussi ce que disent souvent les

occupants de la maison de droite, un couple. Elle fait des ménages à la ville, lui est représentant de commerce. Ils ont un fils, un gamin, seize ans, mauvaises notes à l'école. Le couple qui s'engueule dans la maison voisine l'a surnommé Petit Jean, à cause de la ressemblance avec le fermier d'en face, dont il serait, paraît-il, le fils caché.

Nous sommes friands de tels ragots.

Petit Jean s'ennuie. C'est le jour du contrôle et vraiment rien à dire sur ce Rimbaud dont on lui rebat les oreilles depuis deux mois. Sous prétexte qu'il avait son âge, on pense que... Sous prétexte qu'il était bon élève, le meilleur en latin, on croit que... D'ailleurs ici, on ne sait même pas ce que c'est le latin. Pas prévu dans les options. Ici, c'est hôtellerie ou chaudronnerie.

Et de se revoir, Petit Jean, avec sa mère l'année passée le jour de l'orientation. On leur avait expliqué que, vu ses résultats, il avait le choix entre hôtellerie et chaudronnerie. Farine blanche ou fonte noire. Il avait choisi le métal. Avec un peu de chance, ça déboucherait sur de la mécanique, fouiller les moteurs, sentir l'huile, le pétrole, la graisse : ça lui plaisait. Il passait des heures à refaire des mobylettes, celle du père d'abord, sortie de sa poussière, puis celle d'un copain, achetée avec l'argent de quelques travaux (tailler la haie, tondre la pelouse).

Bon, si c'est ce que tu veux... avait-dit sa mère. Son père, à son retour en fin de semaine, avait acquiescé. Et puis, on peut toujours changer. Moi à ton âge, avait-il poursuivi sans finir sa phrase. Sa cravate de représentant se balançait comme un licol. En la dénouant, il avait ajouté : Ne pas oublier qu'on peut toujours se refaire, c'est ça l'important dans la vie.

La vie : d'un côté le latin, de l'autre la clef à molette, d'un côté la campagne, de l'autre ce bahut merdique. Hôtellerie ou chaudronnerie. Est-ce que ça existe, un poète chaudronnier ? Qu'est-ce qu'on peut bien raconter sur un type qui écrit : *Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles la blanche Ophélia flotte comme un grand lys*. Petit Jean pense à une autre Ophélie, avec tablier blanc, yeux noirs. Elle est en section hôtellerie. Souvent elle vient le voir sous le préau pour qu'il lui passe une taffe de cigarette, comme elle dit. D'ailleurs, il fume uniquement pour elle, bravant les interdits, pour cette petite seconde où ils échangeront leurs lèvres sur un bout filtre, à l'écart du monde. C'est hors sujet, mais le devoir serait un peu plus étoffé s'il ajoutait cela. Il paraît qu'on peut redoubler si on n'a pas la moyenne en français. Pourtant, on n'a pas besoin de savoir où flotte Ophélia pour découper, souder, usiner.

Voilà la sonnerie. Petit Jean compte les lignes de son devoir : quinze, écrites gros en plus.

Nous pouvons tout imaginer dans un roman. Par exemple, réunir Petit Jean, Rimbaud et Rascar Capac, emmêler la vérité et la fiction, délayer la légende et nos rêves, faire coïncider, correspondre, concorder, copier et coller. Par exemple, séparer Rimbaud et Rascar Capac d'une moitié de la planète, mais synchroniser l'action : été 1873.

D'abord, la momie précolombienne, imaginons-la extirpée d'une jungle sud-américaine : petit tas d'os en position accroupie, si légère et bardée d'or. On écrase quelques mygales en repartant, on la propose sur un marché ou plus probablement sous le manteau à l'un des descendants de ces conquistadors. Une averse tropicale détrempe la vieille peau de papier mâché, l'explorateur examine les bracelets, les colliers de pierreries : tope là ! L'affaire est faite.

Au même moment, à quatre mille kilomètres de là, dans un hameau des Ardennes, la moisson s'organise : y aura-t-il assez de vin pour les faucheurs ? On répare une charrette, les chevaux soufflent bruyamment pour chasser les mouches énervées. Choses humaines. Dans un grenier bouillant, un post-adolescent sombre et ombrageux, indifférent aux blés qui grésillent, agite des mots en tous sens. Méthode sauvage.

La momie est embarquée direct dans une caisse en bois au milieu d'autres coffres, d'autres boîtes, d'autres cages. Tatous vivants, serpents empaillés, vieilles poteries, effigies votives, cosses de cacao, grains de café : tout est commerce, troc et trafic. Celui qui détenait la momie est reparti au fond de sa forêt avec un dentier, un briquet d'amadou, quelques casseroles de cuivre. À la nouvelle saison des pluies, il retournera déterrer un ancêtre ou deux dans la terre amollie, dormira, fera l'amour à côté des dépouilles dans sa hutte de branchages, apprendra le retour de l'explorateur, lui proposera à nouveau une ou deux momies.

Même moment, à quatre mille kilomètres, hameau de Roche, Ardennes : le retour de la récolte séculaire, les faux dépendues, les gestes repris, les chemises mouillées de sueur, les tas de paille en totems blonds au milieu des champs. Sur la route, un colporteur marche puis s'arrête, s'essuie le front, défait une chaussure, chasse le caillou qui s'y était logé par un trou de la semelle. Une charrette

l'oblige à sauter sur le bas-côté. À l'arrière de l'attelage, deux femmes pressent le conducteur de stopper les bœufs. Des étoffes ? De la soierie ? Des rubans ? Le colporteur rajuste son harnachement : Ah, mesdames ! Vous ne pouvez pas mieux tomber : dentelle de Calais, soie de Lyon, tout pour le bal des moissons. Commerce encore et toujours, n'importe où.

La traversée terminée à bord d'un bateau ivre (*flots nacreux, cieux de braises*), la momie est déchargée dans un de ces ports où, il y a à peine un siècle, des esclaves étaient pareillement transbahutés. Il faut s'y faire, vivre avec son temps, suivre la mode, et la mode, en ce moment, c'est l'Égypte, sarcophages et bas-reliefs. Le grossiste fait la moue. Il aurait préféré un de ces machins couverts de bandelettes plutôt que ce corps accroupi et racorni. Il en tirera un bon prix cependant, pour peu qu'on sache inventer une histoire de princesse inca en guise d'argumentaire. Allons ! Le voici qui salive à l'avance.

Un grossiste salive, un colporteur se frotte les mains, un explorateur compte ses sous, l'indigène de la forêt astique ses casseroles neuves : le sourire des marchands se comprend dans toutes les langues. Marchand, tu es nègre ! clame le post-adolescent génial dans l'ombre de sa mansarde tandis que les moissonneurs brunissent au soleil.

À l'entrée du restaurant, assis sur de vieux pneus peints en blanc et transformés en jardinières, quatre Arabes en train de manger leur gamelle regardent passer un grand type maigre qui suit un plus petit. Pierre, un pas derrière, décalé au sens propre comme au figuré, est prêt à saisir le coude de Frédéric au cas où, compagnonnage de fortune. Attention, il y a une marche. Odeurs de cuisine, bruits à l'intérieur. Le plus petit écarquille en vain les yeux, tourne la tête à droite à et à gauche. La télévision braille au fond, brouhaha des conversations duquel émergent quelques phrases. Droit devant : Remets-nous ça, patron ! Sur le côté : Alors, le gars, y me dit... Derrière : bruit de chasse d'eau, porte qui claque. Le grand type lève deux doigts au patron qui donne un coup de menton tandis qu'il remplit trois verres, désignant la salle pleine : Faut attendre, il y en a qui ont presque fini. Du coup, ils s'accourent au bar et reçoivent d'office deux pastis. Ici, c'est alcool obligatoire, précise le patron. Comme ça, ça les décourage (avec un clin d'œil). Le grand approche le verre vers la main du plus petit, agrippée au rebord du zinc. Il est ? hasarde le patron. Aveugle, en guise de réponse. Pas de problème, du moment qu'il boive et mange du cochon (avec un nouveau clin d'œil). Puis, plus bas, comme s'il ne voulait livrer une confidence qu'au grand type. Vous les avez vus dehors ? Il s'éloigne, attrape un torchon, essuie un verre en hochant la tête d'un air entendu. Puis ajoute : Nous, on met du cochon partout, comme ça, pas de problème, on n'est pas emmerdés. Parce qu'autrement, hein, autrement... Il secoue sa grosse main dans un signe indistinct. L'aveugle tourne la tête brusquement : un rire tonitruant vient de traverser la salle. Eux, c'est des Italiens, précise le patron. Et là-bas, des Slovaques. Alors, on ne peut pas dire qu'on soit racistes, hein ?

On les a installés à une table près de l'entrée. Le patron avait dit vrai, pâté et pieds de cochon. Pierre n'a jamais très faim à midi (vieille rengaine prise avec l'habitude de mâcher du khat), mais Frédéric dévore, entièrement tourné vers un monde intérieur de mastication. Le repas est expédié d'une traite, plat après plat, puis il repousse son assiette et se cabre en arrière de sa chaise, comme s'il avait produit un effort surhumain. Il esquisse un sourire béat : Avec la perte de la vue, dit-il, je compense avec les autres sens, et le goût, ah, oui, le goût ! Ce dernier mot prononcé en secouant vivement la main pour souligner

son importance. Ce sera la seule conversation.

Quand ils ressortent, le patron fume une cigarette sur le seuil. Il désigne la camionnette des quatre Arabes qui sort du parking. On voit leurs têtes serrées et celle du conducteur, un type à cou de taureau qui avait mangé à l'intérieur, seul à une table voisine. Une fine équipe, hein ? Montrant l'homme à encolure épaisse : lui, c'est le chef, un brave homme, mais avec des cocos pareils, qu'est-ce que vous voulez ! Ce sont eux qui bossent au rond-point. Il est pas près d'être terminé, maugrée-t-il. Puis il désigne une pancarte qui annonce *Porc premier choix*, avec une tête de cochon imitant la publicité de la Vache qui rit. C'est un boucher qui me l'a donnée. Quand il pleut, je la mets sous l'auvent : ils n'osent pas s'approcher et restent à la pluie, s'esclaffe-t-il (avec un dernier clin d'œil).

Du hameau de Roche, nous n'avons gardé qu'un pan de mur d'enceinte là où le post-adolescent génial et ombrageux s'est baigné dans le Poème. La ferme a disparu, avalée dans les invasions successives. Nos soldats, arrogances séculaires, morgues successives, mépris transmis à chaque génération, superbes d'orgueil, portant drapeaux, croisant le fer : toujours la même saga de sang jailli, échappé, en minces filets ou à gros bouillons, deux trous rouges au côté droit. Nos armées sur les chemins, chaussures à clous contre sabots des moissonneurs, pénétrant dans les cours, raflant les poules, buvant le vin.

La ferme a explosé en 1918 : réquisitionnée pendant les années de guerre, l'approche de l'armistice la condamne. Il n'a fallu que quelques barils de poudre, beaucoup de gravats. Ne reste qu'un pan de mur.

Tandis qu'elle s'anéantit en *murailles rougies*, que s'écroule le pigeonnier où, dit-on, Rimbaud traçait ses mots, un fantassin allemand reçoit par hasard un peu de cette poussière céleste qui s'envole, gardée pendant quarante-cinq ans dans les plis d'un plancher mal joint, déposée dans l'angle des poutres portant – qui sait ? – encore quelques murmures, quelques imprécations du post-adolescent génial. Peut-être que, auréolé de ces scories, le soldat, trimballé avec ses compagnons en déroute, a porté sans le savoir cet or invisible en équilibre sur son casque, est parvenu au village d'ici (trois lettres comme une île). Hasard, possibilité, éventualité que renforcent les mouvements immémoriaux des hordes de Romains, Huns, Lombards, Slaves, Vandales, Suèves, Goths, Wisigoths, Ostrogoths, Peaux-Rouges criards, toujours dans le même sens, de l'est vers l'ouest, des Ardennes à la Bretagne, parfois s'épuisant en chemin, faisant demi-tour, selon les saisons, les siècles ou la tournure des événements. Peu importe l'extravagance de cette supposition, il faut deux heures de voiture aujourd'hui, trois jours de marche autrefois pour aller de Roche à ici (trois lettres comme une île).

Mais nous pouvons imaginer les quelques grains de poussière en équilibre sur la pointe du casque. Qui sait ce qui s'enferme dans une simple balayure, une miette menue, une escarbille de circonstance ? Qui sait comment s'y glissent les cris d'un post-adolescent tourmenté

que rythme le martèlement des pas ? C'est un écho, une résonance, une infime trace que le soleil a élevée dans l'air, a fait glisser ensuite entre deux lattes du pigeonnier, qu'un bruit de canonnade ou que les trépidations d'une charrette ont laissée s'envoler jusque sur la pointe d'un casque et qui se retrouve soudain ici, quarante-cinq ans plus tard, lâchée dans l'infini, parcourant le village en tous sens à la recherche de la pierre originelle, de la hache d'opaline qui remonte lentement vers la surface du champ, attendant sa découverte par le grand-père de Jean. Nous pouvons tout invoquer : nous sommes les maîtres du jeu. Qui sait donc, si un souffle, contenant *la Beauté sur mes genoux*, *l'affreux rire de l'idiot* ou *l'histoire de la France fille aînée de l'Église*, une saute de vent, un courant d'air n'a pas porté ces mots dans les rues du village.

Ne serait-ce même qu'un instant ? Il y aurait si longtemps ? C'est notre puissance de le rêvasser, le fantasmer, l'ambitionner, nous n'avons pas inventé la fiction et le roman pour s'en dédire après tout. Qu'on y ajoute un aveugle, un reporter de pacotille, un vieux fermier, une tenancière de gîte ou un élève en chaudronnerie, tous échoués là par hasard, fait partie du jeu.

Je suis aveugle. Je suis Frédéric l'aveugle, et toutes les nuits le bruit revient. Il arrive sans crier gare, troue l'obscurité, s'installe d'un coup, se vautre sur le lit comme chez lui et commence sa litanie : tac, tac, tac. La mer n'est pas le monde du silence qu'on croit. Le son s'y déplace plus vite que dans l'air. Tac, tac, tac, fait le marin resté sur le bateau en tapant sur la bouée métallique, dernier signal pour inciter les plongeurs à remonter. Soixante mètres plus bas, la nuit de la mer est totale, le faisceau de la lampe éclaire à peine la pièce de métal, une tôle tranchante.

L'épave était étroite, un vieux navire coulé pendant la Seconde Guerre mondiale, c'était l'attraction du coin. Du moins quand on arrivait à tomber dessus dans la purée de pois des particules en suspension qui l'environnaient toujours.

J'ai eu de la chance. Enfin, oui et non. J'avais perdu ma palanquée (deux types, plongeurs confirmés rencontrés sur le bateau, on ne se connaissait pas avant). C'était quelques instants auparavant dans cette eau où on ne voyait même pas le bout de son gant en tendant la main. J'aurais dû suivre les consignes de sécurité en pareil cas, celles qu'on se répète avant d'aller à l'eau : remonter, se retrouver tous à la surface et replonger en suivant les prescriptions des paliers. Avec une profondeur pareille, on ne peut rester que quelques minutes au fond en toute sécurité, aucun espoir de redescendre à nouveau pour dénicher l'épave, la plongée aurait été foutue. J'avais regardé mes instruments : cinquante mètres, plus très loin de l'épave, juste en dessous, cachée dans l'eau glauque. C'était tentant de continuer en espérant tomber dessus. Juste essayer de descendre encore un peu. Très vite, la joie, la vague forme d'une étrave, l'excitation de parcourir les tôles immergées et rouillées. Dans la proximité du fond, on y voyait curieusement mieux. Il ne me restait que peu de temps, coup d'œil à la jauge d'air, profondeur cinquante-huit mètres. J'avais tenté de pénétrer par une écoutille et c'est là que ça s'était corsé : ma bouteille s'était coincée, le harnachement qu'on retire en manœuvrant le plus calmement possible, quelques coups de palmes pour se maintenir en suspension jusqu'à ce que l'une d'elles s'enfile sous cette tôle aiguisée. Je ne sais plus comment j'ai fait, mais toujours est-il que mon pied était coincé au niveau du talon et que j'entendais maintenant les coups du marin resté à bord : tac, tac, tac.

Après, le film de chaque nuit s'accélère. La panique, le pied vraiment coincé, le gilet et la bouteille enlevés pour se dégager, toute cette situation impossible en une fraction de seconde, les pensées qui se bousculent, se revoir enfant, apercevoir un paysage familier, une maison connue, puis deux plongeurs qu'on ne connaît que depuis deux heures et qui remontent sans vous à l'appel du tac, tac, tac. J'avais tiré de toutes mes forces. Ne pas mourir, pas d'une manière aussi stupide. Et tout s'était dénoué, remonté comme une flèche dans une semi-conscience, la bouteille tenue à bout de bras, soixante mètres d'un coup, j'avais percé la surface comme un ballon.

La suite est une sale période où alternent conscience et inconscience. Conscience : la sensation du bateau proche, les bras qui s'agitent, les mains qui agrippent, le sang sur les palmes. Je disais que j'allais bien, je rigolais, j'avais eu chaud cette fois. Puis l'inconscience. Dans la chambre d'hôpital, les pieds, la première chose que j'avais regardée. L'un était bandé, mais les deux présents ! Puis les médecins à la mine sombre. Puis l'inconscience encore. Quand je me réveille à nouveau, j'ai beau ouvrir les yeux, je ne vois rien. La conscience prendra quelques jours encore : se dire qu'on est aveugle, qu'on ne verra plus comme avant. La remontée trop rapide a provoqué un accident de décompression, les lésions du cerveau sont irrémédiables, on me l'explique. Quelques ombres floues en guise de vision sont revenues peu à peu, en noir et blanc uniquement. Parfois d'étonnants feux d'artifice de couleurs me traversent, ça dure une heure et je suis vidé pour le reste de la journée.

Peu importe que les mots de Rimbaud soient portés par le hasard ou un fantassin allemand, nous restons dans la vieille Europe pour écrire l'histoire. Prussiens ou communards, l'actualité n'a pas manqué. Sedan pour éprouver nos forces, la capitale pour écraser les nôtres, Waterloo, morne plaine, et morgue pleine pour le cimetière du Père-Lachaise à la Commune. Voilà nos saisons en enfer, une succession de soldats tête nue, couchés dans le frais cresson bleu, un enchaînement de nappes de sang et de braise, nous avons tout vu, mêlé des paysans ardennais et des citadins des villes, des péquins anonymes et des visages célèbres, des tâcherons vertueux et des rentiers pétouchards.

Écrire notre histoire : c'est encore nous qui avons adoubi le post-adolescent génial. Redescendu de son grenier après l'été 1873, il avait porté ses élucubrations rue aux Choux, à Bruxelles : c'était le passage obligé pour le titre de poète, selon les codes que nous avons établis une fois pour toutes : publication portant foi, augmentée *a minima* d'un envoi à titre gracieux, juste dix-huit caractères tracés dans la précipitation (A. P. Verlaine / A. Rimbaud) et qu'on n'en parle plus. Le reste n'est que supposition, cent quarante ans que nous nous perdons en hypothèses, conjectures, apparences, pressentiments.

La seule réalité tangible, voulue par lui : page 9 de la plaquette, tout en bas, dernier paragraphe, trente et une et trente-deuxième lignes : *Oui, j'ai les yeux fermés à votre lumière. Je suis une bête, un nègre. Mais je puis être sauvé.*

Comprendre, je peux me sauver : ce qu'il a fait. En 1880, c'est le grand départ d'Arthur, direction l'Afrique, l'Orient, l'Arabie heureuse. Il a, comme expérience, des marches infatigables et sa manière de juger hommes et situations d'un seul trait. Il n'a à perdre de la vieille Europe que son latin et les hivers.

Soit. Laissons-le partir, le post-adolescent génial, puisqu'il désire ces années d'errance et de voyage. Avec un peu de chance, le reclus du grenier deviendra explorateur, fera fortune, reviendra couvert d'or, de peaux d'antilopes et de trophées de lions. Et s'il échoue, aucune importance : il n'est pas encore mort que nous préparons sa résurrection glorieuse. Notre monde a besoin de modèles pour cheminer vers la vie moderne. Nous le rangerons avec effusion au panthéon des lettres, nous graverons son nom au fronton des instituts.

Il sera, c'est selon, négociant avisé ou poète génial, visiteur exotique ou héritier de Ronsard. Paris, prépare- toi à l'honorer, et toi, Aden, roc affreux, recueille ses souvenirs.

Il lui reste à vivre onze ans sans rime, sans prose, sans effet de manche. Ménélik, Alfred Ilg, César Tian comme nouveaux compagnons, des malins, des marchands. Onze ans de fuite et aucun regret, même lorsqu'il traîne à Marseille et de retour à Roche son moignon fraîchement coupé. Dernière saison, dernier enfer : il quémande le mystérieux service d'Aphinar au directeur des Messageries maritimes. Puis c'est l'ultime glissade, en 1891.

Nous restons désemparés, mais juste un bref instant : nous saurons célébrer, vanter, magnifier, chanter cette vie sur tous les tons. Nous saurons l'encenser et même le bénir. Nous le peindrons sur les murs, nous reproduirons sa photographie sur des tasses chinoises made in Paris : commerce, il aurait aimé. La chasse aux mirages est notre sport favori. Entendre par là, chasser les zones d'ombre. Et pour cela, chercher des témoins, de la famille, des écrits, des preuves. Il voyage ? Il nous faut ses lettres. Il meurt ? Il nous faut l'avis de décès. Il est mort ? Nous le ressuscitons en Jésus des poètes, pareil à son père, Dieu le vrai, auquel on ne croit plus beaucoup. D'ailleurs, n'est-il pas revenu de l'enfer au bout d'une seule saison ? N'est-ce pas la preuve d'un pouvoir surnaturel ? Nous pouvons le doter de capacités exceptionnelles, c'est notre droit, et nous n'avons pas hésité : voici sa légende, déversons-la à la face du monde. Mieux : obligeons le monde à s'en souvenir ; qu'il devienne une institution ; et lui qui fuyait tout le temps avec ses semelles de vent, qu'on le retienne enfin dans des chaussures en marbre.

La prof soupire, regarde la faible pincée de lignes semée sur la copie de Petit Jean. Elle raye d'un trait de stylo la phrase qui explique qu'Ophélie, section hôtellerie, flotte comme un grand lys avec son tablier blanc et ses yeux noirs sous le préau du lycée. Elle ajoute dans la marge « hors sujet ».

Du restaurant routier, il faut faire demi-tour, couper la nationale et, quatre kilomètres plus loin, reprendre la route qui mène au village, juste après le panneau « Ici l'État investit pour votre avenir ». Le maire les attend, ils ont rendez-vous.

Frédéric ne dit rien. Une sorte de torpeur l'a saisi au milieu du repas, il n'a plus prononcé une parole. Pierre ne cherchera pas à rompre ce mutisme. Là-bas, en Orient, les silences peuvent s'éterniser, ce n'est pas synonyme de défection, de renoncement, de carence, de défaut, de manque. La pause, l'arrêt, le vide ne font pas peur. Là-bas, se taire veut simplement signifier qu'on n'a rien à dire. Par association d'idées, Palmyre, Ispahan ou Sanaa surgissent dans l'habitable de la Volvo. Pierre se revoit au bord de la mer Rouge, au sud de Moka, dans un campement improvisé au milieu d'un paysage de dunes désertes et de barques disloquées. Le groupe de touristes qu'il accompagnait voulait continuer jusqu'à Aden, en guise de pèlerinage sur les lieux de Rimbaud. Les guides locaux n'avaient pas voulu, à cause de la route peu sûre, gardée par quelques tribus versatiles.

Et tout a disparu, ou presque, disait l'un deux, qui parlait français. La maison de Hassan Ali devant laquelle le poète est photographié en 1880 garde encore le squelette des colonnes et des décors mauresques. Et celle de César Tian est fermée, dangereuse même, des planchers s'écroulent, des plafonds s'effondrent. Les maisons du poète, on dirait cela, avait ajouté le guide en ramassant sur la plage une carcasse de poisson, faisant tourner au soleil les arêtes blanches et les quelques écailles qui y collaient encore. Puis il avait balancé le maigre squelette sur la crête d'une vague. Un instant, l'orbite creuse, rongée de sel, avait flotté à la surface avant de s'enfoncer d'un coup dans l'eau noire de la mer Rouge.

J'ai perdu la vue en mer, annonce tout à trac Frédéric, cramponné à son magnétophone sur les genoux.

Rimbaud parti, bon débarras : nos poètes français peuvent souffler, recommencer la rime, se bercer de bons mots. À l'époque de son départ, Jules Ferry propose le protectorat de la Tunisie, tandis que le poète essaie quelques poses photographiques à Aden devant les arcades de la maison de Hassan Ali. Sur le cliché, Rimbaud est le seul sans casque colonial et il tient son fusil comme une canne. L'homme d'État, né à Saint-Dié, et qui fut maire de Paris juste avant que le post-adolescent génial débarque dans la capitale en automne 1871, est assurément plus déterminé. Cinq ans plus tard, le célèbre vosgien obtiendra même les crédits nécessaires à la conquête du Tonkin, alors qu'au même moment le poète ardennais tentera en vain de vendre des armes à l'empereur Ménélik en Éthiopie. Leurs intérêts pourtant se rejoignent : la loi de l'offre et de la demande, la liberté des échanges, la spéculation doivent rayonner jusqu'aux extrémités du monde, affirme Jules Ferry. Il ajoute aussi que « les races supérieures ont le devoir de civiliser les races inférieures ».

Pour civiliser, il y a l'obligation de l'enseignement. Tandis qu'Arthur tente de se faire expédier le manuel du charron, du tanneur, du verrier, du briquetier, du faïencier, du potier, du fondeur en tous métaux, du fabricant de bougies, du guide de l'armurier, *Le Parfait Serrurier* par Bertaut et *Exploitation des mines* par J-F Blanc, le vieux Jules réunit ces savoirs et ajoute à la charge de l'instituteur « les règles élémentaires de la vie morale qui ne sont pas moins universellement acceptées que celles du langage et du calcul ». Obligation de l'enseignement, mode impératif : Bâtissons des écoles !

Dès lors, la plus petite commune s'enorgueillit d'une salle de classe. Nous voulons du neuf, nous construisons. Dans nos communes, des parterres fleurissent devant des bâtiments cossus, rehaussés de marches de pierre et de façades prospères dans une symétrie de bon aloi. Des rampes descendent leurs volutes de fer forgé jusque sur le trottoir : semblables aux rouflaquettes débonnaires de Jules Ferry, elles invitent le citoyen à pénétrer dans ces maisons qui leur appartiennent. Des frontons ouvragés indiquent *école des garçons, école des filles, pensionnat Saint-Martin*. On les souligne parfois de maximes, de slogans : *propreté, exactitude, ordre, politesse, décence, maintien*. Pour des raisons de commodité, nous mélangeons parfois l'hôtel de ville et l'école. Et l'instituteur devient secrétaire de mairie à ses heures

perdues ; après tout, n'est-il pas au service de l'État ? L'élan de notre devoir d'instruction est sans limite. Nous entrons dans chaque ferme, nous débusquons l'oisif ou celui que son père réservait trop tôt aux tâches agricoles. Désormais, chaque matin, notre jeunesse enfile l'obligatoire blouse de coton gris, endosse un cartable de cuir épais et rejoint l'école. Notre vie s'en trouve bouleversée, moins de monde à la maison, les basses-cours s'échappent, les vaches déambulent en paix, les hommes triment davantage aux champs, mais combien de bonheurs aperçus au retour : les premiers mots déchiffrés, les tables de calcul ânonnées devant une mère émerveillée, un aïeul impotent et analphabète. Chaque père se prend à rêver : notre fils sera également instituteur, peut-être même ingénieur ou maître de forge. Et tout cela grâce à l'idée sublime de Jules Ferry, tandis que le post-adolescent geignard s'embourbait au Harar au milieu des races inférieures.

Soit, la république est bonne fille : nous l'avons dit, nous sommes capables de retenir en nos filets tous nos fils méritants, mêmes les plus drolatiques. Le jour viendra où nous saurons reconnaître *Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles la blanche Ophélie flotte...* Comme un grand lys, bon sang, ce n'est tout de même pas difficile, s'énervera un instituteur secrétaire de mairie.

École des filles à gauche, école des garçons à droite, complété par Mairie au milieu, le bâtiment est surmonté d'une horloge, histoire de ne pas laisser qu'aux églises et aux curés le privilège de scander la vie du village. En haut de quelques marches de pierre, la porte de la mairie est restée entrouverte. Passé le seuil, un autre escalier occupe tout l'espace et invite à monter à l'étage. Une odeur puissante de cire prend à la gorge. Pierre a guidé la main de Frédéric vers la rampe de bois. Chaque pas grince et résonne dans le silence. Le maire les accueille en haut, prend le relais, saisit d'office le coude de l'aveugle et l'incite à pénétrer dans une vaste pièce. C'est ici la salle du conseil municipal, j'aime bien y travailler, on peut s'étaler. Des courriers, des enveloppes, des tampons sont dispersés sur la grande table de réunion. La carte de remembrement qu'il avait montrée ce matin est restée dépliée.

Alors, cette réunion à la préfecture ? Pierre a hasardé cette question, histoire de changer d'angle d'attaque malgré les recommandations du rédacteur en chef. Le maire soupire, semble revivre une entrevue difficile : Ah, la politique ! Il fait un vague geste, comme pour chasser quelques tracasseries. Puis le maire, contre toute attente à la question que Pierre n'avait pourtant pas formulée, comme si elle avait été contenue par essence dans la précédente : On ne va pas tourner autour du pot, le problème, c'est l'immigration. Ah, ça y est ! clame Frédéric qui vient de trouver à tâtons le bouton de marche de son magnétophone. Le micro, accroché sur le socle, est posé au jugé sur les papiers étalés. Le problème, c'est l'immigration, c'est pour cela que les gens votent comme cela. Les aiguilles des deux cadrans oscillent en zone rouge : le maire parle fort, en homme habitué à l'extérieur et à l'espace. Attention, les étrangers, on en a eu besoin au moment de la reconstruction d'après-guerre, mais, avec la crise et le chômage, on ne peut pas accueillir toute la misère du monde.

Pierre a sorti le calepin qu'il s'est acheté juste après sa rencontre avec le rédacteur en chef. La papeterie s'appelait *Au gratte-papier*, elle était en face du journal. Le bâtiment du périodique est étrange, c'est un ancien garage et chaque niveau, qui correspondait à une aire de stationnement, est spécialisé : économie et société, affaires internationales, sport, culture. Le rédacteur en chef occupait une place de parking près d'un pilier.

Pierre tente de prendre des notes, mais n'a pas l'habitude. Saisir *misère du monde* (ne sait pas s'il sera capable de se relire). Le maire continue : On fait trop de social, on ne peut pas donner à tous (noté : *trop de social*). L'aveugle a enfilé un casque sur ses oreilles, tripote des boutons, les aiguilles oscillent un peu moins. Le maire est lancé : Alors, c'est sûr, faut trouver des solutions. Je ne dis pas que leur parti est mieux que les autres, mais bon, faut essayer (inscrit : *pas mieux que les autres*). Ici, des années qu'on les connaît, des années qu'ils viennent chercher une de leurs cinq cents signatures obligatoires pour participer à la présidentielle. Comme si, depuis le temps qu'ils existent, il fallait encore prouver leur poids politique (gribouillé : *prouver leur poids*). Et on se dit en démocratie ? Il tape du plat de sa main épaisse sur la table du conseil municipal, le micro se décroche du socle, roule sur les papiers et se colle contre un tampon encreur à l'effigie de Marianne. Hein ? apostrophe le maire, cherchant l'assentiment, sa grosse main maintenant suspendue comme une soucoupe volante. L'apprenti journaliste lève le stylo du carnet, tente d'acquiescer d'un air professionnel. Frédéric tâtonne à la recherche du micro. Alors allez-y, posez-moi vos questions ! J'ai l'habitude. Depuis que leur égérie est venue en meeting ici, ça n'a pas arrêté, des Anglais, des Allemands, des Hollandais, un Argentin et même un Australien ! Il compte chaque nationalité sur des doigts d'un diamètre de manche à balai. Pierre hésite. Des questions ? Il n'en a qu'une : Pourquoi les gens d'ici votent à l'extrême droite ? Le maire le regarde, comme si tout ce qu'il avait dit jusqu'à présent n'avait pas été entendu. Et Jean ? Qu'est-ce qu'il vous a dit, le Jean ? Avec sa famille inscrite au monument aux morts, héros de la Résistance, lui qui a fait l'Algérie. Je vais vous dire, moi : on en a marre des invasions par ici, deux siècles que ça dure. Des étrangers, on n'en veut plus. (Reprise du carnet, noté : *résistance, Algérie, invasions.*)

Donc, *école des filles* à gauche, *école des garçons* à droite. Petites paysannes en tablier et quelques gamins à la nuque déjà forte, ça avait duré à peine quatre ou cinq générations. Au début, le temps de savoir lire et compter avant de s'en retourner aux champs ou chez un artisan, puis, de plus en plus, l'instruction s'était organisée, le certificat d'études était demandé, même lorsqu'il fallait embaucher comme ouvrier dans une fonderie voisine ou à la briqueterie du canton. Puis, la communale n'avait plus suffi, il fallait continuer à la ville. Et quitte à aller à la ville, autant que l'école s'y regroupe. Finalement, tout avait été très vite en regard de notre histoire. Les plus petites écoles avaient fermé, faute d'élèves. Les salles de classe étaient devenues des remises à pompes, quelques débarras où s'entassaient les décorations de Noël, les urnes et les isoloirs entre deux élections. Des jardinières ébréchées embaumaient l'espace d'une odeur de géraniums fanés. Dans les greniers, derrière le mécanisme de l'horloge municipale, nous avions relégué de vieux manuels : *Les Insectes nuisibles à l'agriculture*, édition de 1871, par J. H. Fabre, *La Petite Histoire de France*, par V. Duruy (1866), *Le Cours de géographie*, par E. Cortambert (1859), *Le livre de lecture et de morale*, par E. Devinat, avec cent gravures (non daté). On y lisait que « c'est un devoir pour la France de porter ses yeux ou sa main au-delà des mers, partout où son honneur et ses intérêts peuvent être engagés », qu'elle avait rendu « à l'empire turc l'indépendance et la sécurité, aux provinces roumaines, l'union qui fait la force, aux chrétiens de Syrie des garanties d'existence, au christianisme, à notre commerce et à notre influence l'entrée de la Chine et de la Cochinchine, au Mexique la libre disposition de lui-même, avec un moyen d'échapper à l'ambition menaçante des États-Unis et l'espoir de devenir ce que ce vaste et riche pays doit être, un des grands marchés du monde et de la France ». Tirades enflammées, proses illuminées d'un souffle inspiré, à jamais enfermées entre les pages de livres désuets. Quels enfants du village les avaient apprises ? Comment s'y était-on pris ? Images de vieux maîtres suspendant d'épaisses cartes (de la librairie Armand-Colin), percées d'œillets, saisissant une règle, montrant les flux du caoutchouc vers l'Indochine, du café vers Moka, les mots *hévée*, *canne à sucre*, tout un exotisme relayé sur de la terre à betteraves, au milieu de nos cartes à nous, la France, où nous apprenons à nous situer entre prairies, blé, vin, forêts, les énigmatiques mûriers de l'embouchure du Rhône, tout un vocabulaire

inscrit en plus ou moins grosses lettres, capitales épaisses lorsque la donne était importante, plus ténues pour les moutons du Berry, les bœufs du Charolais, le cidre de la Normandie. Quatre ou cinq générations, donc, à déchiffrer, accorder et transmettre ces mots courbés, écrits en travers, parfois à la verticale, souvent relayés d'une flèche, gravant dans nos mémoires un ordre immuable, destiné à demeurer éternel. De la même manière, parce que c'est ainsi que nous apprenions la belle langue, avec quel talent nos soldats avaient raconté les guerres mondiales dans un même esprit conquérant et si français. Voici notre histoire, gargarisée de mots, nos seules armes, nos uniques victoires.

Lors du dernier conflit, un soldat allemand avait rigolé en voyant Jules Ferry et ses rouflaquettes républicaines affichés dans une des deux salles de classe. Il avait jeté le cadre sur le sol avant de repartir en side-car devant la population silencieuse. C'était la Seconde Guerre mondiale et la troisième invasion du village en soixante-dix ans.

Le maire affirme qu'il a été à la communale. Un des derniers élèves, précise-t-il, sans qu'on sache si c'est du point de vue de ses résultats ou en rapport avec la fermeture de l'école du village. Le maire ajoute qu'il ne sait ni parler en euros, ni se servir d'un ordinateur. Il parle beaucoup, le maire.

Pierre a renoncé à prendre des notes sur le calepin, tant pis pour l'allure de journaliste. Frédéric, casque sur les oreilles, tripote les boutons du magnétophone. Tout à l'heure, il s'était exclamé que ça sentait bon l'encaustique, avant de reprendre le maniement de ses boutons. Drôle de nom, encaustique, plus guère usité. Odeur de cire et de poussière mêlées, blondeur des parquets javellisés, ambiance III^e République. Pierre écoute le maire et apprend maintenant qu'il est né la même année que lui.

D'un coup, les deux se découvrent un passé commun : la première fois qu'ils ont voté, en 1981, pour le changement tous les deux, le futur maire, fils de vrais paysans, et lui, le faux journaliste s'essayant à un autre métier, la route à cette époque, Max Meynier dans l'autoradio comme seule compagnie : il était dans la cabine du camion lorsque les résultats étaient tombés, la joie indescriptible qu'il avait ressentie, la sortie de route entrevue, le vague espoir mais devant quoi ? Il lui faudrait quelques années de plus pour la sortie de route, plutôt une voie de garage, d'ailleurs, il n'avait pas su trouver sa place, alors, par un concours de circonstances, il était parti un soir sur un coup de tête, avait tourné le coin de la rue, avait continué le long de talus anonymes, avait grimpé sur des remblais incertains. Il avait insisté, entassé les gravillons des bas-côtés, empilé les pierres des chemins, dépassé des horizons. Il avait mouillé sa chemise, trempé ses os, égaré ses bagages, jeté sa part aux chiens, lancé ses chaussures par-dessus bord sur un rafiot qui avait fini par le conduire sur des îles, puis au fin fond de la Méditerranée, destin semblable à Arthur Rimbaud, qu'il ne connaissait pourtant pas. L'Afrique, la péninsule Arabique, les pays de l'Orient, cette errance, insoupçonnée à cette époque, juste après son deuxième mandat. Il apprendrait la mort de Mitterrand par un journal égyptien.

Le maire, sans illusion : Giscard, on n'en voulait pas, pas plus que l'autre, mais bon.

Chemins parcourus : l'un qui ne bouge pas, pieds dans la terre domestique, l'autre qui s'évade d'un monde sauvage qui ne le retenait pas. Au final, des idées différentes : celui qui refuse l'étranger par méfiance familiale, vieux souvenirs d'invasions séculaires, et l'autre, presque vingt années à parler d'autres langues, à traverser d'autres paysages au point de, revenu par inadvertance au pays natal, ne plus rien comprendre et d'endosser par erreur un costume de journaliste de pacotille. Même la question du rédacteur en chef (pourquoi les gens d'ici votent à l'extrême droite ?) lui demeure obscure. Son seul souvenir : avant de partir, il grattait à la truelle des affichettes qu'un quidam s'évertuait à coller sur le poteau EDF en face de l'immeuble familial. C'était au début des années quatre-vingt-dix, juste avant qu'il ne quitte le pays. L'extrême droite était alors à l'image de ces flammes bleu, blanc, rouge, engluées par des colles nauséabondes, dispersées au hasard d'un espace public disjoint, armoires électriques, feux tricolores, abribus, poteaux indicateurs, cabanes de chantier, piles de pont. Prospectus de mauvais papier, limités aux maisonnettes de cantonniers, balancés sur le plastique des balançoires des jardins publics, à la manière d'un exotisme revanchard, marquant l'incongruité d'un discours alors dépassé. À son arrivée à l'aéroport, sur les titres des quotidiens, sur les périodiques des salles d'attente des hôpitaux, dans les premières heures de son retour, cette nouvelle notoriété de l'extrême droite lui saute à la gorge, s'affiche à la une et aux places d'honneur d'un espace public devenu soudainement cocardier. Les petites affichettes, grattées à la truelle, ont maintenant le format de poster de music-hall, un Kärcher ne suffirait pas à les décoller. La télévision relaie un discours pétainiste, une droite décomplexée s'époumone. Il avait quitté son pays à la V^e République : on joue maintenant retour vers le futur dans un espace incertain qui ressemble aux attermoissements de la III^e.

Le maire, encore : Je n'aime pas la ville voisine (3 000 habitants), c'est grand, il y a des immeubles (quatre étages au maximum), je m'y sens perdu, un étranger.

Le maire, toujours : Attention, hein, j'aime bien le progrès ! La commune a un parc d'éoliennes sur les hauteurs du village.

Le maire se lève, bonhomme : Mais on cause, on cause, et il y a encore du boulot à faire avant de se coucher !

Petit Jean, bien entendu, n'a pas connu la communale du village. Le collège qui l'accueille maintenant est en bois bio, pétri de développement durable et de panneaux solaires.

Mesure ta chance ! Nous lui répétons cette maxime à chaque jour de classe par l'intermédiaire des serveurs zélés de notre institution. Tout pour réussir, pas comme autrefois, le poêle à charbon au milieu de la salle, une orange à Noël sous le sapin, nos vieilles rengaines usées jusqu'à la corde et servies froides : mets ton mouchoir là-dessus.

Petit Jean en a marre du bio, des panneaux solaires et du poète surdoué qui connaissait le latin aussi bien que la prof de français. Marre de se lever le matin et de courir à l'arrêt du bus scolaire, marre d'en remonter le soir. Son rêve : aller au bahut à mobylette, comme celles, trafiquées, de Dario et de Mourad, qui arrivent à doubler les camions dans la grande côte avant la ville. Il a déjà équipé la vieille mobylette de son père (un modèle Motobécane orange à clignotants, trente-cinq ans d'âge) d'une selle deux places, de deux cale-pieds supplémentaires que la blanche Ophélie pourrait inaugurer. Confiance et caresses de ses mains au travers du blouson : aucune poésie ne saurait en rendre compte.

Nous lui interdisons (par sa mère interposée) de se rendre à la ville à mobylette. Notre discours se résume à des principes de précaution, des mises en garde, des prudences. Défiance, retenue, réserve, discernement, modération, prévoyance, anticipation sont devenus les clauses particulières du contrat moral passé avec chacun de nos concitoyens. De nos jours, le moindre accident occasionne des frais. Des victimes s'érigent en comité : surenchères du malheur.

Manque tout de même un peu de vitesse pour qu'elle se cramponne davantage, Ophélie, qu'il sente encore mieux la confiance et la caresse de ses mains. À la cantine, Mourad lui a fait un croquis sur son cahier de texte pour montrer la manière dont il a changé le pot d'échappement et Dario lui a expliqué ce qu'est un réalésage à la fin du devoir de maths. J'ai gagné vingt kilomètres-heure ! jubile-t-il en mimant sa position sportive derrière le guidon.

Nous interdisons, pourtant nous éprouvons une grande tendresse envers toute cette jeunesse qui fut nôtre, nos enfants maintenant, fils

et filles de la nation. En douce, nous nous félicitons de leur impétuosité, qui préfigure les grandes œuvres, de cet emportement qui marque leurs actions, du bouillonnement de leurs corps, des remous de leurs âmes, du tumulte de leurs idées. Nous louons le post-adolescent génial malgré ses foucades et ses caprices, nous leur donnons en exemple les résistances pour chaque cause, les révolutions de chaque pays. Toute guerre, dans son cortège de malheurs, a su percevoir ses géants. Braver les interdits fait partie du jeu. Frasques, fantaisies, tocales : nous sommes entiers dans nos ardeurs. Nous avons fait nôtre l'exclamation remarquable du post-adolescent génial : *À moi, l'histoire d'une de mes folies.*

Va, Petit Jean, suis ton destin, aimable personnage de roman, tendre héros de nos fictions.

Pierre et Frédéric ressortent de la mairie. Passé l'odeur d'encaustique et de Javel, Frédéric, dehors, respire à pleins poumons. Il dirige une nouvelle fois son micro vers le bleu du ciel. Pierre, qui avait pris de l'avance, se retourne et l'attend. Que peut-il enregistrer ? Craquement ténu des pierres blondes sous le soleil, pépiements d'oiseaux, lenteur et silence des nuages. Est-ce que le bruit fait voir, donne à voir, propose des images ? Le maire sur le seuil fait un vague signe, une sorte d'au revoir mécanique, le mouvement du bras arrêté dans sa course. Il reste ainsi, massif, statue de la Liberté dans la symétrie du vieux bâtiment de pierre, encadré des mentions *école des filles* à gauche, *école des garçons* à droite. Est-ce que cette immobilité sera également perçue, repérable, parmi le vide que capte le micro ?

Ils repartent vers la Volvo avec, dans la nuque, la pesanteur du maire qui les suit du regard, lui et l'aveugle. Dans la voiture, Pierre repense à ses paroles : Elle se tenait là, l'égérie du parti, tenez, là où vous êtes assis, avait dit le maire, dans la salle du conseil qui lui tient lieu de bureau. On a parlé de tout et de rien, de ses enfants. Elle est comme tout le monde.

Comme tout le monde... Lui revient soudain en mémoire la photographie que le rédacteur en chef lui avait montrée en guise d'introduction à son reportage. La place si désuète, si province française, si « comme tout le monde » : mairie, école des garçons, école des filles, augmentée d'une estrade incongrue, plus foire au boudin que campagne électorale. La foule devant (quatre cents personnes, avait aussi dit le maire, et pas tous de l'extrême droite), les regards convergeant vers l'égérie de tout, de rien, de nos enfants, celle « comme tout le monde ». Qu'en reste-t-il quelques jours après ? Se sont évaporés dans l'air la vague teneur des harangues tenues ce jour-là, les prêches d'un premier tour de présidentielle. Les admonestations, les exhortations, les mises en garde, les éclats de voix, les houspilles, les inflexions de fin de phrase, les ponctuations rauques, les trémolos main sur le cœur : tout cela s'est vaporisé, volatilisé avec le retour des pigeons, un instant dérangés, et qui ont à nouveau envahi le toit de l'église. La vie obstinée a repris son cours : les hirondelles s'affairent à bâtir leurs indestructibles nids, les loirs courent dans les greniers, un tracteur passe, la boulangère klaxonne. Le microphone de l'aveugle, pointé vers le ciel, a enregistré ces

murmures éternels. Tout passe : elle aussi, celle « comme tout le monde ». Bientôt, dans l'une des deux écoles désaffectées, une remise accueillera les vestiges du devoir citoyen de la présidentielle : urne, isoloir, le matériel électoral, peut-être quelques bulletins égarés qui finiront par se glisser sous une vieille armoire pour rejoindre d'autres bulletins enveloppés de poussière, Lecanuet, Poher, vieux noms. Tout lasse.

« Vous me serez reconnaissants de ne pas vous faire de discours et de me contenter de vous dire quelques mots, qui, partant du cœur d'un soldat, saurons, j'en suis sûr, trouver le chemin de vos cœurs, à vous, soldats de demain. »

Georges Boulanger est juché sur une estrade improvisée dans la cour du collège de Valence lorsqu'il prononce ces mots le jeudi 4 août 1881. Le lendemain, vendredi 5, Arthur Rimbaud, depuis un an à Aden, écrira à sa famille : « Et qui diable sait encore sur quelle route nous conduira notre chance ? »

Chance, fortune, hasard, sort, veine et déveine, nos destins vont à marche forcée. Jules Ferry, à l'époque président du Conseil, vient de promulguer la gratuité de l'école primaire deux mois auparavant. Georges Ernest Jean-Marie Boulanger, Jean Arthur Rimbaud et Jules François Camille Ferry, Breton, Ardennais ou Vosgien, familles françaises, participent d'une manière plus ou moins consciente à l'avenir qui se dessine, pour certains, une vague esquisse au crayon, pour d'autres, une aquarelle à reprendre ou une huile indélébile, mais un motif concret et réaliste pour tous : une cour d'école au soleil de Valence, des rochers arides à Aden, le brillant des ors de la République à Paris. L'art abstrait et le cubisme n'ont pas encore été inventé (Pablo cuit dans le ventre de Maria Picasso Lopez, alors enceinte de six mois, sous la chaleur de Malaga). Boulanger, Rimbaud, Ferry, ces trois-là foncent, nez dans le guidon, travaillent d'arrache-pied.

Justement le travail : « Comment vous pourrez rendre les plus grands services à la patrie ? Quel est le moyen à employer pour répondre de votre mieux aux espérances que la France fonde sur vous ? Je vous réponds tout de suite : le moyen que vous cherchez, il n'y en a qu'un : le travail. » Georges Boulanger fait les questions et les réponses, prononce ces mots devant un indéradicable parterre d'instituteurs à calvitie, d'élus à postiche et d'élèves gominés. Probablement s'essuie-t-il le front pour la dixième fois sous la chaleur aveuglante, probablement ne pense-t-il pas encore, chaque matin en se rasant, à endosser le costume de ministre de la Guerre, en général fraîchement nommé qu'il est. Pareillement demeure-t-il, sous le soleil implacable, dans l'ignorance d'avoir quelques années plus tard un gendre dont l'arrière-petite-fille épousera un haut fonctionnaire qui

deviendra, sous le gouvernement François Fillon, ministre du Travail et même académicien.

La boucle est bouclée : nous aimons ces clins d'œil, ces raccourcis de dynastie, ces piétinements chronologiques qui prouvent combien l'histoire sait nous divertir et mêler les destins. Boulanger, cinq ans plus jeune que Ferry, lui-même de vingt-deux ans l'aîné de Rimbaud, des hommes soupe-au-lait, d'acier trempé, comme nous les aimons. Pour l'instant, Boulanger et Ferry ne sont pas encore ennemis, Rimbaud bâtit sa légende au loin. Les rouflaquettes de Ferry se marient à merveille avec la barbiche et la moustache hardie de Boulanger, Rimbaud reste glabre et complémentaire. Plus tard, Jules François Camille obtiendra de la Chambre les crédits nécessaires à la conquête du Tonkin et Georges Ernest Jean-Marie paradera le 14-Juillet suivant en tête du corps expéditionnaire. Cinq jours avant, Jean Arthur, passé sur la rive africaine, écrit de Tadjourah : « Je me porte bien, aussi bien qu'on peut se porter ici en été, avec cinquante et cinquante-cinq centigrades à l'ombre. »

En quittant la mairie, la Volvo croise quelques véhicules. C'est l'heure où les premiers employés de bureau reviennent de leur travail et ramènent de la ville voisine quelques écoliers. Le village semble alors reprendre un peu de vie : portières qui claquent, aboiements, coups de pied dans un ballon, une tondeuse à gazon démarre. Pierre et Frédéric tournent lentement à travers les rues. L'église et son cimetière, la ferme de Jean et sa grange, le petit atelier et son parking passent au ralenti. L'aveugle affiche toujours une expression extatique, son magnétophone sur les genoux, prêt à l'emploi. Il sourit avec béatitude, attendant que le conducteur prenne en main son destin. Mais quoi faire ? Il est trop tôt pour aller s'enfermer au gîte. Le petit village est à l'image d'un ennui circonscrit et répétitif. Mêmes angles de vue, mêmes voix, mêmes bruits à la même heure, désœuvrement, vacuité, inaction auxquels ceux qui ne sont pas d'origine ne peuvent s'habituer.

Un village yéménite que la taille rendait semblable à celui-ci revient à la mémoire de Pierre. Il y était resté pendant presque deux ans. De la même manière, cet endroit isolé était propice au relâchement, non pas quelque chose d'imposé, une contrainte, mais une sorte d'inertie accompagnait les jours, les rendait supportables, comme si le peu d'activité prenait là un sens aigu. Visages austères des hommes qu'on saluait de quelques mots, silhouettes noires des femmes couvertes de la tête aux pieds, mais pareillement reconnaissables à force de les croiser, les jours s'écoulaient à un rythme lent. Lorsqu'un groupe de touristes ne l'accaparait pas (rendez-vous était invariablement donné à la station-service de la grand-route), Pierre prêtait main-forte aux jardiniers, aidait à refaire des canaux d'irrigation, des murets de clôture. On venait même le chercher pour un malade, son statut d'étranger lui octroyait des pouvoirs qu'on imaginait plus forts. On s'habitua à lui, il pénétrait dans les maisons, on lui réservait la place d'honneur, il buvait du thé, mâchait du khat, les enfants dans la cour riaient quand il faisait mine de les poursuivre. Un couple de presque vieillards l'avait hébergé et pris en affection. Partout chez eux, dans des cadres dorés, la même photographie de leur fille disparue, yeux de khôl et pâle sourire, la même expression qu'il retrouvait dans les yeux de la jeune fille qui venait tous les jours voir ses grands-parents, retirait son voile et secouait ses cheveux en le regardant : manière de

lui signifier qu'il était adopté, une sorte de cousin lointain.

Perdu dans ses pensées, Pierre s'aperçoit de son silence, glisse un oeil vers Frédéric et s'excuse : Je ne suis pas très causant. Et de poursuivre sur le gîte qu'il est trop tôt de rejoindre. On va aller sur les hauteurs, là où on découvre le village dans son entier. L'aveugle ne répond pas. Belle paire de taciturnes, pense Pierre, en embrayant la première et en contournant la mairie.

Les hauteurs forment un couvre-chef de taillis au sommet de quelques collines entourant le village, comme si les champs et les prés qui gravissent les pentes s'étaient arrêtés en chemin. Quelques engins, déposés à mi-pente, vieux tracteurs, citernes rouillées, témoignent d'une domestication lente, presque aussitôt abandonnée, semblable à un effort voué d'avance à l'échec, un labeur qui ne vaut pas ses promesses. La route se fait plus étroite et sinueuse. Le goudron est absent par plaques et laisse crisser des gravillons sous les pneus de la Volvo.

Pierre s'arrête un peu avant le sommet, baisse sa vitre et regarde le village qu'on surplombe maintenant. Il se croit obligé de raconter ce qu'il voit à Frédéric : l'église, la place de la mairie, la ferme de Jean, le gîte qu'on devine caché derrière de grands arbres.

L'aveugle, d'une traite : Vous savez, quand j'ai eu cet accident, j'ai cru que je ne m'en remettrais jamais. Mais on se fait à tout. J'ai appris à tâtons le maniement de ça (il tapote sur son magnétophone) et j'ai obtenu un stage au journal local. Finalement, pour remonter la pente, il n'y a pas trente-six chemins, il n'y en a qu'un : le travail.

Le travail : pendant des années, Rimbaud, l'imberbe post-adolescent génial mué en ombrageux négociant, arpente l'Abyssinie, le Harar, le Choa, secoue en vain Ménélik, empereur d'Éthiopie, pour quelques caisses de fusils.

Tout cela est dans l'air du temps, la fin du XIX^e est trépidante, colonialiste, européenne, africaine, mondiale. *Dr Livingstone, I presume*, dit simplement le journaliste Stanley, en retrouvant l'explorateur près du lac Tanganyika en Tanzanie, le 10 novembre 1871, vingt ans jour pour jour avant la mort de Rimbaud. L'histoire, croyons-nous à cette époque, se construit dans un mouchoir de poche. La mappemonde remplit ses dernières zones d'ombre, colorie le Nil en bleu, sème quelques noms sur des îles du Pacifique, hachure de vagues rizières sous la mousson, laisse en blanc nos continents de glace. Déjà à Manaus, en pleine forêt amazonienne, on construit un théâtre semblable à l'opéra Garnier, inauguré deux décennies plus tôt.

Pour autant, nos racines appartiennent à l'Europe. Poètes, explorateurs ou militaires, tous ou presque finissent par revenir des colonies lointaines, que ce soit à cheval, en bateau ou en rêve. À cheval, le général Boulanger à la revue du 14 juillet 1886, devant les corps expéditionnaires du Tonkin et de Tunisie. En bateau : Rimbaud se languit des Ardennes, aimerait bien y retourner pour y prendre épouse. En rêve et en désillusions : lorsqu'il débarque à Marseille, à défaut de rencontrer sa moitié, on le diminue d'un moignon.

Époque trépidante, heurtée, tous périssent de manière violente, emportée, abrupte. Livingstone se vide de dysenterie en Zambie, deux mois avant que Rimbaud s'enferme dans son grenier pour y écrire *Une saison en enfer*. Jules Ferry, après avoir échappé à trois attentats, meurt en 1893 des complications d'une balle restée dans sa poitrine. Reste le général Boulanger, qui embarque pour un dernier voyage d'amour au-dessus d'une tombe à Ixelles, banlieue de Bruxelles, le 30 septembre 1891 : il se suicide sur la tombe de sa bien-aimée, décédée quelques semaines auparavant. Au même moment, Rimbaud, délesté d'une jambe, un temps revenu dans les Ardennes, à moins de deux cents kilomètres du militaire, repart à Marseille dans l'espoir d'y être mieux soigné. Ah, douleur ! *Un homme qui veut se mutiler est bien damné, n'est-ce pas ?* écrivait-il dans son grenier. Il lui reste quarante

jours à vivre.

Boulangier, Ferry, Rimbaud : fin de leur vie terrestre. Ils n'ont finalement presque rien vu. Nous savons maintenant tout ce qui a suivi.

Vu du sommet des collines qui le cernent, le village semble avoir roulé en bas de quelques pentes, avoir assemblé au hasard ses maisons au fond d'un creux, avoir saisi sa forme immuable dans une glaise inchangée depuis des siècles. Aux extrémités de la commune, sur les rebords de la cuvette, quelques hangars agricoles nouveaux exposent des façades en tôle et un crédit supplémentaire à rembourser pour un agriculteur ou une coopérative. Vers le centre, l'alignement des murs et des rues se fait plus dense, noie les perspectives dans un gris neutre, la coiffe des toits recouvre l'ensemble d'une chape minérale.

Me voici ici, trois lettres comme une île, pense Pierre, aux confins de l'ennui, milieu de mon histoire, au cœur de quelques vies que le hasard a rassemblées. Personne ne semble à sa place ici : faux journaliste, aveugle mutique, l'un pose des questions sans réponse, l'autre enregistre des silences : fine équipe. Il prend d'un coup conscience de son rôle, faible type, faire-valoir affublé d'une Volvo et d'un aveugle, les deux pieds dans l'argile d'un quotidien, tributaire d'une aventure infime, d'une entreprise désespérée, d'une intrigue brumeuse, d'une aventure banalement humaine.

Il jette un dernier coup d'œil au paysage, tente d'imaginer sous le clocher de l'église la pierre originelle. Il traverse à nouveau difficilement le bas-côté (herbes montées en graine et mêlées de ronces) et rejoint la voiture. Sur un barbelé, un sac en plastique est resté accroché. Là-bas, à Sanaa, les bas-côtés sont jonchés de débris divers que le vent disperse partout, accroche aux branches des épineux en maigres drapeaux. Très doucement, Pierre dit à l'aveugle resté dans la voiture, casque sur les oreilles, yeux dans le vague et micro pointé vers le ciel par la vitre : On va redescendre au gîte. Coup d'œil à la montre de la Volvo : il est à peine cinq heures.

Bien sûr, l'histoire pourrait s'interrompre là, par lassitude, essoufflement, harcèlement. Crise cardiaque de fiction, coup de gomme brutal sur les personnages inventés, ceux que nous sommes, piètres acteurs d'une pièce dont le sens nous échappe, nègres sans consigne pour raconter nos vies. Pourquoi vote-t-on à l'extrême droite ? Les romans ne répondent jamais aux questions, sont incapables de mesurer l'événement, de choisir entre une anecdote qui chatouille et un cataclysme qui s'abat soudainement. Mais, même sans dessein

affirmé, les personnages de roman existent, imaginés, voulus, espérés, loués, vendus : tope là ! Comme pour la momie précolombienne, l'affaire est faite. Pareillement déguisés de vieilles peaux en papier mâché, les protagonistes apportent leur cohorte de questions irrésolues : pourquoi la Syrie, le Yémen ou l'Iran ? Pourquoi l'extrême droite en France ? Pourquoi suis-je aveugle ? Pourquoi Emma ? Plusieurs questions à la fois et jamais de réponse, c'est l'inverse du travail journalistique, le rédacteur en chef s'arrache les cheveux.

Retour au récit : la Volvo aborde les derniers virages avant le gîte. On vient de dépasser la ferme de Jean, de doubler la mobylette pétaradante de Petit Jean, on va rejoindre Emma. Personnages *non gratae*, bruts de fonderie. Ici, les protagonistes n'ont aucun rôle à jouer, la campagne absorbe tout, la présidentielle aussi.

Le post-adolescent génial décède à l'hôpital de Marseille quarante jours après le général Boulanger, « mort comme un sous-lieutenant », dira Clemenceau en apprenant son geste désespéré sur la tombe de sa bien-aimée. Nous sommes partagés sur cette question : beaucoup préfèrent qu'un sang impur abreuve nos sillons plutôt que de déverser inutilement celui d'un militaire glorieux amouraché d'une cocotte. D'autres, bercés de poésie, animés d'impulsions nobles, sont admiratifs de ce geste définitif en forme de dernière preuve d'amour. Peu importent les avis, il est vrai que la face du monde aurait probablement été différente si les boute-en-train, va-t-en-guerre et autres furieux néfastes avaient choisi de tels gestes délicats : Attila se trucidant pour les yeux clairs d'une belle Allemande, Adolf choisissant le poison dans les bras musclés d'un bel officier. Le monde ainsi va à la peine, et la peine est synonyme de lourdeur, de pesanteur, rien de la légèreté d'une balle qui s'achemine gaiement dans les circonvolutions d'un cerveau couvert de roses et magnifié par un chagrin d'amour.

Au gîte, Pierre ne tient pas à tourner en rond dans le salon ou la salle à manger en attendant le repas. Il rejoint directement sa chambre. Elle est exigüe. *Madame Bovary* est coincée au milieu de l'étagère, entre *Ulysse* et *Don Quichotte* dans l'édition bon marché d'une littérature de collège délaissée depuis longtemps (par qui ? Un fils parti ? Une fille dont les propres enfants à Noël investissent la chambre à grands cris ?). Sur la commode ou accrochées au mur, il y a des photos dans des cadres bordés de coquillages (le fils parti, l'air déjà absent, la fille qui doit être mère maintenant, des petits-enfants, on suppose, débordant d'énergie autour d'un sapin). Une lampe dont le pied est un dauphin de plâtre écaillé est posée sur une table de chevet sur laquelle est collée une image de Batman. L'abat-jour en macramé descend jusqu'au centre de la pièce, pile-poil au-dessus du châlit en bois, martelé d'étranges marques (coups de dents ? Jouet rigide ? Voiturette de fer ? Figurine extraterrestre tapotée en combat d'enfant un soir de Noël ?).

Par extension, Pierre repense à toutes les chambres connues, parfois à peine investies, n'osant laisser son maigre bagage au pied du lit, posant juste une fesse sur le rebord ou regardant d'indéfinis paysages par d'étroites fenêtres : pierrailles de désert, arbres solitaires, murs proches ou horizons lointains.

Par exemple, sa propre chambre d'adolescence. La dernière fois qu'il y avait pénétré, il avait déjà quitté la maison à l'époque, son retour était imprévu. Il avait garé son camion en bas de l'immeuble à l'issue d'un détour de cinq cents bornes qui lui vaudrait un blâme de son employeur lorsqu'il réapparaîtrait le lundi suivant. Il retrouvait soudainement le papier peint à grosses fleurs, son ambiance fanée. Les maquettes d'avions qu'il construisait naguère l'attendaient sur la piste de son bureau d'écolier.

La suite, Pierre se la répète comme une litanie depuis des années : partir. C'était devenu l'évidence depuis le blâme de l'employeur. Mais partir vraiment alors, dans le cercle infernal qui glisse chaque jour vers une chambre différente, qui s'organise de toutes les manières, depuis l'insomnie au sommeil lourd et harassé d'un repos toujours occasionnel : couchettes de camion, pieux d'hôtel, rarement le lit accueillant d'une fille de passage. Partir et tout s'était succédé comme

dans un jeu de l'oie ou de Monopoly, au hasard d'un coup de dé qui jamais n'abolira rien. On s'en remet à l'aléa diffus des cases. On espère ne jamais tomber dans celle marquée prison, on souhaite recevoir 20 000 francs (euros maintenant ?) à chaque tour de piste.

La seule chambre à laquelle il tienne, enfin dans laquelle il ait consenti à laisser ses bagages au bout de ces années d'errance est à des milliers de kilomètres d'ici, à Ispahan. Une femme l'y attend.

Le retour en Iran sera pour plus tard. En attendant, Pierre est dans une chambre de gîte rural dont le mobilier et les bibelots proviennent de vies qui lui sont étrangères. Mais c'est aussi la caractéristique de sa propre existence jusqu'alors : avoir côtoyé des touristes épars, avoir rencontré des destins de hasard, avoir vécu sans attaches. Ce soir, cette apparente liberté lui pèse. *Madame Bovary*, immuable, coincée sur l'étagère entre *Ulysse* et *Don Quichotte*, ramasse la poussière de toutes les chambres qu'il a traversées.

D'en bas, la voix d'Emma et de l'aveugle parviennent jusqu'à lui, on entend des bruits de casserole, il est temps de descendre pour le repas. Il est à peine six heures. En se levant, il se cogne à l'abat-jour en macramé.

Recevoir 20 000 francs (euros maintenant ?) à chaque tour de pistes incertaines, vagues sentiers de troupeaux, coulées de bêtes sauvages, chausse-trapes aboutissant à des buissons épineux, des cloaques boueux, des collines pelées, des impasses couvertes de savane, des vallées impénétrables et luxuriantes ? Le royaume de Choa s'offre à Rimbaud comme une promesse : juste traverser ce foutu pays, disait l'aventurier au poète, apporter la cargaison et après... Il se frottait alors les mains. Après, 20 000 francs, annonçait-il, en regardant le post-adolescent génial, magnifié autrefois par la photographie du célèbre Carjat et dont le pli boudeur s'était mué en rictus, à force de solitude et de déconvenues. Visage émacié aux cheveux ras déjà filés de blanc, bras trop longs couverts de coton rude et agités de gestes vifs, impatientes, mains torturées : Rimbaud, en face du beau parleur Labatut, avait dit oui à la promesse des gains, réunirait la caravane, partirait, partirait. 20 000 francs, se refaire... Les fusils, je m'en charge, promettait Labatut.

Les fusils, c'est la science apportée à ces sauvages, disait encore Labatut. Ils s'émerveillent quand une seule balle tue un éléphant et ils s'étonnent de mourir par le même procédé. Ils placent un doigt interrogatif dans le trou qui perce leur poitrine et ils quittent le monde terrestre les yeux vitreux mais émerveillés devant l'avancée du progrès, ces nègres.

La suite, nous la connaissons : la politique, toujours la politique. Rimbaud ignore qu'au même moment le comte Antonelli manœuvre pour placer l'Éthiopie sous le protectorat de l'Italie. Le roi Ménélik, dont l'appétit en fusils ne faiblit pas, va être comblé jusqu'à l'indigestion : pour s'attirer les bonnes grâces du monarque, le comte Antonelli lui offre un nombre impressionnant de cargaisons d'armes et de munitions. Et Rimbaud joue de malchance : Labatut est atteint d'un cancer. La caravane prend plusieurs mois de retard, mais l'ex-poète pré-pubère n'a plus le choix, il a misé ses économies : il faut avancer coûte que coûte et recevoir les 20 000 francs. Hélas, à cause des fusils offerts, Ménélik négocie le prix, en plus, il n'a pas d'argent pour le payer et le renvoie chez son cousin. Et s'il n'est pas content, l'ancien modèle de Carjat à mine boudeuse changée en rictus, à la place des 20 000 francs ou du peu qu'il en reste, ce sera détour par la case prison, une geôle de terre dans un coin perdu d'Afrique où personne ne se

souciera de lui. Rimbaud n'a pas le choix : c'est subir et aller au bout. Dans cette débâcle financière se glisse un petit fait glorieux : le post-adolescent voyage par une route inexplorée des Européens. Nous saurons nous en souvenir et cela s'ajoutera aux bienfaits du colonialisme et à sa gloire de poète, voire donnera un peu plus de sérieux et de panache à l'auteur du *Sonnet du trou du cul*.

Moi, Emma, déclare : Et l'autre grand con a disparu ; l'ancien flic devenu Thénardier m'a laissée dans la merde avec ces visiteurs qui se succèdent pour poser une question à laquelle personne ne voudra jamais répondre : pourquoi les gens d'ici votent à l'extrême droite ? Je gâche ma vie d'ici, trois lettres comme une île. On me déserte, corps et âme. Je suis une Robinson crucifiée, clouée au pilori d'une contrée de fachos. Probablement en fais-je partie : qu'en pense le journaliste grand maigre avec son air absent ? Me posera-t-il la question ? Si je réponds oui, j'ai tort, si je réponds non, on ne me croira pas : procédure inquisitoire. J'ai enseigné cela autrefois. Dans une vie antérieure, lointaine, j'ai été professeur d'histoire, j'ai eu deux enfants, un fils et une fille, le choix du roi, mais l'ancien régime avait vécu. Le mari s'est évaporé : ça s'est fait si lentement, si doucement. Un jour, on se retourne, il n'est plus là, plus d'habits dans la penderie, aucun poil de barbe dans le lavabo. Le garçon, la fille ont à peine remarqué son absence, c'était l'évidence depuis toujours. Quelques mois plus tard, le flic est venu et, avec, d'autres poils de barbe, d'autres habits : des uniformes dans la penderie. Le garçon, la fille ne s'en sont pas aperçus : entre-temps, ils avaient quitté la maison, études puis boulots. Un Noël sur deux, la fille débarque ici avec ses enfants. Le fils ne vient jamais, téléphone parfois. Ça ne me manque pas, j'ai appris à effacer cette vie d'avant. De la même manière, il me faudra gommer l'épisode du flic. Je vis dans un mauvais feuilleton : il m'a embarquée dans son affaire dont il ne veut plus s'occuper, je ne suis plus qu'Emma, tenancière d'un gîte perdu, reine d'un pays déchu semblable à l'Éthiopie, sur laquelle j'ai regardé un reportage à la télévision en attendant que le journaliste et son compère aveugle reviennent bredouilles du village avec leur unique question.

L'aveugle, au retour, n'a pas rejoint sa chambre, il a déballé ses appareils sur la table du salon, a repassé des bribes de ses enregistrements et, comme si ça ne suffisait pas d'avoir la litanie du village à l'extérieur, les bruits stupides qui forment notre silence ont débarqué dans la maison, des pépiements d'oiseaux en nombre, parfois un moteur que l'on devinait au loin et le klaxon impérieux de la boulangère. Le grand maigre a monté les escaliers d'un air harassé. J'ai entendu sa porte se refermer. Il n'est pas causant. Je lui ai donné la chambre de la fille, enfin, celle que je réserve quand ils débarquent

un Noël sur deux. Comme cela, il a de la lecture s'il s'ennuie, j'y ai placé les livres des enfants, tout ce qu'on rechigne à jeter, la vague autorité d'une lecture scolaire qu'on s'empresse d'oublier dès qu'on quitte la maison des parents. Reste l'espoir inepte qu'un jour ils les reprendront, ces *Madame Bovary*, *Don Quichotte*, *Ulysse*, pour eux, leurs enfants, enfin bref pour la continuité de ce qu'on nomme une culture commune, avérée, indispensable. Mais qu'est-ce qu'on conserve au fond de ces traces et de ce que racontent réellement ces livres ? *Madame Bovary*, *Don Quichotte*, *Ulysse*, amour et gloire, l'éternelle épopée des hommes, qu'est-ce qu'il en reste ici ?

Petit Jean est arrivé, il farfouille dans l'atelier du flic. Qu'il prenne tout s'il en a envie. Et de toute manière c'est le flic qui lui avait donné la permission de chercher parmi ses vieilles pièces mécaniques gardées du temps où il était motard : ça peut servir, disait-il. On ne jette ni *Madame Bovary*, ni un copeau de fer : voilà l'assemblage de notre connaissance.

« Les Ogadines, du moins ceux que nous avons vus, sont de haute taille, plus généralement rouges que noirs ; ils gardent la tête nue et les cheveux courts, se drapent de robes assez propres, portent à l'épaule la sigada, à la hanche le sabre et la gourde des ablutions, à la main la canne, la grande et la petite lance, et marchent en sandales. Leur occupation journalière est d'aller s'accroupir en groupes sous les arbres, à quelque distance du camp, et, les armes en main, de délibérer indéfiniment sur leurs divers intérêts de pasteurs. Hors de ces séances, et aussi de la patrouille à cheval pendant les abreuvements et des razzias chez leurs voisins, ils sont complètement inactifs. Aux enfants et aux femmes est laissé le soin des bestiaux, de la confection des ustensiles de ménage, du dressage des huttes, de la mise en route des caravanes. Ces ustensiles sont les vases à lait connus du Somal, et les nattes des chameaux qui, montées sur des bâtons, forment les maisons des gacias (villages) passagères. Quelques forgerons errent par les tribus et fabriquent les fers de lances et poignards. Les Ogadines ne connaissent aucun minerai chez eux. Ils sont musulmans fanatiques. Chaque camp a son imam qui chante la prière aux heures dues. Des wodads (lettrés) se trouvent dans chaque tribu ; ils connaissent le Coran et l'écriture arabe et sont poètes improvisateurs. Les familles ogadines sont fort nombreuses. L'abban de M. Sotiro comptait soixante fils et petits-fils. Quand l'épouse d'un Ogadine enfante, celui-ci s'abstient de tout commerce avec elle jusqu'à ce que l'enfant soit capable de marcher seul. Naturellement, il en épouse une ou plusieurs autres dans l'intervalle, mais toujours avec les mêmes réserves. Leurs troupeaux consistent en bœufs à bosse, moutons à poil ras, chèvres, chevaux de race inférieure, chamelles laitières, et enfin en autruches dont l'élevage est une coutume de tous les Ogadines. Chaque village possède quelques douzaines d'autruches qui paissent à part, sous la garde des enfants, se couchent même au coin du feu dans les huttes, et, mâles et femelles, les cuisses entravées, cheminent en caravane à la suite des chameaux dont elles atteignent presque la hauteur. »

C'est un premier essai, ça ne remplace pas les gémissements fécondés dans le grenier bouillant, au milieu de cet été dantesque, lointain déjà, mais, enfin, c'est une publication quand même, dix ans après, adressée à la Société de géographie, le 10 août 1883. La

question du « je » (qui taraudait l'ancien texte) est complètement résolue, le « je » meurt de lassitude, le « je » s'en va aux vers : je est un autre, définitivement, absolument moderne. Il parle avec un nous, le poète retraits des lettres.

Reste la question des autruches. Autruche, c'est aussi le nom d'un village des Ardennes, plus petit encore que le hameau qui englobait le grenier. Pour y aller, c'est facile : il faut prendre la route de Germont, à gauche et à droite des champs et quelques vergers, puis l'ombre des bois et l'odeur des champignons jusqu'aux abords de Vouziers. Le bourg n'est pas très grand, on le traverse par le centre (en profiter pour se ravitailler, boulangerie, boucherie s'il en existe encore). Tourner à droite, des champs toujours, quelques tracteurs qui vous doublent, faites attention, rangez-vous sur le bas-côté. Au bout de la route, vous arriverez au grenier à Roche, enfin, ce qu'il en reste, c'est-à-dire rien, un vague mur et c'est tant mieux. Au total, ça fait trente et un kilomètres, une demi-journée de marche, à peine plus, une paille si on possède, comme lui, des semelles de vent.

Exister, ce serait améliorer la mobylette, bien sûr, et que la blanche Ophélie se cramponne davantage, Petit Jean n'a pas trouvé son bonheur dans l'atelier du flic. Le réalésage de Dario est trop difficile à réaliser et il n'y a rien qui vaille ici pour remplacer le pot d'échappement comme l'a fait Mourad. Tout juste réussit-il à fixer un bout de tube à la sortie du tuyau, ça change un peu le bruit, ça peut donner l'illusion d'une plus grande vitesse. Emma avait l'air énervée quand il a débarqué tout à l'heure en demandant la permission de fouiller dans l'atelier. Tu peux tout prendre, même, il est parti au diable, enfin, Dieu sait où ! Le 4 × 4 du flic n'est plus dans la cour et la Volvo des reporters est garée à sa place.

Lorsque Petit Jean revient donner les clefs de l'atelier, il croit rêver, entend le klaxon impérieux de la boulangère, mais nous sommes le soir et la boulangère ne passe que le matin. C'est l'aveugle, dit Emma, en désignant le type penché sur son magnétophone qui égrène dans le salon les bruits enregistrés dehors. C'est le journaliste de Paris, dit-elle encore lorsque qu'un grand maigre descend les marches de l'escalier. Tu restes manger avec nous. Ce n'est pas une question, c'est formulé d'un ton bourru, affirmation encore empreinte de l'énervement antérieur, tandis qu'Emma dépose un plat sur la table de la grande salle. Petit Jean fait un bonjour timide. L'aveugle ne répond pas, le journaliste, resté debout, bras ballants devant la cheminée, a un sourire faible. Quatre personnages et qu'est-ce qui pourrait bien les relier hormis cette stupide histoire de savoir qui vote pour qui. Au royaume des aveugles, le borgne est roi, commence l'aveugle, justement. Et il n'est pire sourd que celui qui ne veut pas entendre, renchérit-il dans le vide, en tripotant les boutons du magnétophone UHER, made in Germany. Est-ce qu'il prononce vraiment ces phrases ? Dans des claquements de touches, la bande avance, recule, accélère : on entend maintenant le son précipité des paroles. Un autre claquement et le son redevient audible, la voix de Jean : Le village a une longue histoire... Nouveau changement de touche, la bande hésite, repart en arrière, avance de nouveau. C'est la dame de l'église maintenant : Vous prenez des photos ? Et un peu après, la question, posée d'une voix de basse (Pourquoi les gens d'ici...) et qui attend en vain sa réponse dans le crachotement de la bande. Nouveau tapotement des doigts sur les touches, l'appareil oscille encore,

tâtonne, recommence, bruits, chuintements, puis l'aveugle, triomphant : C'est là, écoutez ! On fait silence, les trois tendent l'oreille : bruit ténu du défilement mécanique de la bande, ponctué des remuements de casseroles d'Emma, retournée dans la cuisine. Au milieu du rien, on entend nettement le pépiement d'un oiseau, trois notes claires qui montent dans l'air avide. C'est beau, non ? C'est le moment que je préfère, ajoute l'aveugle, le visage éclairé. Comment dire, c'est relié, mesurable : ça remplace presque la vue.

Passer à table, ce moment d'hésitation, raclement des chaises sur le carrelage, la mesure de chaque geste, quatre personnages jouant une pièce sans texte, dans la gêne de se trouver ensemble, mais pareillement déboussolés : est-ce que ça suffit pour bâtir une histoire ? Un roman ? Pour quoi faire ?

« Là en effet est notre but. Un de nous, ou quelque indigène énergique de notre part, ramasserait en quelques semaines une tonne d'ivoire qu'on pourrait exporter directement par Berbera en franchise. Des Habr-Awal, partis au Wabi avec quelques sodas ou tobs wilayetis à leur épaule, rapportent à Boulhar des centaines de dollars de plumes. Quelques ânes chargés en tout d'une dizaine de pièces sheeting ont rapporté quinze fraslehs d'ivoire. Nous sommes donc décidés à créer un poste sur le Wabi, et ce poste sera environ au point nommé Eimeh, grand village permanent situé sur la rive Ogadine du fleuve à huit jours de distance du Harar par caravanes. »

Ainsi se termine le rapport du feu poète. Nous sommes rassurés : voyez comme il manie bien la parole collective, ce glissement du « je » au « nous », à genoux (notre but), cette liturgie grégaire. Rentré dans le rang, le post-adolescent génial, à partir de cet instant, il pourrait aller loin, devenir un marchand important, tenancier de comptoir à bedaine maniant la badine sur quelques employés fainéants, vérifiant ses stocks de Moka, achetant à vil prix des tapis de berger, les revendant à prix d'or, trafiquant de défenses, massacreur de rhinocéros. Négocio ! Négocio ! Négocio ! Nous le voyons déjà les premières années aux aguets dans les nuits étouffantes et sauvages, puis s'usant lentement, perdant ses cheveux, agrandissant ses cernes, alourdi d'insomnie et de fièvres, le cliché de Carjat s'estompant lentement, la déliquescence des sels photographiques virant au gris métallique, instable, finissant par se dissoudre en banquise sale, puis plus rien alors du pli boudeur, ni des rictus de solitude et de déconvenue qui président encore, ne resterait qu'un pli tombant, même pas amer, un peu fat, vain, snob, fier, tandis que s'agiterait autour de lui toute une panoplie de serviteurs, gardiens de troupeau, jardiniers d'occasion, vieux guerriers de tribu, jeunes négrillons enfantés par ses soins auprès de femmes de chambre de circonstance. Ne resterait qu'un ennui profond, l'oubli des Ardennes trompé par une vague nostalgie, l'ensemble enfoui sous un intérieur européen (papiers peints, meubles, tableaux) commandé par catalogue et parvenant ici à prix d'or. Ne resterait que la fatigue, enfin, quoi, l'usure normale de la vie.

Le sort, qui nous échappe tous, en décidera autrement. Le destin qu'il entrevoyait alors au point nommé Eimeh, situé sur la rive

Ogadine du fleuve, ne s'accomplira pas. En revanche, l'ingénieur suisse Alfred Ilg, avec qui il entretiendra une correspondance suivie, qu'il hébergera même pendant un mois et demi pour sa sécurité en attendant que se résolve une guerre tribale, connaîtra cette réussite, et bien plus encore : principal actionnaire de la Compagnie impériale du chemin de fer franco-éthiopien, conseiller et ministre du roi Ménélik, c'est ainsi que le journaliste (et futur sénateur de Rambouillet) Hugues Le Roux le rencontrera en 1901, dix ans seulement après la mort à Marseille du post-adolescent génial. Ilg, que l'ex-poète a hébergé pendant quarante-quatre jours, avec qui il a échangé tant de lettres, ne mentionnera même pas son nom. Ilg, trois lettres comme une île désertée. Le récit de voyage d'Hugues Le Roux se nomme *Ménélik et nous*. Nous toujours.

L'histoire continue et la nuit sera longue, les quatre personnages l'ignorent encore. Pour l'instant, dans la gêne de l'assemblage hétéroclite d'un aveugle éclairé, d'un journaliste déboussolé, d'une femme délaissée et d'un adolescent amoureux, ils partagent un repas, chacun cherchant comment éviter la conversation, tout en sacrifiant aux usages de la politesse, sans pour autant tomber dans le lieu commun, donc en évitant d'allumer le poste de télévision qu'Emma, intuitivement, a laissé éteint. L'équilibre ténu des situations est parfois au prix d'enchaînements subtils qui nous échappent. Privé de télévision, il faut faire la conversation. Emma commence. À Petit Jean : Tu as prévenu ta mère que tu mangeais ici ? Elle est à la gym, mercredi, c'est le jour de la gym. Suit le nom de la ville voisine, celle qui draine toutes les activités, tous les emplois, les supermarchés, tous les mouvements du village vers la ville. Emma hoche la tête, calcule vite fait : une ou deux heures de gym, vestiaires, discuter un peu et repartir pour vingt-cinq minutes de trajet, retour pas avant vingt-deux heures, vingt-deux heures trente. Elle a bien du courage, répond-elle machinalement, puis, soudain, très maîtresse de maison, très Madame Bovary : Et vous, monsieur (s'adressant au journaliste), vous faites du sport ? Surpris, Pierre déglutit avec hâte la lampée de soupe, un fil de gruyère fondu accroché à la lèvre inférieure : La dernière fois que j'ai couru, c'était... c'était... Faisant signe d'un temps lointain, la paume de la main jetée par-dessus l'épaule. Puis se rappelant d'un coup, dix jours auparavant (un an, un siècle), la course effrénée avec le grand reporter blessé, l'ayant agrippé sous le bras, l'autre hurlant contre son oreille (Je suis touché !), devenant d'un coup inerte et lourd, les pieds traînés derrière, comment avait-il pu, comment avait-il eu ce réflexe, voir le mur à vingt mètres, entendre le crépitement des armes, courir à pas heurtés, précipités, respirer la poussière, sentir le goût du sang dans la bouche (il s'était mordu la langue), enfin se laisser choir derrière les parpaings, faire corps avec l'autre corps et le sol, fermer les yeux, attendre.

Moi, j'ai fait de la plongée, reprend Frédéric. J'aimais bien... Enfin, jusqu'à ce que... Il désigne ses yeux. Personne ne parle, il y a gêne. Avec le bruit de fond de la télé, ce serait plus confortable, pense Emma tandis que l'image du flic l'envahit entièrement, à sa place habituelle qui est celle de Petit Jean ce soir, et où il aurait dû être,

avec ses déglutitions, ses reniflements, son verre de vin coupé d'eau, posé en face du poste de télévision, aussi insipide que les nouvelles annoncées au sacro-saint journal télévisé qu'il ne fallait louper pour rien au monde et qu'il éteignait après en râlant contre l'actualité navrante et les incapables qui feraient mieux de. Elle ne l'écoutait déjà plus, Emma, filait à sa vaisselle pour que le choc des casseroles étouffe le bruit du monde. Plus jamais ça ! Alors elle s'accroche, Emma, et joue de plus belle sa Madame Bovary. À nouveau, s'adressant au journaliste qui semble perdu dans ses pensées : Et vous avez eu le temps de visiter la région ?

Interlude, exemple de programme télévisé :

Dimanche, 20 h 05. Température de l'eau, algues, méduses : la baignade sera-t-elle bonne cette année ?

Dimanche, 23 heures. En France, les finances sont la deuxième cause de séparation après l'infidélité. Jeunes mariés ou ensemble depuis des années, l'argent peut devenir un instrument d'oppression, voire de manipulation.

Lundi, 20 h 35. Le Mexique possède au total plus de dix mille kilomètres de façades maritimes, dont près de trois mille sur la mer des Caraïbes. Ce secteur est soumis à de fortes perturbations météorologiques.

Lundi, 23 h 05. Pour braquer une supérette ou « sécuriser » un convoi de cannabis, la kalachnikov, le célèbre fusil d'assaut d'origine russe, est devenue l'arme indispensable des malfrats. La quasi-totalité de ces armes circulant en France viennent des Balkans, dont les énormes stocks ont été dispersés lors des guerres des années quatre-vingt-dix.

Mardi, 20 h 45. Durant l'été, les vacanciers se reposent et s'amuse, alors que les forces de l'ordre sont en état d'alerte. Bagarres, trafic de drogue, agressions, mais aussi accident de la route ou noyade : ils sont sur tous les fronts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des férias du Sud-Ouest où l'alcool coule à flots, à la Côte d'Azur où la mer réserve parfois quelques pièges aux touristes imprudents, pour eux l'été est mouvementé.

Mardi, 22 h 55. En France, deux cent mille véhicules sont dérobés chaque année. Si le vol a lieu dans un parking ou dans la rue, c'est un « car-jacking ». S'il se déroule à domicile, on parle de « home-jacking ». Les voleurs sont de plus en plus jeunes et souvent armés. Pistolets automatiques, fusils à pompe : ils n'hésitent pas à agir en plein jour, dans des lieux très fréquentés, ou à s'introduire au domicile de leurs victimes et à les brutaliser pour obtenir leurs clefs.

Mercredi, 20 h 40. À vingt-trois ans, Charlène souffre de nombreux troubles obsessionnels compulsifs comme s'arracher les cheveux en période de stress.

Mercredi, 20 h 50. Le 14 février 2000, en rentrant chez lui, Patrice Moulinier découvre sa femme Manuela et sa fille Morgane mortes, abattues d'une balle dans la tête. Leur bébé de cinq semaines, Martin, a disparu. Les enquêteurs se penchent sur la vie privée de Patrick Moulinier.

Jeudi, 20 h 45. Viande de cheval, vers un nouveau scandale sanitaire. Une équipe de reporters a enquêté sur une nouvelle filière, jusque-là inconnue, qui approvisionne les industriels de la viande en France. En Ouganda, l'homosexualité est punie par la loi. Des photos d'homosexuels sont publiées dans la presse avec des titres qui incitent à la violence.

Jeudi, 23 h 10. Deux millions de sandwiches sont consommés chaque jour en France. Comment sont-ils fabriqués ? Les conditions d'hygiène sont-elles respectées ?

Vendredi, 21 h 35. Les grandes villes doivent faire face au défi de la surpopulation : découverte de Dubaï, Shanghai, Hongkong, ou encore Rio de Janeiro, au Brésil.

Vendredi, 22 h 50. Pour les millions de célibataires que compte la France, la période estivale est propice aux nouvelles rencontres. À l'affût d'une amourette d'un soir ou à la recherche d'une relation durable, des hommes et des femmes ont été suivis pendant leurs vacances d'été.

Samedi, 20 h 50. Agressé dans un parking, un homme meurt d'un arrêt cardiaque.

Samedi, 23 heures. Le ton de l'émission se veut à la fois pertinent et impertinent, abordant des questions de fond, sans jamais se départir, bien sûr, d'une certaine dose d'humour.

J'ai visité le nouveau musée, répond Pierre à la question d'Emma. C'était l'inauguration. Puis il se tait. Remarque aussitôt qu'on attend la suite, regards tournés vers lui dans la suspension du plat de courgettes qui passe de main en main. Il a perdu l'habitude de parler. Là-bas, le mélange des langues (arabe, farsi, anglais, français) rendait la parole rare, et plus encore la manière de se taire si on n'avait rien à dire, de faire attention à ce que l'on raconte dans ces pays à multiples polices. Ou le contraire, la logorrhée rapide, précipitée, lutter contre le vide, la peur, la destruction (ces deux femmes au Liban et leur manière de doubler ou tripler les politesses en chaque langue : choukran, merci, thank you...). On attend la suite, un aveugle éclairé, une femme délaissée, un adolescent amoureux réunis au hasard, accrochés à rien, suspendus au-dessus du vide, interrompus. Alors, puissante, émouvante, survient la sensation réelle tangible, pesante, de faire partie du monde, globe, Terre, univers, peut-être pour la première fois depuis des années, d'être là, exactement à sa place, lui, le journaliste déboussolé, extirpé de ses errances infinies, enfin posé. Qu'est-ce qui se dénoue ? Quel jeu ? Pierre parle donc, annonce la suite, raconte la visite du musée, les objets, l'histoire. Ce qu'il a vu, senti, pensé, il le relie au reste du monde, de sa propre histoire, il assemble, agglomère, amoncelle, compile, compare, réunit, relie, il parle, c'est sa langue, il exprime, il exulte, il avoue tout, se met à table tandis que le plat de courgettes repasse. On l'écoute. Jamais il n'a prononcé autant de mots de toute sa vie, la gorge le pique, le vin le calme. L'histoire, les musées, la momie de Rascar Capac, la manière dont les explorateurs ont incité au pillage, au trafic de sarcophages, au commerce de fausses reliques, citant des exemples, ce Pakistanais à main tranchée pour vol continuant de fouiller de sa seule main valide la terre des cimetières du sultanat d'Oman à la recherche de bijoux. Et d'autres alors prennent le relais, Frédéric évoque les épaves de la mer Rouge du temps où il y voyait encore. Emma raconte une aventure à l'étranger, comment elle s'était fait refiler un vulgaire serpent au lieu d'un cobra empaillé. Même Petit Jean y va de son anecdote : deux pédales de mobylette achetées avec sa maigre bourse et l'une était cassée. Petits effets de langue, maigres besoins de dire, parler, narrer, bavarder, lutter contre la pesanteur, rechercher la légèreté, abolir la question stupide et qui n'apporte aucune réponse (pourquoi vote-t-on à l'extrême droite ici ?). La politique, oui, la voici : quatre personnages,

un aveugle éclairé, une femme délaissée, un adolescent amoureux, un journaliste déboussolé. Et toutes les combinaisons possibles, femme amoureuse, journaliste éclairé, adolescent déboussolé ou aveugle délaissé, toute l'alchimie subtile qui nous apparie, nous soude, nous enchaîne, nous divise : nous toujours, moi jamais. Jamais vous n'entrerez dans mon crâne, ni moi dans le vôtre, négation des distances, abolition des dictatures. Moi toujours et vous jamais, verres moitié vides, verres moitié pleins, compromis des démocraties, l'ensemble formant nos petits arrangements, nos faibles accommodements.

Rascar Capac, il faut le délivrer ! clame soudain l'adolescent éclairé.

Voilà la révolution.

Dans le cœur du téléviseur resté éteint, on passe un reportage au même moment. Le type qu'on interviewe commence : Moi, si j'ai voté pour, c'est pour lutter contre l'immigr... euh, l'insécurité. Nous lui avons pourtant dit : On va vous interroger, il faudra répondre sans hésitation, du tac au tac, et il bafouille à la première phrase. C'est le danger avec les amateurs, nous avons du mal à maîtriser leur discours. Pourtant, ça avait plutôt bien commencé, la famille aisée, toute réunie pour l'occasion, fils et fille de bonne famille. Nous avons fait un plan d'ensemble, la table de la salle à manger avec sa grande nappe blanche et la vaisselle de mariage, les meubles cossus, l'aspect soigné. Nous étions à mille lieues des clichés d'analphabètes qui peuplent l'imagerie populaire, casquettes poisseuses sur ventre gras autour des barbecues, paroles vineuses et odeur d'ail. Le gâteau, cuisiné pour l'occasion, était délicieux. Ils avaient insisté : Allez-y, nous en avons prévu deux, un pour l'équipe de tournage et un autre qui restera intact jusqu'au moment du clap. La maîtresse de maison avait dit « clap » avec un petit rire, joignant ses deux mains pour signifier qu'elle n'était pas dupe de tout ce cinéma, plutôt fière d'ailleurs qu'on ait choisi sa famille. Tous s'étaient installés autour de la table. Ayons l'air naturel ! avait-elle renchéri, une fois que nous avons réglé tous les problèmes d'éclairage, de reflets, de sons, installé une rampe de spots, demandé au perchman de faire attention au lustre en cristal et coincé le cameraman entre le canapé et un guéridon surmonté d'un petit miroir ouvragé adossé à une lampe en albâtre. Premier plan éloigné sur le gâteau qu'on découpe et qu'on distribue dans les assiettes : quinze secondes. Puis la journaliste (une toute jeune, à peine sortie de l'école de Lille) pose la question : Pourquoi avez-vous voté, euh... Elle se perd dans son papier, s'en aperçoit, fait signe au cameraman d'arrêter. On reprend ? Nous reprenons. Et juste au moment d'enclencher la caméra, c'est la maîtresse de maison qui s'écrie : Non, ça ne va pas, il a le front qui brille et de la sueur qui perle ! Désignant son mari, qui se frotte maintenant le nez : Regarde, tu as le nez moite (lui, examinant ses doigts). On va la refaire, ce n'est pas grave. Il s'essuie avec sa serviette : C'est les projecteurs, dit-il en clignant des yeux, ça chauffe beaucoup. Bon, on se dépêche, alors. Nous reprenons. Elle (la journaliste juvénile tout juste sortie de l'école) : Pourquoi avez-vous voté à l'extrême droite ? Et là, le nez brillant se trompe : c'est pour lutter contre l'immigr... euh, l'insécurité. À la réflexion, nous

déciderons de ne pas refaire cette première prise. Le mari a enchaîné les phrases suivantes plutôt correctement, ça passera inaperçu. Nous avons ensuite filmé la fille de la maison jouant au piano une valse de Chopin : gros plan sur ses mains, très jolies d'ailleurs, puis travelling arrière pour la découvrir assise à son instrument avec en arrière-plan la tablée des parents, grands-parents, frères et sœurs qui la regardent, l'air attendri. C'est à ce moment-là, en reculant, que le cameraman a renversé la lampe en albâtre, qui s'est écrasée sur le petit miroir ouvragé. Nous sommes confus. La maîtresse de maison a dit que ça ne faisait rien. Une vieille relique de ma mère, a-t-elle précisé, en désignant la petite dame rabougrie avec une serviette nouée autour du cou, constellée de miettes de gâteau, tout au bout de la table et qui semblait dormir.

Maintenant que la glace est rompue, la femme déboussolée, le journaliste délaissé, l'adolescent éclairé et l'aveugle amoureux pourraient s'abandonner aux cris de guerre de « On échafauderait un plan de bataille, on distribuerait les cartes du jeu. Qui ferait le guet ? Qui entrerait dans le musée ? Où se trouverait l'alarme ? Faudrait-il être armé ? ». Quatre personnages et une fiction qui pourrait virer à une aventure de Pieds nickelés. Nous aimons ces originalités. Si nous n'étions pas dans une histoire si sérieuse, si l'auteur n'était pas si appliqué, nous pourrions échafauder un plan de bataille pour délivrer Rascar Capac (Je ne peux pas faire le guet, annoncerait l'aveugle. Le guet, ce sera toi, indiquerait le journaliste à Petit Jean qui prendrait une mine renfrognée. On trouverait un rôle à Emma). Il serait question d'une arme à emporter : pourquoi pas un pistolet à grenaille appartenant au flic ? Il faudrait des cagoules, et Petit Jean proposerait des passe-montagnes. Le plan prendrait tournure : la Volvo à l'arrière du musée, Emma au volant, l'aveugle pour servi d'alibi au chauffeur, resterait l'adolescent pour faire le guet et le journaliste à l'intérieur pour prendre la momie...

Tandis que le plat de courgettes repasse inlassablement devant chaque invité, Emma disparaît un instant et revient avec une bouteille, qu'elle pose sans cérémonie : A la santé de Rascar Capac, dit-elle. C'est un beaujolais, un moulin-à-vent. Il en a entassé des cargaisons à la cave, ajoute-t-elle, désignant l'absent d'une main volatile. Vive le flic ! s'exclame l'aveugle. N'allons pas jusque-là... tempère Emma. Avec les courgettes et le vin, puis le fromage et le vin (une autre bouteille de moulin-à-vent), puis l'île flottante et le vin (une troisième bouteille), l'ambiance est nettement détendue.

Mettons que toute cette fable reste dans les têtes de nos quatre protagonistes, un peu rêveurs tout de même après l'injonction naïve du jeune adolescent et trois bouteilles de moulin-à-vent. Comment ne pas se sentir Don Quichotte ? réfléchit Pierre. Je serai Sancho Panza, imagine Frédéric. Je présenterai la momie à Ophélie, rêve Petit Jean. Madame Bovary, c'est moi, affirme Emma. Laissons faire le hasard, pense l'auteur.

Le voilà : on sonne à la porte : c'est Jean, qui apporte les premières fraises de son jardin.

Mes chers amis, qu'est-ce qui se dénoue en nous ? Aujourd'hui, nous avons toutes les raisons d'être fiers. Fiers de votre présence. Fiers d'être ensemble, unis pour écouter vibrer ce grand cœur de la patrie, profonde, authentique et véritable. Et pourtant, ce cœur est bien malade : écoutez comme il bat faiblement.

Entendez-vous dans nos campagnes ? Mais nous n'entendons plus grand-chose, nous n'entendons plus rien ici à (*nom de la commune*). Les édiles, vos élus, nos fonctionnaires ont abandonné nos trésors, ont pillé cette province fleurie, ne laissant que des friches et des jachères, des savanes africaines comme à Abidjan. Ici, à (*nom de la commune*), on ne dit plus village, on dit brousse. Ici, à (*nom de la commune*), on ne dit même plus patelin, on dit bled, comme en Algérie. Et pourtant, combien elle était riante, cette région, combien elle avait su faire fructifier les richesses de notre sol, donner en abondance et nourrir nos enfants. Et pourtant, rien n'a été facile, rien n'a été donné. Vous savez mieux que quiconque le prix qu'il a fallu payer pour bénéficier des bienfaits de cette terre. Invasions, guerres et conflits : vous connaissez le prix du sang qui abreuve nos sillons. Hélas, ce n'est pas qu'une chanson, comme d'aucuns aimeraient le faire croire en l'ignorant sur les stades de football. Ce n'est pas qu'une chanson : Entendez-vous dans nos campagnes ? Nous n'entendons plus grand-chose, il est vrai, tant les murmures de la politique politicienne ont su couvrir ici, à (*nom de la commune*), le chant même des oiseaux.

Ce qui est détruit, vous le connaissez. C'est enfoui dans la terre, avec nos morts. Ça a pour nom amitié, lien social, fraternité, esprit de famille.

Et ce qui passe à la surface des choses que vous aimez, ici, à (*nom de la commune*), vous le connaissez aussi. Ça a pour nom chômage, crise, immigration, insécurité. Qui d'entre nous ne tremble pas lorsque son épouse, sa mère ou sa propre fille tarde à rentrer ? Qui d'entre nous n'a pas éprouvé un jour un sentiment d'injustice parce qu'un étranger, un clandestin, obtenait plus de droits dès la minute où il posait le pied sur notre sol, alors que nous ne connaissons ici, à (*nom de la commune*), que les devoirs accumulés par des générations de servitude et de sacrifices à notre propre pays. Voilà l'état des lieux. Voilà ce que nous constatons.

Mais pourtant, mes chers amis, aujourd'hui, nous avons toutes les raisons d'être fiers. Fiers de votre présence. Fiers d'être ensemble, unis et nombreux à (*nom de la commune*) !

(*Laisser un temps pour les applaudissements.*)

Car, bien sûr, et c'est ce qui fait notre force, séculaire, invincible, cette vigueur qui traverse les siècles porte un nom : vous !

Barbares et clandestins peuvent bien venir jusqu'ici. Vous apprenez les visages de l'intolérance, de la corruption. Vous savez que nul pays, nulle contrée n'est épargnée, même la plus petite campagne. Vous connaissez les dangers. Des communautaristes, des fondamentalistes musulmans répandent leurs idées contre notre laïcité. Si nous ne réagissons pas, la camionnette du boucher qui arpente les rues de votre village ne proposera plus que de la viande halal et le boulanger ne vendra plus que du pain de semoule. Vos épouses, mères ou filles porteront la burqa. Fini la démocratie ! Mais vous veillez, vous êtes des sentinelles. Alors que notre patrie s'accommode de cette capitulation, vous vous préparez à entrer en résistance, comme vos pères et vos grands-pères l'ont fait autrefois. Vous vous sentez seuls ? Sans moyens ? C'est pour vous soutenir dans ce combat que nous venons vous voir et vous dire de ne pas baisser les bras. Un jour viendra : votre jour ! Et ce jour béni verra le jeu des ego à genoux. Ce qui se dénoue en nous, c'est notre force à (*nom de la commune*) !

Vous avez su, contre vents et marées, contre l'opinion molle, garder vos idées fortes, celles qui ont fait la grandeur de votre campagne, de notre pays, sa souveraineté. Ce sont aussi les nôtres, ce sont celles que nous défendons et que vous soutenez depuis tant d'années. Et c'est pour vous rendre cet hommage, pour vous remercier de votre soutien indéfectible que nous sommes venus vous rencontrer à (*nom de la commune*) !

(*Laisser les applaudissements s'installer.*)

Mes chers amis, nous vous le disons. (*Parler sur les applaudissements.*)

Mes chers amis, nous vous le répétons. (*Laisser les applaudissements s'éteindre.*)

Mes chers amis, comment ne pas se sentir glorifié en venant jusqu'ici, à (*nom de la commune*) ?

(*Laisser les applaudissements reprendre.*)

Comment ne pas sentir votre émotion, qui est aussi la nôtre ?

(*Faire taire d'un geste les applaudissements.*)

L'heure est grave : entendez-vous dans nos campagnes ? Oui, ici, à

(*nom de la commune*), ce sont vos clameurs qui nous portent ! C'est votre courage qui nous encense ! Entendez-vous dans nos campagnes ? Oui, ici, à (*nom de la commune*), pour vous, enfants de la patrie, le jour de gloire est arrivé !

(*Laisser recommencer les applaudissements et enchaîner en chantant La Marseillaise.*)

(Liste des mots-clefs utilisés : Abidjan, Algérie, Africains, barbares, bled, chômage, clandestins, communautarisme, corruption, courage, crime, crise, démocratie, édiles, élus, étrangers, fonctionnaires, fondamentalisme, halal, immigration, injustice, insécurité, invasion, laïcité, magistrats, mœurs, musulmans, patrie, peur, procureurs, province, souveraineté.)

Je suis allé à la rencontre, dit Jean, par curiosité. J'ai applaudi par réflexe le discours qu'elle a prononcé, mais je n'ai pas chanté *La Marseillaise*. Mon père avait été premier adjoint et mon grand-père conseiller municipal. C'est un événement pour le village. Il se passe si peu de choses par ici. Le maire portait son écharpe tricolore. J'ai été à l'école avec son propre père et lui-même avec mon fils. On a attendu quelques minutes sur la place, devant la mairie, comme lorsqu'on attend la fanfare pour les commémorations du 11-Novembre et du 8-Mai. Elle était là, au complet, cette fois aussi : deux trompettes, une clarinette, un tuba, un clairon et une grosse caisse portant un drapeau brodé avec le nom d'ici. Nous sommes le plus petit village à avoir une vraie fanfare. D'ailleurs, le maire l'a répété quand ils ont débarqué. J'ai à peine eu le temps de voir arriver deux voitures sombres et, d'un coup, les gens se sont massés devant. Je suis resté en arrière, sans rien voir, mais j'ai clairement entendu les paroles de bienvenue du maire : Nous sommes un petit village, pourtant bien fiers de vous accueillir... Les musiciens ont joué le début de *Sambre et Meuse*, puis le maire a repris son discours, les soixante habitants, l'église classée... J'ai reconnu sa voix, peut-être un peu plus forte ou plus aiguë qu'à la télévision : Monsieur le maire, allons ! Mais je connais déjà tout de votre village, le lavoir, le monument aux morts... Il y a eu des rires, puis la foule s'est déplacée. On est entrés dans la mairie. À cause du monde, je suis resté sur les marches du perron, agrippé à la rambarde en fer forgé. On dit que c'est le frère de mon grand-père, un maréchal-ferrant, qui l'avait posée. On dit aussi que c'est le dernier travail qu'il a effectué avant de partir pour le front en 14 : tué parmi les premiers, à vingt-six ans. Tout se sait ici : la mémoire des jours est à la mesure de la lenteur de nos vies. Au bout d'un moment, ils sont redescendus. Le maire saluait la foule comme si c'était lui, la vedette de la fête. Ils sont tous montés ensuite à la tribune, érigée un peu plus haut sur la place (en réalité une remorque de tracteur transformée en estrade tout confort avec auvent), et le discours a commencé. Ça fait drôle tout de même de voir quelqu'un de célèbre venir dans notre petit village.

Jean raconte cela, attablé maintenant avec son saladier de fraises au centre de la table. J'ai pensé que ça pouvait vous intéresser, ajoute-t-il à l'intention du journaliste et de l'aveugle. Il est assis au bout de la table, sa casquette posée à côté de lui. D'emblée, on ne peut que

remarquer combien Petit Jean et lui se ressemblent, même manière de froncer les sourcils, même maintien un peu raide, même attitude tranquille de ceux qui résistent sans courber l'échine. Mon mari aussi est allé les voir, renchérit Emma. Mon mari : combien ce possessif et ce mot prononcés aisément d'habitude paraissent étranges, déjà presque effacés.

Abidjan, Algérie, Africains, barbares, bled, chômage, clandestins, communautarisme, corruption, courage, crime, crise, démocratie, édiles, élus, étrangers, fonctionnaires, fondamentalisme, halal, immigration, injustice, insécurité, invasion, laïcité, magistrats, mœurs, musulmans, patrie, peur, procureurs, province, souveraineté.

Boulangère, café, clocher, clôture, coopérative, école des filles, écoles des garçons, fanfare, faux, fenêtres, fleurs, fromage, grange, haricots, jardin, lait, lapins, moissonneuses-batteuses-lieuses, monument aux morts, nuages, oiseaux, œufs, pain, poireaux, portes, poules, rideaux, rue, sel, silo, tartines, télé, tomates, tondeuses, tracteurs, vaches, vieux, village.

Aucun mot en commun, ceux de la campagne, installés, ramassés, mâchonnés depuis des générations, considérations sur le temps à subir, l'espace à modeler : va pleuvoir, faudrait bêcher (ou biner, ou sarcler). Exemples du temps immobile : « À la santé de Louis, roi des Français », ou « Encore un que les Boches n'auront pas », dit-on ici en vidant un verre de vin.

Aucun mot en commun. Les autres ? Abidjan, Algérie, Africains, vocables inventés, entendus, répétés sans en savoir le sens, le goût, la saveur. Barbares, bled, chômage, clandestins, langues de terre stériles, logorrhée insipide, verbiage d'inculture, ils apparaissent dans des bouches qui les recrachent, nous les saisissons entre nos dents comme des insectes chopés au hasard, immédiatement craqués d'un coup de mâchoire animal, juste la sensation de leur carapace amère, incapables de nous rassasier. Qui les crée ? Qui les prononce ? Qui les martèle ? Dans quel but ? Pour quel usage ? Depuis quand ?

Nous voici : de vrais nègres pour écrire notre histoire avec de faux mots.

Parce que c'est l'anecdote du jour et qu'il se passe si peu de choses par ici, à la sollicitation d'Emma, Pierre raconte à nouveau sa visite au musée pour le nouvel arrivé. Jean écoute avec cet air pénétré qu'il faut prendre lorsque les mots « musée », « bibliothèque » ou « livre » font irruption, respect de ceux que l'aménagement du territoire, comme on dit, a isolés des lieux culturels. On ne mesure jamais assez l'effort qu'il faut faire pour acheter un livre, voir un film, aller à une exposition dans un coin paumé, la demi-heure de route, l'essence à dépenser, le temps rajouté et par-dessus tout cette parenthèse incongrue de la culture qu'il faut aller chercher, mais chercher quoi lorsqu'on n'y connaît rien et que l'instruction vous a éloigné de ces choses ? Seuls parviennent jusqu'au fin fond des campagnes les publicités des supermarchés, anniversaires du rayon charcuterie, promotions et semaine du blanc, parfois une brochure du conseil général sur papier glacé où on ne parle jamais d'ici. Ici, on ramasse la culture à la pelle : cela formerait l'équivalent d'un roman par semaine s'il fallait lire toutes les réclames et brochures glissées dans les boîtes aux lettres.

Le journaliste ne se fait pas prier pour raconter Rascar Capac et le musée. Plus il parle et plus lui revient cette vague connivence de la langue maternelle partagée, lui qui a vécu vingt ans dans des exils, plaçant ses mots de côté, comme des pas de danse dont on a perdu le rythme.

Petit Jean, à la demande générale, réitère sa fougade : Rascar Capac, il faut le délivrer ! On rit de bon cœur : fougue de la jeunesse ! Jean regarde du coin de l'œil cet adolescent au visage encore imparfait, bouche trop grande, les yeux de sa mère, un vert tirant sur le doré à la lumière, virant couleur de sous-bois les jours de tristesse. Souvenir de les avoir vus débarquer, elle et son mari, dans une des trois maisons du notaire, il y a maintenant dix-sept ou dix-huit ans. Il avait fait de mauvaises affaires, le nouvel arrivé, venir ici était provisoire, le coin était paumé mais le loyer bon marché. Il avait repris d'autres activités, à nouveau dans le commerce. Lorsqu'il lui empruntait la tondeuse (la sienne était souvent en panne), il annonçait toujours son proche départ, quitter ce trou, « se refaire » (c'était son expression). Les voitures de représentant se sont succédé, les portières ou le coffre affichaient des marques d'assurance, de bâtisseur de maisons, des

marques de fenêtres en PVC, des slogans (« La qualité, c'est nous » ; « Bien couvert, bien assuré » ; « Le choix sérénité »). À chaque fois, la voiture baissait un peu de gamme : les petites commerciales avaient succédé aux berlines. Il a aujourd'hui un véhicule de société usé, étiqueté Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone), qui démarre avec un bruit de tracteur chaque lundi matin, retour mercredi ou vendredi. Il y a longtemps (ils venaient de s'installer), un après-midi où l'épouse du représentant s'acharnait sans succès à mettre en marche la vieille tondeuse, Jean avait traversé la route pour proposer ses services. Elle cherchait du travail, parlait de l'ennui d'ici avec un petit rire, comme d'une bonne blague. Elle portait la main à son front et clignait des yeux au soleil, une mèche de ses cheveux était collée par la sueur. Elle était si jeune, si perdue dans ce coin. Jean avait remarqué l'éclat de son regard, l'olivine de l'iris, les reflets dorés du pourtour, quelque chose de sauvage au fond, la traversée de siècles farouches, une remontée à la surface de générations fauves, d'antécédents indomptés, de sangs obscurs. Une lueur intacte subsistait dans la matière de l'œil, quelque chose d'entier et de fondu, semblable à la hache préhistorique trouvée par son grand-père. Par la suite, devenue maman, plutôt que cette lumière joyeuse, il verrait souvent une ombre de sous-bois s'attarder sous les cils, au fur et à mesure du temps qui passe et qui, ici, engloutit tout.

Pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? La question docile, multiple, grégaire, obligatoire pour qui s'intéresse un tant soit peu aux autres, à la vie, à la réalité, au monde, curieux au bon sens du terme, impliqué de diverses manières (payer ses impôts, les éviter, travailler, ne rien faire), la question traversait de temps à autre les radios, les télévisions, les conversations, s'insérait dans le brouhaha quotidien entre la poire et le fromage, se mélangeait aux torchons et aux serviettes, il y avait toujours quelqu'un pour dire : on n'a pas élevé les poules et les cochons ensemble. Alors la question s'éloignait, on l'oubliait pour une semaine, un jour, une heure, puis elle revenait, opiniâtre, têtue dans la bouche d'un présentateur de journal, d'un commentateur de société, du boulanger ou de votre voisin. Nous appelions cela la démocratie. On est en démocratie, répétait un étudiant discipliné, arborant un tee-shirt Che Guevara. On est en démocratie, assenait d'un coup cette femme parce que vous lui faisiez remarquer que son chien avait fait devant votre garage. On est en démocratie, disiez-vous, heureux de lâcher votre chèque pour le dernier tiers provisionnel.

La question, des articles de journaux, des argumentations de spécialistes à la télévision y répondaient. Vous lisiez des hebdomadaires, vous disiez « Chut, j'écoute » à qui vous demandait de lui passer le sel, le spécialiste expliquait. Vous hochiez la tête, preniez à témoin votre conjoint qui avait fini par prendre le sel tout seul : Il a raison : c'est pour cela qu'on vote à l'extrême droite !

En apparence, on répondait à la question, nous nous sentions rassérénés, plus sûrs, nous comprenions mieux le monde, l'actualité délivrait ses explications, nous subodorions des secrets, des logiques, il nous fallait interpréter, répéter à l'envi. L'autre jour à la télé... Dernièrement, dans le journal... Mais, très vite, ça se révélait plus compliqué qu'il n'y paraissait. Un contre-argumentaire faisait son apparition, on opposait d'autres éléments, on citait des exemples, on se référait au passé, on comparait des pays, on convoquait l'histoire et la géographie. L'un citait le boulangisme comme origine. Un autre évoquait la perte des valeurs de l'école de Jules Ferry. Un troisième dénigrait le colonialisme et Rimbaud en marchand d'armes. On comprenait de travers. Une coalition de boulangers et de petits commerçants devenait l'origine de l'extrême droite. Était-ce Jules

Ferry, bienfaiteur de l'école laïque gratuite et obligatoire pour tous (vague souvenir de ses rouflaquettes débonnaires), qui nous avait appris la victoire de Charles Martel sur les sarrasins en 732 ? Et Rimbaud ? On ne savait même pas qu'il était parti. Et où ? Au Yémen ? De farouches visages enturbannés apparaissaient dans un endroit de poussière au milieu d'un reportage sur l'islamisme radical (à moins que ce ne soit sur le radicalisme musulman ?). Un monde étranger au sens d'exotique, tropical, lointain, migrant, immigrant, émigré (nous ne savions plus à force), débarquait de nouveau, d'après notre envoyé spécial. Nous nous sentions spécialement dévoyés, nous étions de nouveau perdus : C'était quoi déjà, la question ?

L'histoire continue et la nuit sera longue. Et il en faut, de l'imagination, pour qu'ici on puisse rêver à un autre destin que celui des soirées habituelles. On rentre de la ville, de l'école ou de nulle part, on n'a d'autres soucis qu'un coin de gazon à tondre, un peu de bois à fendre, une leçon à apprendre, le repas à préparer. Et meubler le silence avec ceux qu'on ne connaît que trop, père, mère, épouse ou sœur, allumer la télé pour ne pas craindre ce vide, se laisser tétaniser, ankyloser, engourdir par un jeu, des informations, une émission, un film, et que dansent les lueurs des écrans dans le soir qui tombe. À la belle saison, certains dînent dehors sur une table de plastique en bénissant la campagne tranquille, le bruissement des insectes et les oiseaux sonores. Personne ne se promène le soir, ou seulement avec un chien comme prétexte. Parfois un groupe de jeunes se réunit sous l'abribus, vite délogé au premier bruit par les voisins. Dans l'espace d'ici, il y a toujours un verger, un champ et l'embarras du choix pour se tenir à l'écart, pas besoin de promenade le soir et pour croiser qui, voir quoi ? Les voisins éternels, la rue principale est connue : à quoi bon se déplacer ?

Chez Emma, à l'autre bout du village, c'est Jean qui donne le signal du départ. Il veut rentrer chez lui à pied, comme il est venu, avec son panier de fraises maintenant vide. Peu importe qui le premier lui emboîte le pas, tous se retrouvent dehors pour digérer les courgettes et dissiper au grand air les bouteilles de moulin-à-vent. Frédéric est encadré par Emma et Pierre, Jean et Petit Jean cheminent côte à côte, l'un appuyé sur sa canne et l'autre poussant sa mobylette. Ça marche comment, un aveugle ? pense Petit Jean. Un instant, il ferme les yeux jusqu'à ce que sa roue avant heurte la bordure du trottoir. Emma a glissé son bras sous celui de Frédéric, qui sourit aux anges. Pierre balance ses bras inutiles et Jean projette en alternance sa canne et son panier. Cinq promeneurs étranges, attentifs les uns aux autres, on pourrait transférer cet équipage dans n'importe quel lieu, une grande ville, un chemin désert, c'est la réunion de destins différents, l'alliance de la carpe et du lapin qui les soude, et, pour une fois, le décor d'ici (trois lettres comme une île) n'influe pas sur les comportements, ni sur les attitudes. La soirée est belle, quelques chauves-souris s'éveillent et rasant les façades de leur vol saccadé. L'ombre de l'église apparaît massive au bout du virage. Les maisons, jusque-là lâches et séparées

par des prés ou des vergers, se regroupent, se relient entre elles par des granges disparates et tachées de mousse. Les trottoirs deviennent plus réguliers, la terre, qui s'avancait des chemins et des champs, se heurte à des murets de pierre, des rebords de béton, cède la place à une haie d'aubépines, un buisson de lilas, une langue de goudron, quelques plaques de graviers. Dans les cours, des pavés autobloquants rejoignent des garages, l'espace se couvre d'un agglomérat de fausses pierres, de mâchefer et de macadam. Jean connaît par cœur chaque détail : ici, une grille rouillée toujours obstruée par des feuilles mortes, là, l'ornière laissée par un véhicule, là encore, la trace toujours visible d'un feu de broussailles il y a trois ans. Petit Jean ne se rappelle que les courbes de la route lorsqu'il circule, penché sur sa mobylette. Emma ne voit rien : elle n'a jamais réussi à s'intéresser au village. Elle sursaute lorsque l'aveugle à qui elle donne le bras, à l'aplomb de l'église, lance à la cantonade : Alors, la pierre originelle, elle est sous l'église ou pas ?

Certains savent où chercher. Jean a déjà eu la visite d'un conférencier de l'université, dit-il (il appuie sur le mot « conférencier »). Il a fouillé dans la grange parmi un tas d'objets et de papiers qu'on entasse là depuis des générations. Mais rien, parmi ces curiosités historiques, ne fait mention de la pierre originelle du village, celle qu'on suppose sous l'église ou envasée dans la rivière. Il est reparti avec quelques assignats, s'est emballé à la vue d'un lion sculpté à l'angle de la vieille bâtisse qu'il a photographiée sous toutes les coutures. Paraît-il que ce serait une stèle gallo-romaine ainsi enchâssée dans le mur à sa construction. Il a exploré le village à la quête d'autres traces, des auges de pierre (d'anciens sarcophages ?), des fragments de tuiles (d'antiques poteries ?). Mais tous ces vestiges aboutissent au même vide.

Vivre ici est une coïncidence, nous le savons, un rapprochement aléatoire entre un lieu invariable et des corpuscules vivants, dont une certaine espèce, dit-on, a inventé des mots pour le raconter. Laissons la troupe arriver à la maison de Jean (Jean tient à montrer la stèle). Laissons cheminer l'aveugle, le journaliste, Emma, le vieil homme et le jeune adolescent : des corps variables dans un décor invivable, la logique est un gant qui se retourne, le hasard attise les destins. Que savent-ils des heures qui vont suivre ? Entre la ferme de Jean et la maison de Petit Jean, il y a un trottoir à descendre, la route à franchir, un trottoir à remonter, la banalité de deux bordures de béton et de quelques mètres d'un goudron placide. Que se passe-t-il dans la tête de ceux qui vivent là ? Loin de là, un représentant s'apprête à remonter dans sa voiture Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone). À la ville voisine, son épouse termine un cours de gym. Leur fils appuie sa mobylette contre le mur de la grange de Jean, qui désigne maintenant la stèle, éclairée par l'unique lampadaire de la rue. Personnages disjoints, réunis dans un mouchoir de poche, éclatés par l'imprévu dans des lieux différents. En revanche, l'occasion réunit les disséminés : un aveugle incapable de se repérer, un journaliste évadé du Moyen-Orient et Emma, sortie droit d'un livre, c'est-à-dire de nulle part, chacun sur un paquebot divergent, agitant son mouchoir. Peu importe que notre vie soit faite de faux-fuyants ou d'authentiques indigènes, ce qui nous réunit est plus vaste que la simple question qui nous cloue comme des punaises, nous réduit à l'état de larves immobiles par le truchement

d'un discours commun, ordinaire, quelconque, comme un grossier tas de cailloux : pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? Nous, nous, nous, encore et toujours, malvenus, groupés, cernés, troupeau de moutons tentant de comprendre, retournant toujours les vieux concepts stériles, alors qu'il serait si simple d'admettre que l'instant présent est magique : cinq têtes perplexes, tournées vers l'angle d'un mur, regardant une vieille tête de lion antique, imaginant celui qui, des siècles auparavant... Et se disant peut-être : ça n'en finira donc jamais, cette épopée humaine, ces retours incessants au passé, faire entrer le monde dans des cases, sous cloche, comme des melons. Voici une tête de lion en pierre et sa force entrevue, qu'il serait doux de lâcher prise, de s'en remettre au charme, à l'enchantement, au ravissement, de se laisser kidnapper par l'extraordinaire d'un roman pur, d'une fiction dégagée de tout personnage, juste un décor neutre, en paix : nous, nous, nous et nos contradictions.

Décor neutre, en paix, ça n'existe pas. Retour à la maison de Jean, qui insiste après avoir montré la tête de lion : Vous allez bien entrer un peu, boire quelque chose. Hospitalité convenue, politesse rituelle. Retour au décor de la ferme : la chaise de paille grise, la table avec sa nappe aux motifs de moulins à café, noisettes et gerbes de blé, le buffet et son compotier encombré du méli-mélo de bouts de ficelles, de vieilles clefs, de ciseaux, l'horloge sonore contre une cloison qui amplifie son bruit.

Décor neutre, en paix, ça n'existe pas : dans un angle, presque enfoncée au coin d'un mur, une porte en bois sombre est toujours fermée. Par là, les croque-morts ont sorti la femme de Jean. Par-là, il a vidé quelques mois plus tard l'armoire et le lit, allumé un grand feu à l'arrière du hangar. Depuis, la pièce est vide et nue, son chauffage coupé. Parfois un oiseau, attiré par le conduit de cheminée encore béant, s'y égare, Jean l'entend se cogner aux murs. Il faut alors y rentrer, ouvrir la fenêtre au bois gonflé par l'humidité et le chasser. Jean agite sa casquette au milieu du rectangle de la pièce, l'oiseau et ses ailes affolées éclairent un instant le papier peint à odeur de moisi. Puis l'oiseau trouve l'issue et la pièce se referme sur le silence.

Jean sort des verres du buffet, rejoint par Emma pour l'aider. Il aligne sur la table des bouteilles d'eau-de-vie, des cerises à la liqueur, tout ce qu'on s'échange entre voisins, entre familles. Les bouteilles tintent sur la table, Frédéric, installé sur une chaise, sourit. Il garde dans sa main le souvenir de celle d'Emma pendant le trajet. Petit Jean, qui pénètre dans la ferme pour la première fois, s'assoit juste en face du buffet. Il examine le compotier encombré de tout son fatras. Jean l'aperçoit, plonge la main dans le récipient d'un geste brusque, se retourne vers lui, la hache en olivine dans la main et déclare : Tiens, c'est pour toi !

Petit Jean, dans la pénombre de la salle à manger, hache en main, brise la mer gelée en nous, dirait Kafka. L'objet préhistorique soupesé dans la main du jeune Petit Jean, bien sûr, c'est un symbole : passage du passé vers l'avenir, transmission de la connaissance, nous aimons échafauder ces belles allégories, ces plaisantes métaphores, ces aimables apologues. Nourrir nos mythes dans le tissu troué de l'antan est notre passe-temps favori. Chaque fois que c'est possible, nous aimons exposer nos maximes éculées, nos citations ambitieuses et de vieux vestiges dans des musées, parfois les ajouter de pillages plus lointains : voyez la momie de Rascar Capac, voyez le monde du bon sauvage, voyez leurs mœurs étranges.

Même ferveur chauvine à Persépolis : c'est ce qui avait étonné le journaliste la première fois qu'il avait accompagné un groupe de touristes, tout juste nommé dans cette fonction de guide, arborant un calicot au nom de la compagnie dont il avait signé l'embauche le matin même sur les marches du bus, remis le contrat à ce type au visage grêlé, un émissaire du gouvernement rencontré quelques jours auparavant, écouté pour la vingtième fois les recommandations de ne jamais quitter des yeux un seul pèlerin, et, pour le reste, s'en remettre aux accompagnateurs locaux. Ce qui lui avait laissé le temps de s'étonner devant la profusion de classes scolaires visitant Persépolis, des dizaines et des dizaines, se succédant devant les lions de pierre, les statues ailées, les bas-reliefs ouvragés, toute une magnificence vieille de cinq mille ans qui pénétrait sous la peau de chaque enfant comme un tatouage invisible, tous ouvrant des yeux émerveillés, écoutant les vieilles légendes de leur peuple, de quoi se souvenir que, oui, l'Iran avait autrefois dominé le monde, ce qui était réel, ce que le monde occidental avait détourné à son profit, faisant passer ses habitants pour d'obscurs fanatiques, réduits à un axe du mal, une flèche empoisonnée. C'était le sens de l'article du *Tehran Times*, lu dans un avion quelques mois plus tard, un 27 avril, le jour de l'anniversaire de la femme qui l'attend depuis à Ispahan, une surprise qu'il voulait lui faire. Ils se connaissaient si peu encore. Un mois plus tard, la réélection d'Ahmadinejad, provoquerait les troubles qu'on sait.

Rien de commun pourtant dans ce monde actuel entrevu par les yeux d'un ancien guide, néo-journaliste, et celui, obsolète, d'un ancien poète, néo-marchand, nommé Arthur Rimbaud, hormis les mêmes

chemins de poussière au Yémen. Cela ne suffit plus à construire notre histoire, à effectuer des rapprochements audacieux, à ajuster des trajets synchroniques. Cela nous indiffère : l'époque que nous mettons en place est faite d'immédiat, l'histoire, notre histoire, est reléguée dans l'école de Jules Ferry, la géographie se résume à un simple village auquel l'actualité, la seule illusion qui forme, croyons-nous, notre réalité, devrait répondre par sa singularité, nous la sommons de le faire : pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ?

Ainsi, il est temps de faire le point à mi-chemin de cette histoire : de quoi disposons-nous pour aviver les couleurs du lieu commun d'ici (trois lettres comme une île) ? De vieux dinosaures oubliés, une pierre originelle que la légende place sous l'église ou immerge dans la rivière, quelques hordes de Huns et l'herbe qui repousse quand même, les vedettes presque locales d'une III^e République qui ne s'est jamais vraiment terminée, à savoir un post-adolescent génial, un général d'opérette qui se suicide pour une cocotte, un ministre à rouflaquettes. Assemblage hétéroclite, déjà vieux, usé.

Mais deux personnages font leur entrée : le père et la mère de Petit Jean.

Reflets d'olivine sous les paupières que l'eau ruisselante referme, la bienfaisante douche d'après l'effort dans ce gymnase presque désert maintenant. Elles ne sont que quatre ou cinq, toujours les mêmes, à traîner encore un peu, à délayer cette soirée qui leur appartient, la seule de la semaine en dehors des tâches ménagères, de la vaisselle, de la télévision. La plupart des femmes du cours de gym sont déjà parties, empressées de rejoindre un mari, des enfants, une famille. Celles qui restent rient fort, elles plaisantent, parlent des mecs, bannissent les mots « mari », « enfants », « famille », tout un rituel pour s'échapper, une seule fois par semaine, ce n'est quand même pas la mort, doivent-elles chaque fois argumenter pour que les maris, enfants, familles, tous ceux auxquels une épouse, mère, fille ou sœur, femme indispensable placée dans l'abnégation, le dévouement, le sacrifice, l'offrande permanente, puisse échapper un peu, une seule fois par semaine. La serviette enroulée autour des cheveux maintenant, les paupières essuyées, le reflet d'olivine est plus présent, encore teinté d'eau.

La mère de Petit Jean s'habille lentement, parle et plaisante encore, nullement pressée. Bonheur que cette soirée, sentir ce corps, cette peau ferme, s'apercevoir avec étonnement que les années d'ennui n'ont ni usé les muscles, ni aboli la grâce qui préside aux mouvements de danse du cours de gym, et cela, malgré l'effacement programmé : épouse, mère, fille ou sœur, rien d'autre. Une fois par semaine, voici la légèreté retrouvée. Yeux d'olivine maintenant dans le rétroviseur, se regarder avant de démarrer, ramener d'un geste les mèches encore mouillées : enfin le retour à la maison, épouse, mère, fille ou sœur.

Au même moment, son mari, le père de Petit Jean, marmonne entre ses dents. Fichu métier ! Il lui reste encore deux heures de trajet avant de rejoindre l'hôtel de zone industrielle qu'il a réservé le matin même. Il comptait revenir chez lui, voir son épouse, son fils, lui, mari, père, commis voyageur qui gagne sa vie, mais avec le nouveau patron, les résultats mauvais... Il ne rigole pas, l'Anglais, a dit son chef en lui donnant la nouvelle carte de son secteur, deux cents kilomètres en plus. Il claque la portière du véhicule de société, portant l'étiquette Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone) d'une couleur indéfinie, passée, comme une olive qui aurait séjourné trop longtemps au fond d'un bocal.

Lorsqu'elle arrive à sa maison, elle remarque dans le pinceau des phares la mobylette de son fils adossée à la ferme du voisin, la lumière de la cuisine est allumée. Sentir le cœur qui se serre, la sueur sur son front, des pensées qui cavalent. Réaliser soudain l'inéluctable, ce qui devait arriver un jour ou l'autre. Elle gare sa voiture devant son garage, traverse la route en direction de la ferme. Un vent tiède de beau temps balaye l'espace en diagonale, les feuilles des arbres luisent comme des émeraudes sous le lampadaire, une chauve-souris commence sa course folle et saccadée.

Notre tâche est infinie. Chaque jour, nous rencontrons des collaborateurs, des managers, des collègues, nous avons un rôle précieux dans la création d'une expérience qui soit (parfaitement) celle de (*nom de l'entreprise*).

Notre engagement... en faire une réalité... en créant un collectif dont chacun aime faire partie et où tous contribuent à atteindre les objectifs, les choses à faire, parce que nos collaborateurs les attendent de nous : un bon service, tout simplement.

Nous sommes bienveillants et chaleureux dans nos relations, notre passion est que chacun vive pleinement l'expérience de (*nom de l'entreprise*).

Pour cela, nous créons une culture qui nous est propre.

Nous sommes équitables et accessibles.

Nous sommes aussi ouverts et disponibles.

Nous fonctionnons en mode collaboratif et proactif.

Nous faisons les choses ensemble.

Et avec toute notre énergie, nous comprenons et anticipons les défis.

Nous favorisons l'atteinte des objectifs.

Nous soutenons nos collègues en leur donnant les moyens de réussir.

Nous sommes leurs partenaires de service efficaces.

Nous apportons des solutions pratiques, nous facilitons le travail.

Nous sommes réactifs, prompts et fiables, avec des solutions créatives.

Grâce à (*nom de l'entreprise*), nous pouvons y arriver tous ensemble.

Being passionate about people fair and accessible understanding and anticipating our people's challenges efficient services partners that find practical solutions responsive and trusted colleagues that propose creative solutions.

Being collaborative and proactive.

Tous ensemble avec (*nom de l'entreprise*) !

Une salve d'applaudissements clôture le discours. Les deux patrons (l'Anglais et le Français) se congratulent tandis que *We Are The Champions* résonne dans les haut-parleurs.

Heureusement que je pars bientôt en retraite, glisse un vieux commercial à calvitie tandis que le père de Petit Jean range les brochures des nouveaux produits récupérées au séminaire. Tout à l'heure, son chef lui a donné la nouvelle carte de son secteur, deux cents kilomètres en plus. Il ne rigole pas, l'Anglais, avait-il dit en lui tendant la liste des nouveaux prospects à contacter. Ses résultats n'étaient pas bons, il allait devoir mettre les bouchées doubles. Jusqu'ici, il arrivait à rentrer chez lui deux fois par semaine, le mercredi et le vendredi, mais ça n'allait plus être possible. Il était tard. Les voitures quittaient le centre des congrès en allumant leurs phares. Il tombait un fin crachin. Il pensa à sa pelouse. Avec ce temps humide, il fallait presque tondre toutes les semaines. La fois d'avant, le câble du lanceur de la tondeuse avait cassé, il allait encore devoir emprunter la machine du vieux d'en face. Il remonta les allées tout en haut du parking. Sa voiture était une des dernières à rester. Allure pitoyable, marmonna-t-il entre ses dents sans qu'on sache à qui ou à quoi s'adressait vraiment cette phrase. Il claqua la portière du véhicule de société, portant l'étiquette Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone).

(*Nom de l'entreprise*), n'importe laquelle, nous nous en fichons, du moment qu'un « nous » collectif nous assemble, nous fédère, nous unit, nous fusionne, nous accorde, nous joint, nous lie, nous agglutine, nous attroupe, nous collectionne, nous combine, nous agrège, nous enrôle, nous mêle, nous groupe, nous fond, nous enchaîne. (*Name of the enterprise*), but we are the champions.

Lorsque la mère de Petit Jean pénètre dans la cuisine, les verres sont déjà remplis. Elle n'a pas frappé, Jean ne s'aperçoit de sa présence que lorsque la porte est déjà refermée, et qu'elle attend dans l'ombre de l'entrée (depuis quand ?). L'apparition donc, tant espérée, la vision usée dans la mémoire à force de se souvenir, la vieille image pieuse et la voici la madone idéale, inchangée dans ses habits de sport, les cheveux encore mouillés. Il se lève, porte machinalement la main à son crâne pour retirer la casquette déjà accrochée au dossier de la chaise grise, fait signe, parle : Entrez donc (la politesse en paravent).

Elle glisse dans la pièce et les premiers à l'apercevoir sont Emma qui la salue d'un sourire, Pierre qui se retourne et son fils, nullement surpris de la voir ici. Frédéric tend l'oreille, son verre de mirabelle aux lèvres.

Petit Jean lève la hache polie devant elle : Regarde ce que Jean m'a donné ! Réunion un bref instant des éclats de leurs yeux, le reflet de la pierre identiquement vert sous l'ampoule de l'opaline. Elle n'a pas répondu, une ride lui barre le front, on dirait un arc tendu. Jean, d'un geste muet, indique la chaise proche au bout de la table. Emma s'est levée comme un ressort, dans ce sens inné qu'elle possède pour deviner les instants de contraction, la nécessaire détente qui doit suivre. La gêne et l'embarras arrivent si vite. Ce qu'on appelle sens de l'accueil, manière de mettre à l'aise, recevoir, aller vers, en somme, sentir, même confusément, ce rôle de maîtresse de maison, de cérémonie, de chargée de réception, ce désir, cette implication était venue à Emma d'un seul coup : elle avait dit oui à un flic insignifiant qui lui promettait de devenir châtelaine d'un gîte rural perdu dans un village, gardienne de mœurs de province. Elle se tourne vers le buffet, d'autorité pose un verre devant la place que Jean continue de montrer. Ainsi, vous êtes allée à la gym ? Votre fils nous a dit... Je l'ai invité à partager notre repas...

Elle s'est enfin assise, a accepté un verre de grenadine, ne parle pas, acquiesce de quelques onomatopées, un bras nu posé sur la nappe, l'autre sous la table, l'odeur de gel douche apportée avec elle se répand sous la lumière. À sa droite Petit Jean, à sa gauche Jean, l'inéluctable confrontation, si redoutée, est maintenant arrivée. Devait avoir lieu, comment en aurait-il pu être autrement ? Cette évidence la

traversait d'un coup, comme un éclair, semblait pénétrer de biais dans son corps, la trancher comme un coup de sabre indolore, avec la sensation étrange que ce qu'elle avait mis des années à rassembler dans l'ennui d'ici qui éparpille tout, ce corps affermi à coups de douches, cette vie réglée à coups d'emplois modestes, ménages, aide à la personne comme on dit maintenant, cette vie isolée mais rassemblée en dépit d'un mari galérien des routes dont les premiers mots à chacun de ses retours sonnaient comme un leitmotiv usé, un carillon habituel : quitter ce trou, « se refaire ». Tout cela d'un coup se délitait, elle n'était plus que du sable répandu sur les motifs de la nappe, moulins à café et tasses, noisettes et épis de blé liés par un ruban rouge de marquis ou de duchesse.

Interlude sur l'amour.

Prenons l'amour et Rimbaud, écrivant dans son grenier de pures banalités telles que « l'amour est à réinventer ». Gargarismes d'eau tiède agités jusqu'à l'odeur de saumure dans nos bouches éternellement avides : pourtant, c'est la seule solution, nous le savons, le seul mot imperturbable, électrisé de sens à cent mille volts, un million de livres, un milliard de romans. Voici l'amour ! Notre unique antidote à la mort : pauvres mammifères que nous sommes.

L'amour : lieux, circonstances, rencontres.

L'amour, par exemple, le bruit d'une clef pour Frédéric. La clef, une plaque gravée du nom de l'hôtel sur une des faces, du numéro de la chambre sur l'autre, évasée à son extrémité en boule de métal, l'ensemble alourdi et destiné à ce qu'un voyageur distrait ne l'embarque pas par erreur, la clef donc, emportée par son poids, accrochée à la serrure, se balance une fois la porte refermée, grincement persistant longtemps après, tandis que ses mains, les siennes, jointes ou séparées, comme douées d'autant de vies indépendantes du reste du corps, et pourtant sans cesse à la recherche l'une de l'autre, louvoient de la même manière au cœur de mécaniques semblables à des serrures, des verrous qu'il convient d'ouvrir dans un ordre immuable et secret, chacun, yeux étonnés, grands ouverts, pénétrant dans des pièces alternativement vides et pleines, emplissant ses poumons d'un souffle de forêt, d'une odeur de terre, déversant des malles remplies de jouets, des coffres de guirlandes dans la retenue d'une enfance retrouvée, quelque chose d'un hors-temps scandé par la clef qui... C'est le dernier souvenir de quand il y voyait encore.

L'amour, par exemple, la cité d'Ispahan pour Pierre. Il vient d'arriver. Il déambule, apprivoise la ville, bien rangée, allées rectilignes, massifs de fleurs, fontaines, coupoles turquoise. Un portrait de Khomeiny sur un immeuble est couleur de bonbon acidulé. Il traverse un parc. On est vendredi, il est bondé. Partout des familles, tapis posés sur l'herbe, la vaisselle de cuivre étincelante. On joue au ballon, il y a des toboggans, des balançoires. On fait du pédalo dans des embarcations en forme de cygnes. Rires, bonne humeur. Bientôt, on le hèle : toute une famille, à grands gestes de bras, l'invite à

partager une tasse de thé, une tranche de pastèque. On apprend qu'il est français, on veut tout savoir, où il vit, où il travaille. Parmi la famille, une jeune femme, un voile approximatif et bariolé cache mal des mèches indisciplinées. Elle a des yeux francs, directs, une parole sûre. Rendez-vous est pris pour lui faire visiter la ville le lendemain. Ses mains, ses lèvres, ses yeux noirs et toujours ses cheveux indociles lorsqu'elle mangera en riant une glace à la rose.

L'amour, pour Frédéric ou Pierre, est un carré de peau, un pli de coude, la soie d'une épaule, une veine qui bat au cou. Jean s'en souvient aussi, et Emma, la mère et le père de Petit Jean, tous le vivent, l'ont vécu. Petit Jean rêve à l'amour avec Ophélie. Et peu importe la poésie.

Pierre ouvre la bouche, commence par avaler l'air et dit à la cantonade : En Iran, le port du voile est obligatoire, et justement, parce qu'il est obligatoire, incite à prendre des libertés. Au Yémen, les femmes sont couvertes de la tête aux pieds. Suit une description des étoffes, la variété des tissus noirs, les liserés d'or des riches passantes, cette manière de ramener le voile d'un geste simple, la main aperçue, parfois tatouée jusqu'aux ongles, les regards hautains et fuyants, parfois curieux et appuyés, invariablement soulignés de khôl. Et de raconter les modèles colorés des étals dans les souks. Et de revenir sur les incroyables robes d'intérieur qu'on trouve dans tout l'Orient, dignes des *Mille et Une Nuits*, des jaunes, des orange, des vert clair, des bleu pétrole, le satin brillant, les broderies, les mains qui les soupèsent, les marchandages avec les commerçants bengalis ou pakistanais, les voiles noirs soudain animés de gestes brusques, désignant tel modèle, sortant d'une manche des billets, faisant mine de les reprendre, toute une danse d'échoppe, un négoce de marché.

Ils acquiescent, Jean, Petit Jean et sa mère, Emma et l'aveugle, comme si cette soirée douce, cet avant-goût d'été dans ce village si petit ne pouvait être que l'unique moment et le seul endroit où une telle conversation puisse jamais avoir lieu. Au gîte, Emma a pris soin de ne pas allumer la télévision, et le journaliste d'occasion, pour une fois dans un rôle d'envoyé spécial plus vrai que nature, propose maintenant un reportage hors cadre. Aucun rédacteur en chef pour lui donner d'ultimes recommandations (un seul angle d'attaque, poser toujours la même question, sinon les gens vous noient sous leurs réponses), les mots qui franchissent sa bouche viennent dans le désordre des souvenirs : des monceaux d'étoffes qu'un enfant vif et nerveux s'empressait de charger sur une minuscule charrette sous le regard impassible d'un commerçant à bedaine, une élégante saoudienne aux bras chargés d'or, les souks presque partout identiques de Damas à Sanaa, d'Amman à Téhéran, les marchés de savons d'Alep, de viandes ou de poissons à Yazd, partout les ogives des portes, les remparts de sable, les toiles tendues sous le soleil, la foule en dessous et, par-dessus tout, Ispahan, dans la semaine qui avait suivi ce 27 avril, jour de son anniversaire, son visage, sa démarche, ses cheveux indociles sous le voile, la manière qu'elle avait de lui saisir la main dans l'ombre d'une mosquée, la trace d'une glace à la rose sur ses

lèvres, tout cela, coupoles turquoise, ombres tranchées, dédales de rues à en confondre chaque ville dans un air de déjà vu, tout cela avait constitué vingt ans de sa vie, tranché d'un seul coup sans prévenir. Les mots de sa langue d'origine, comme mise en sommeil, se réveillaient par vagues, parvenaient au bord de ses lèvres et se déversaient dans un irrépressible flot. On l'écoutait, Jean, Petit Jean et sa mère, Emma et l'aveugle, si loin d'ici, trois lettres comme une île minuscule, alors qu'il leur ouvrait des continents. Je vais vous dire, moi, on en a marre des invasions par ici, deux siècles que ça dure, disait le maire de ce pays étriqué, rétréci, prétexte à enquête médiatique.

Pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? Réponses incluses dans la question, étroitement tissées en haussement d'épaules, onomatopées, expressions de visage. L'ensemble pareillement dévolu à des questions interchangeables sur le prix du pain, le remboursement des médicaments, l'âge de la retraite, mêmes mimiques, redoublement d'un caquètement identique : que fait la police ? Ou l'État, le maire, les pompiers, le voisin, Cassegrain, Nestlé ou Danone : peu importent les mots, seul compte le ton, l'air d'une vieille récitation dont nous aurions oublié les paroles. D'ailleurs, nous n'écoutons plus les discours, l'intonation, la musique, la rengaine nous suffisent. Voilà notre époque dans le village d'ici, province de France, mais extensible à la terre, au monde, à l'univers, un tout prévisible, assuré, attendu, divinatoire, couru d'avance.

D'avance, savoir en août 2013 ce qui se passera au printemps 2014 (des élections, paraît-il), savoir qu'ici le maire empilera de nouveau sa charge (qui voudrait sinon ?), connaître d'avance les contacts, remerciements, coups de téléphone, félicitations de tous bords, ronds de jambe de ceux qui espèrent, encouragements de ceux qui croient. Les discours, les argumentaires, les coalitions, les foucades, nous pouvons les écrire à l'avance, pas besoin de journalistes pour nous rapporter les petites phrases assassines, les traits vachards des politiciens. Jamais ! dira l'un, drapé dans sa dignité, tandis que ses lieutenants préparent quelques coalitions, quelques alliances. D'avance, pouvoir interpréter les résultats, l'inévitable montée, mais pas partout, pas dans les villes modérées, sur les terrains de chômage essentiellement. D'avance, connaître quelques jours plus tard la déclaration du président à la sortie d'un Conseil, ou spécialement invité à la télévision si la claque est trop forte, les mots « grandeur », « pays », « gouvernement », les expressions « seul compte notre redressement », « lutter contre la précarité », « en tirer les enseignements ».

Prévisibles donc, les questions, réponses, réactions, mots, attitudes, visages entrevus à la télé, dans la rue, à la boulangerie, être capable de deviner en quelques secondes les opinions d'un quidam, les répliques qui vont suivre, voilà l'avenir que nous avons bâti, voulu, dessiné, un futur d'économe, de rentier, sans surprise, avec la mort au bout, elle-même prévisible jusque dans son déroulement, quelques

larmes, puis, dans la foulée, quelques mots de circonstance franchissant nos lèvres, nous brandissons le dossier d'une convention obsèques en choisissant une urne funéraire ronde comme un œuf de Pâques (ou un modèle imitant une boîte à thé) : Heureusement, il avait tout prévu ! avait dit la mère de Pierre à son fils dans le magasin de pompes funèbres, le lendemain de la mort de son mari, vingt ans auparavant.

Les mots se réveillaient par vagues, parvenaient au bord de ses lèvres et se déversaient dans un irrépressible flot. Pierre, pour l'instant, retrouvait la beauté de les agencer, des comptines d'enfant se bousculaient, une souris verte qui courait dans l'herbe, proposition principale, coordonnée, compléments de temps, de lieu, de manière, Jules Ferry en sa III^e République pérorait encore, mais nous l'avions réduit à quoi, sa langue maternelle, pendant qu'il était parti ailleurs, le journaliste ?

La nuit, où que l'on soit, suspendue : distance qui force le respect, soie mauve, déchirement de velours, son dôme au-dessus de nos têtes, appuyant sur les toits, crevant les plafonds, toquant aux fenêtres, glissant le long des lumières. Ici, elle impose un coin d'ombre, là, elle révèle un objet, un visage. C'est l'heure où l'immobile se réveille, la matière, jusque-là insignifiante et vaine, semble douée de vie, la lune traverse les pierres et les tuiles, une hache en pierre polie agite ses reflets verts entre les mains d'un adolescent. Autour, les conversations s'épaississent, semblent plus solennelles, définitives. Au Yémen, les femmes sont couvertes de la tête aux pieds. Ce qu'on aurait pu contrer dans nos discussions, polémiques, chicanes et controverses, l'obligatoire liberté, le diktat de la laïcité, le pragmatisme occidental, les grands mots lâches et lâchés, religion, culture, les concepts mélangés et confondus, musulman, islamisme, petits et grands mots, tout l'héritage du siècle des Lumières se liquéfie dans le bronze nocturne, se volatilise dans le vol d'un papillon de nuit, s'immerge dans le mercure. On se déglace, seule compte la langue dans son acception brutale, son sens initial, informatif : Au Yémen, les femmes sont couvertes de la tête aux pieds. On écoute enfin, oreilles grandes ouvertes, surpuissantes comme celles des chauves-souris. Rien n'échappe à l'adolescent, les soieries d'Orient, les coupoles d'Ispahan, mais rien ne lui parle vraiment, hormis les reflets de l'olivine, le prétexte que ça lui fera pour inviter la blanche Ophélie à la rejoindre dans un coin discret de la cour du lycée, lui montrer la hache, l'inviter le soir à la raccompagner à mobylette. Les sentiments, pareillement transpercés par la nuit, nous semblent plus forts, travaillés dans un bloc de marbre sans fêlure, pétris d'une glaise compacte et douce. Les doigts de Jean posés sur la nappe gardent leur force intacte, ce qu'ils ont édifié, leurs réussites et même leurs erreurs, leurs horreurs, leurs regrets, la grenade balancée dans une bergerie prétendument vide. La conque d'une main résignée, imprégnée de gel douche, est à côté de la sienne pour la première fois depuis dix-sept ans. Elle écoute aussi les soieries d'Orient, les coupoles d'Ispahan, fixe souvent ses yeux sur l'olivine que tient son fils. Et lui, l'adolescent, songe à la mobylette, sait bien qu'elle ne voudra jamais qu'il se rende en ville avec, mais Ophélie là-bas, l'invitation, sentir ses mains sur lui, cramponnée par la vitesse. À côté de lui, retenue, plongée dans des pensées obscures, le regard chevillé à la pierre qu'il tient, le silence de sa mère (qui ne dit

mot consent) est déjà un accord secret en eux, pourquoi lui demander davantage ?

Prenons l'amour et Flaubert : Emma, fraîcheur gardée entre les pages d'un livre, ne demande qu'à jaillir, à bouger. Il y pense encore, le pétiochard réfugié chez maman à l'heure de la Commune, cheveux rares, bouffi de chère, démarche lourde. Le poids des ans garde intact ses souvenirs. Il les admire dans des cadres dorés. À force, il ignore le vrai du faux, la fiction et la réalité, depuis l'ombre violente d'une veine bleue sur une gorge aperçue, jusqu'à cette poupée de papier dont on lui rebat les oreilles depuis tant d'années. Si vivante, si ardente, si animée... Il s'en fout. Enfin, pas trop, parce que quand même l'ego est là. Mais passé à autre chose, balayée la vieille idée de l'adultère provincial, demeurent nos désirs et nos peurs, l'éducation sentimentale (à peine terminée, en ligne de mire et de souvenirs) et l'éternel conflit qui recommence entre ses désirs et ses pages. Flaubert, son nom pas encore encensé, presque anonyme, perdu dans les inconstances de l'époque, la guerre, la Commune, et garder coûte que coûte le pouvoir à l'ordre, l'ordre aux bourgeois. La chienlit porte l'âge de l'adolescence et, justement, c'est le temps qui s'est écoulé depuis la cinquantaine de mois nécessaires à l'écriture d'Emma (dit-on). Rimbaud, post-adolescent, qui commence juste à devenir génial et aimerait faire le mariole sur les barricades, portait alors des couches et trimbalait sa morve accompagné d'une nounou sur les trottoirs de Charlestown. C'est lui qui est maintenant ému par l'ombre d'une veine bleue sur une gorge aperçue. Plus tard, il deviendra pierre, oubliera ses premières émotions, fondu dans des décors de sable.

Notre but est de transmettre tout cela. Sans jugement si possible (il y en aura toujours), mais, enfin, mettre sur le même plan Flaubert et Rimbaud, auteurs du XIX^e (deux points à la copie du bac), les résumer par d'habiles verbatim : « Madame Bovary, c'est moi », « Je est un autre » (trois points), savoir expliquer, argumenter, commenter (quatre points par glose). Pour les spécialistes, nous pouvons ajouter d'autres questions : quels rapports entretenait Flaubert avec Marie-Sophie Leroyer de Chantepie ? Et avec madame de Loynes ? (Hors programme.) Attention cependant, certaines questions peuvent demeurer sans réponse : Pourquoi les gens, etc., etc.

Dans notre histoire, Emma tient un aveugle par le bras, elle le guide le long de trottoirs sans cahots. Frédéric sourit aux anges, il se voit sur une mer d'huile, il entend des clapotis infimes, il avance dans le soleil

de minuit. Dans notre histoire, Pierre, le journaliste, est éreinté : la langue – sa langue maternelle – déversée par tonneaux entiers depuis si peu de jours est une fatigue immense. Lorsqu'on voyage sans le risque de perdre ses mots de naissance, on ne mesure jamais assez l'émotion contenue en chacun d'eux. Il faut les oublier pendant suffisamment longtemps, une séparation, un exil, pour apprécier toutes ces décharges d'électricité. Le maire, pieds dans la terre domestique, n'a jamais bougé. Ses mots se sont enkystés dans les accents du coin, amenuisés dans des locutions ancestrales. Son visage est devenu plus expressif, il a appris à se passer du verbe, une onomatopée en guise d'étonnement, la colère affirmée d'un geste du menton, la résignation d'un hochement de tête. La question, rabâchée depuis des semaines par des hordes de journalistes venus du monde entier (même un Australien), lui semble insipide, ordinaire, ennuyeuse.

Qui s'est levé en premier pour terminer la soirée ? Emma, pour ne pas déranger Jean davantage ? Jean, debout pour saisir d'autres bouteilles dans la profondeur du buffet, geste interprété comme un signal de départ ? La mère de Petit Jean, prétextant la journée de classe du lendemain ? Le journaliste, annonçant son départ au matin ? Peu importe, on se souhaite bonne nuit sur le seuil, la porte est ouverte sur le halo du lampadaire, Petit Jean tient la hache serrée dans sa paume.

À plusieurs centaines de kilomètres, son père se réveille en sursaut dans un hôtel inconfortable, représentants de commerce en goguette qui rentrent tard et parlent fort ou insomnie récurrente du milieu de la nuit, peu importe, se retourner un instant dans des draps moites, se forcer à fermer les yeux, ne pas quitter un seul instant le vieux souffle : l'important est de se refaire. L'espérance nous nourrit. Toute la vie l'ambition, l'appétence, la soif, la convoitise, la tentation, l'exigence, le besoin, l'appel, l'amour, le feu, la faim, la foi, peu importent les formes que prennent nos désirs, chaque seconde de notre vie frappe notre cœur de cette matière : ne jamais terminer nos actes, penser toujours à la suite, continuer notre chemin, caillou après caillou. Nous avançons pieds nus, hésitants sans cesse. Une soirée se termine et demain ? Faire, dans son achèvement, n'existe pas, c'est défaire qui nous intéresse, détricoter une pelote usée, abouter des fils brisés, recommencer : se refaire.

Petit Jean, poussant sa mobylette, et sa mère traversent la route sous le regard de Jean resté derrière ses rideaux : dix-sept ans d'attente pour deux silhouettes que le lampadaire écrase au milieu des tessons du goudron. Dix-sept ans, hier à peine, rien que de très normal cependant pour la vie d'un village, des attentes à la mesure d'un siècle pour un an en ville, les murs des maisons que le temps érode tandis qu'on démolit dans les capitales des immeubles neufs pour les remplacer par des bureaux de verre. La variété de nos décors impressionne nos vies, arbres séculaires, campements hâtifs, palais immémoriaux, enfilades de façades, débouché d'une place, nos pas résonnent dans des couloirs ou s'enfoncent dans la poussière, mais, comme sur des daguerréotypes, nos mouvements n'apparaissent pas. Si on photographiait avec cette technique Petit Jean et sa mère traversant la route, on ne verrait au final que la rivière de bitume, ses

irrégularités sous la lumière, le muret de leur maison qui sert de clôture, la voiture devant la porte du garage ; toute trace de vie aurait disparu, tout sentiment, toute profondeur. La taille de Petit Jean dépassant sa mère d'une demi-tête, la silhouette encore jeune et souple de celle-ci, on ne garderait rien. Un temps de pose supérieur à quelques secondes suffit à nous effacer. Ne restent pour témoigner que des ruines évocatrices, des Pompéi modestes, du mobilier urbain banal. Nous sommes faits de mouvements rapides, de pensées éphémères, d'émotions fugaces. La réalité statique est toujours partielle, incomplète, désordonnée, chaotique. La beauté sera convulsive ou ne sera pas.

Interlude sur la mort.

Rien d'extraordinaire : nous n'avons jamais été aussi près du jour de notre mort. Ces vieux lieux communs nous assaillent depuis des siècles et continueront probablement jusqu'à l'extinction de notre espèce. Nous ne pouvons y échapper, tout est dit et rien de ce qui nous traverse ne peut y échapper. Toute littérature ne parle que de cela, aucune fiction ne peut tendre à la réalité sans ce drame.

Spectaculaire et violente, ou paisible comme un dernier sommeil, la dernière vague nous engloutit, inéluctable comme un village condamné par la construction d'un barrage. Spectaculaire et violente : Georges Ernest Jean-Marie Boulanger passe le Styx à Ixelles, banlieue de Bruxelles, un jour d'été. Les revues de l'époque (*Le Petit Journal* ? *L'Illustration* ? *Le Journal des voyages* ?) le montrent à l'ultime instant, longiligne et chancelant sur la tombe de sa bien-aimée, pose romantique et barbiche tremblante, tout son corps tendu vers le geste du bras replié sur sa tempe, une main ferme assurée d'un revolver d'opérette minuscule et comment la mort est-elle possible par un tel affiquet ? Ensemble, tout se mélange dans la gravure : l'amour et la mort, la mort par amour, chaque hachure du dessin réunit la fatalité, scelle le sort, enchante notre imaginaire : une pression du doigt et le pistolet-jouet efface une vie, la douceur d'un été, perpétue l'amour pour des siècles et des siècles, amen.

Paisible comme un dernier sommeil. Un dessin d'Isabelle Rimbaud montre son frère Arthur sur son lit de mort. Il est beau et grave, ainsi délivré des souffrances, le visage émacié, ayant bu dans un souffle final toute la lumière de Marseille, raclé d'un ultime regard les rayons de soleil sur les murs de l'hôpital éblouis de chaux vive.

La mort est un éclat fugitif, l'obsidienne d'une existence vite cachée sous l'ombre d'une tombe, et que se dissolvent nos corps et âmes, et que vienne l'oubli.

Les cadres en coquillages égayent les murs, *Madame Bovary* se débat mollement entre *Ulysse* et *Don Quichotte*, la lampe à pied de dauphin attend la marée et l'abat-jour en macramé tue la nuit. Pierre, revenu dans sa chambre, la regarde : qu'en gardera-t-il ? Probablement pas grand-chose, deux soirs perdus dans un gîte, l'effraction de ce retour dans son pays natal est tellement soudaine.

Il l'appelle là-bas avec le portable prêté par le rédacteur en chef. Sa voix est claire, l'accent roule comme les galets dans une eau vive, il est surpris de comprendre cette langue d'adoption, les mots, le sens, de savoir y répondre. Lorsqu'il raccroche, il se demande en quel langage ses pensées lui viennent à l'esprit, conclut qu'il en existe un autre, caché, apatride, mélange d'images, de sons, de troubles, s'enchaînant sans cesse, se percutant à toute vitesse, s'annulant, s'additionnant, une langue de cervelle, malhabile, embryonnaire, rapide, destinée à rester incomplète dans les plis et les circonvolutions du cerveau.

Elle a évoqué ses affaires entassées chez elle à Ispahan, quelques habits, des objets et des livres au fond de quelques sacs à dos, la plupart revêtus des logos des tour-operators pour lesquels il avait travaillé dans tous les pays environnants, certains, d'ailleurs, même pas ouverts depuis le dernier voyage, contenant encore les effets habituels des expéditions, habits de rechange, médicaments, cartes routières. Elle a demandé quand il reviendra. À nouveau, Pierre revoit son visage, sa main saisie, les glaces à la rose, les coupoles turquoise, le dédale de la ville sitôt quitté la place Naghsh-e Jahan.

Aujourd'hui, ce qu'il possède tient dans un fourre-tout posé au pied du lit : chaussettes, caleçons, tee-shirt, chemises, brosse à dents, rasoir et dentifrice, une veste plus une paire de mocassins et le sac acheté dans un supermarché de passage avec l'avance du rédacteur en chef. Et combien il avait été étonné devant l'espace de l'hypermarché, la propreté comme le luxe d'une mosquée consacrée à un dieu invisible, tandis que ce qui faisait l'essence même du commerce, le mouvement sans fin des souks, les gestes des vendeurs, le désir de posséder, d'y parvenir, de vendre ou d'acheter, semblait avoir été laminé à même le carrelage du supermarché que d'énormes machines nettoyaient sans cesse. L'argent, ici, n'est rien, le commerce non plus, ce qui se

percevait déjà au moment de son départ, vingt ans auparavant, s'est affirmé, se résume en un seul mot : consommation. Se consumer, brûler, s'éteindre. Il est passé devant des rayons sans comprendre : un lave-linge à 299 €, des mocassins à 29,90 € et un camembert à 2,99 € se mélangent. Parti avec des francs, revenu avec des euros, il se sent inadapté, inappliqué à la vie moderne.

Sur le sac déjà prêt à quitter la chambre, il pose le calepin acheté à la papeterie *Au gratte-papier*. Il est ouvert aux dernières notes prises lors de l'entrevue du maire. Les mots « résistance », « Algérie », « invasions » lui semblent lointains, intemporels, en même temps chargés d'une histoire qui colle aux chaussures comme la terre des champs d'ici. Mais que peut-on en faire ? Comment répondre à la question avec ? Il entend la porte de l'aveugle s'ouvrir très doucement. Fin de soirée.

Fin de soirée, fin de roman. Nous pourrions nous arrêter à cet endroit. La vie est fragmentaire. À quoi bon s'acharner à connaître la suite ? Tout personnage est insignifiant, nous le savons depuis longtemps, il n'y a plus aucun soupçon à avoir. Nous avons célébré Emma en créature chimérique. Nous avons désiré un Rimbaud plus vrai que nature. Chaque auteur cherche la gloire, projette ses héros en avant, leur donne carte blanche. Putains, tueurs, génies ou nains, tout est bon pour nous faire tomber dans le panneau, nous forcer à l'imagination, nous faire entrevoir des paradis éternels ou des saisons en enfer. L'histoire, bien sûr, le style, c'est entendu (trois points au bac) : nos classements, nos petites manigances relancent les questions. Qu'est-ce qui est beau et bien écrit ? Flaubert est-il mieux que Stendhal ? Nous cherchons le consensus, l'assentiment collectif. Le voyage vertical de nos pages nous conduit à la lune ou nous fait capoter en bout de piste. Peu importe. Emma est une grande sœur, une amante, une vieille femme décharnée ou rien du tout. Dans un petit musée communal, sous le néant d'un néon, la malle de voyage de Rimbaud est fermée à jamais, semblable au sac du journaliste, prête à s'évanouir au fond d'un train, d'un bateau. L'insondable, l'inconsolable, l'impénétrable, l'inexplicable, l'indéchiffrable, l'obscur : six cordes de guitare pour écrivain. Chaque lettre, chaque mot propose des sons, un tempo, aucune part de rêve dans tout cela, juste du temps à écouler, prosaïque, pesant, aussi désespéré que celui de n'importe quel quidam. L'écrivain fait passer le temps, le raccroche à nos repères, voilà son seul mérite : gloire et postérité aux asticots. Qu'on lui confère le droit de s'arrêter.

Non, pas tout de suite, nous dit l'auteur, j'ai acheté encore un peu de temps pour vous (l'honnête homme). On continue, lecteur ! Une porte s'ouvre très doucement...

Une porte s'ouvre très doucement sur le jour venu. Jean, hier soir, avait fermé les volets de la cuisine, puis regardé la porte de gauche en bois sombre (chambre nuptiale à allure de caveau) avant de rejoindre l'autre pièce et son lit. Ce matin, par la porte ouverte, un triangle de soleil écarte le seuil, ravive le vieux carrelage, grimpe avec douceur sur la chaise où s'est assise la mère de Petit Jean, s'attarde sur la nappe à l'endroit où elle a posé sa main. Suivre l'esquif de lumière, poser les mains vieillardes sur le dossier de bois, embrasser la nappe, menton râpeux sur la toile cirée, chercher une trace, l'odeur de gel douche d'hier soir. Dix-sept ans d'attente, cheveux de neige et une canne maintenant, le dos usé et la lenteur, pourtant on n'en a jamais fini de nos désirs, forts et jeunes comme au premier instant.

En face, la voiture a déjà disparu. Elle est partie à ses ménages, ses aides à la personne. Partie aussi en douce la mobylette en direction de la ville, le car de ramassage scolaire a démarré en bas du village sans Petit Jean pour la première fois.

Au gîte, Emma regarde son visage dans le miroir de la salle de bain. Les cernes des yeux, les plis autour de la bouche, les soucis du front, pesanteur des désillusions depuis tant d'années. Ferme les paupières, passe lentement ses doigts dessus, l'eau fraîche sur ses joues, ses lèvres, son cou. Désillusions, mais la peau est élastique, prompte au retournement, l'espoir à nouveau sur les épaules nues, Emma, fraîcheur gardée, ne demande qu'à jaillir, à bouger.

Dans une chambre voisine, Frédéric dort et rêve. Une histoire du temps où il travaillait, avait un vrai métier, des espoirs, des loisirs (la plongée).

Dans l'autre chambre, Pierre, son sac à la main, s'apprête à ouvrir la porte, puis balaye du regard une dernière fois la pièce pour s'assurer qu'il n'a rien oublié. Lampe à pied de dauphin, *Madame Bovary* sur l'étagère, les photos d'une famille inconnue dans des cadres en coquillages. Sa chambre alors en vision fugitive, papier peint à grosses fleurs et la fois où (la dernière fois) qu'il était venu, garant le camion dans l'avenue un peu plus haut, les histoires que ça avait fait avec le patron le lundi suivant, mais son père... Son père, porté dans ses bras quelques semaines plus tôt, trop faible pour aller du fauteuil au lit d'hôpital, c'était comme porter un enfant, le monde à l'envers.

Au même moment, le maire décroche son téléphone à la troisième sonnerie. C'est un reporter suisse, de passage dans la région, spécialiste des questions politiques, et qui aimerait bien venir enquêter au village.

Loin d'ici, sur le parking d'un hôtel pour VRP, un type remonte dans son véhicule de société, portant l'étiquette Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone).

L'aménagement du territoire est une question essentielle. Le développement durable doit apporter des réponses concrètes à ces problématiques. Il parle haut, l'homme politique.

Ici, la réponse concrète est celle-ci : un bus de ramassage scolaire, payé par le conseil général. Le développement durable est celui-ci : du primaire au secondaire, tu prendras le bus en bas du village pour aller à l'école, au collège et au lycée. Développement : tu mesureras un mètre trente-cinq à dix ans, tu lèveras haut les genoux sur les marches du bus avec ton sac à dos lourd et tes jambes grêles ; tu feras un mètre quatre-vingts plus tard, tu jetteras ton cartable et ton adolescence sur un siège. Durable : toute une scolarité à se lever à six heures, empiler les jours de pluie, de froid, de neige, de soleil sous le panneau de l'arrêt. École des filles, école des garçons devenues inutiles dans le village, transformées en remise à pompes d'incendie, débarras de mairie. Jamais nous ne reviendrons en arrière, les classes resteront fermées, c'est durable et plus rien ne sera développé ici. La diagonale du vide est passée par là, a rayé l'espace, écarté les habitants, resserré les champs, parsemé la campagne avec parcimonie, un médecin trop loin, un pharmacien en ville, un curé pour plusieurs paroisses, la poste et la boulangère en camionnette.

Le bus, donc, conduit par un nommé Mainmain, surnom transmis par des générations d'élèves sans savoir pourquoi, cheveux gras mouillés, sourcils en bataille et poils dans les oreilles. Taisez-vous, les gosses. Tu vas voir ton cul, en phrases favorites. Le bus et son allée centrale couverte de carton les jours de neige, tracer avec la pointe d'un canif une bite ou Mélanie je t'aime sur le dossier du siège. Celui qu'on pousse avec un croche-pied lorsqu'il descend et Mainmain qui dit : Tu ne peux pas faire attention, en pestant sur le maladroit étalé sous les rires des canailles.

Un matin lumineux et le bus, dans la clarté du développement durable et de l'égalité de l'aménagement du territoire, s'en va rejoindre la ville depuis l'arrêt marqué par un panneau aux armes du conseil général en bas du village. Mainmain au volant connaît chaque détail de la route. La maison du père Lapin est la dernière avant les virages absurdes au milieu des champs plats. Quelques voitures téméraires et pressées doublent le bus avant la grande route. L'arrivée

au carrefour est machinale pour Mainmain : double débrayage, descendre les vitesses une à une jusqu'au stop. Point mort, le ralenti du vieux bus qui fait trembler l'habitacle. Laisser passer un ou deux véhicules, puis redémarrer en tournant le large volant à droite, monter les vitesses jusqu'à la quatrième qui craque toujours un peu, attendre la fin du faux plat pour la cinquième et en route pour neuf kilomètres avant le prochain collègue.

C'est routinier, donc, cette réponse concrète à l'aménagement du territoire, mais nous aimons de telles organisations emblématiques qui reflètent nos valeurs d'une manière pragmatique. Accès à l'éducation pour tous selon les principes initiés par Jules Ferry, ramassage scolaire gratuit, il suffit d'attendre le bus à l'heure idoine en bas du village. Chaque année, le bulletin en quadrichromie du conseil général valorise les dépenses ainsi occasionnées, il y a même eu récemment une photographie où le président posait devant la flottille des cars de ramassage, assemblés tout exprès pour le cliché par le service de communication un jour de vacances scolaires, il avait fallu indemniser double les conducteurs.

Un matin lumineux donc, comme tant d'autres. Le chant d'un coq résonne contre des ombres déjà tranchées, une saute de vent secoue la rosée sur des tiges émeraude, les margelles des puits attendent le repos d'un vieux chat, la boulangère est en chemin, avec l'odeur du pain frais derrière son siège. Rien de lyrique à cela, la poésie campagnarde n'est plus à la mode, pas d'enthousiasme à avoir, c'est juste la vie renouvelée, l'habitude, le hasard d'une belle lumière.

Pierre referme le hayon de la Volvo, son sac paraît perdu dans le coffre du break. Il rentre à l'intérieur du gîte. Emma a posé un seul bol de café sur la table. Frédéric ne descend pas ? Pierre désigne les chambres à l'étage d'un geste du menton. Il doit dormir encore, dit-elle. Puis, comme si Emma anticipait les pensées du journaliste : Ne vous en faites pas, je le ramènerai chez lui.

Retour à la voiture, contact. L'aménagement du territoire est une question essentielle. Le développement durable doit apporter des réponses concrètes à ces problématiques. L'homme politique parle dans l'anonymat des autoradios, persuadé qu'on l'écoute. Mais qui arrive encore à distinguer ces vieux mots dans la rumeur du quotidien ? Pierre démarre le moteur, manœuvre lentement dans la cour. Sous le soleil, le pare-brise devient opaque, traces d'insectes, dégoulinures de pluie et une espèce de suie grasse qui recouvre le verre feuilleté à l'intérieur.

Matin lumineux, donc, et la Volvo, dans la clarté du développement durable et de l'égalité de l'aménagement du territoire, s'en va rejoindre la ville. Le village est si petit, si banal, qu'on arrive vite à la maison du père Lapin, la dernière avant les virages absurdes au milieu des champs plats. Loin devant le journaliste, le bus conduit par Mainmain a déjà tourné à droite. Pierre part à gauche pour un détour de trois cents kilomètres. Cette idée qu'il a eue au milieu de la nuit, comme une évidence, passer voir son frère, c'est l'occasion, une carte à Noël, un coup de fil au Nouvel An, pas vu depuis son départ, même lorsque son frère lui avait annoncé la mort de leur mère. Il accompagnait un groupe de touristes dans le désert, avait lu le télégramme à son retour, quinze jours trop tard, déjà réduite en cendres, à quoi bon revenir de là-bas ?

Le bus conduit par Mainmain a tourné à droite, le journaliste part à

gauche et, droit devant, la mère de Petit Jean astique une salle de bain, douche, lavabo, carrelage, sans oublier le miroir dans lequel elle se reflète, affublée d'une blouse de ménagère, un fichu sur la tête. Elle a allumé la radio pour se distraire (développement durable, aménagement du territoire...).

Plus loin, le père de Petit Jean s'arrête devant les locaux flambant neufs d'un des nouveaux prospects qu'on lui a donnés. Sifflement admiratif. Le représentant de commerce ferme le contact de sa voiture Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone), l'autoradio s'arrête et cloue le bec à un homme politique au milieu d'une phrase (L'aménagement du territoire est une question essentielle. Le développ...). Locaux neufs, probablement une boîte innovante, récente, peut-être encore aidée par des subventions publiques, un bon client en perspective : en profiter. Seul compte le vieil espoir de se refaire.

Jean consulte sa montre, puis l'horloge, constate deux choses : que la pendule s'est arrêtée, que la boulangère est en retard. Il approche une chaise de l'horloge, monte dessus avec précaution et lenteur (qui le fera lorsqu'il ne pourra plus ?). Il s'apprête à remonter les deux contrepoids de fonte lorsqu'il entend le klaxon de la camionnette devant chez lui.

Le 10 juin 1919, sept mois après la fin officielle du grand massacre et la mort d'Apollinaire de la grippe espagnole, le riche marchand Paul Guillaume organise une fête nègre à la Comédie des Champs-Élysées. Blaise Cendrars, manchot depuis quatre ans, y propose trois contes nègres, issus d'une anthologie nègre qu'il prépare avec le jeune Radiguet pour 1921. En décembre de la même année, il dédicace à Brancusi son texte *Profond aujourd'hui* : à mon cher poète, ces jeux nègres. Dix-sept ans plus tard, le 5 mai 1938, il écrit : Quand je pense à Rimbaud, je rigole et c'est à mon tour de vous dire merde ! Ô mes frères, les poètes... Admiration pour l'autre amputé, tous deux rescapés d'une saison en enfer : le mot « nègre », encore, répété à satiété par le post-adolescent génial (Marchand, tu es nègre ; magistrat, tu es nègre ; général, tu es nègre ; empereur, vieille démangeaison, tu es nègre), le terme donc, pas encore dévoyé, interdit, usurpé, récupéré, montré du doigt comme dans la litanie des mots-clefs d'extrême droite d'aujourd'hui : Abidjan, Algérie, Africains, barbares, bled, chômage, clandestins, communautarisme, corruption, courage, crime, crise, démocratie, édiles, élus, étrangers, fonctionnaires, fondamentalisme, halal, immigration, injustice, insécurité, invasion, laïcité, magistrats, mœurs, musulmans, patrie, peur, procureurs, province, souveraineté.

En 1938, Radiguet danse depuis longtemps dans l'infini du bal du conte d'Orgel, Apollinaire est définitivement « las de ce monde ancien » et le haut fonctionnaire Alexis Leger prépare avec Paul Reynaud les accords de Munich.

Cendrars est mort en 1961, en pleine guerre d'Algérie. À la même époque, un type d'extrême droite avait, paraît-il, oublié son poignard gravé à son nom après avoir tué un sale Arabe, un sale nègre. La stupidité de l'histoire, la cocarde de nos colonies, le chauvinisme des pauvres avaient encore une fois eu raison du langage, l'adjectif collé au mot, sale Arabe, sale nègre, devenu une évidence, passé dans le collectif national.

Censure et anathème, donc, comment continuer sans dévisser à fond le vase des mots, les secouer dans le vent jusqu'au dernier, les laisser s'envoler sans couleur, transparents dans le soleil ? A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, c'est déjà un classement, une restriction. N'en

déplaise à la mémoire du post-adolescent génial.

Ces quelques jalons, donc, pour continuer d'écrire, sont parfois nécessaires. Vieille recherche éternelle d'une épopée romanesque, trouver le don Quichotte qui sommeille en soi, l'*agora* d'une cité grecque, la *politis*, la dérisoire quête du sens secret du monde et des hommes retranchés derrière les dieux. Le reste n'est que littérature, c'est-à-dire des histoires d'amour et de mort, et les mots toujours à agencer, retors et libres comme l'air. Continuer, donc.

Continuer : Mainmain passe maintenant devant la vieille enseigne familière qui marque l'entrée du parking (deux couleurs dans un cercle, le rouge et le bleu séparés par un diamètre oblique, la mention *Les Routiers*). Au retour de sa tournée des collègues, il arrêtera son bus à côté des camions et, comme d'habitude, commandera un café, avant de se rétracter et de dire au patron : Plutôt un petit blanc ! Ils m'ont usé, les mômes... Le patron répondra, invariablement : Un petit blanc, tu ne préférerais pas un grand noir ? Adjectifs et mots, clins d'œil et clichés éculés jusqu'à l'extrême.

Continuer : tout en roulant, le journaliste pense à l'article qu'il doit écrire pour le rédacteur en chef, ne sait pas comment s'y prendre, que faire des paroles de Jean, de l'entrevue avec le maire, faut-il y mêler Emma, l'aveugle, compagnons de hasard pour une question de fortune qui demeure sans réponse.

Continuer : la boulangère ouvre la porte de Jean, précise d'un trait : Je suis en retard, mais j'ai été déviée sur la route. J'ai vu des gyrophares au loin, probablement encore un accident ou un convoi exceptionnel qui s'est fourvoyé ici.

Continuer : la mère de Petit Jean dénoue son tablier, défait son fichu et prend congé d'une vieille dame, en route pour l'aide à la personne suivante.

Continuer : le VRP croise les doigts en passant le seuil de son nouveau client : se refaire, se refaire...

Continuer : Emma et l'aveugle.

S'arrêter : Petit Jean.

*C'est un trou de béton où chante une autoroute
Accrochant follement aux parpaings des papiers gras
D'aluminium ; où les néons, couverts de croûtes,
Luisent : c'est une petite aire qui mousse de poubelles et de rats.
Un motard jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et le casque baignant dans le gyrophare bleu,
Dort : il est étendu par terre, sous la vue
Des gens pâles et verts sous la lumière qui pleut.
Les pieds hors de ses bottes, il dort. Souriant comme
Sourirait un motard heureux, il fait un somme :
SAMU, berce-le chaudement, il a froid.
L'oxygène ne fait pas frissonner sa narine ;
Il dort sous la glissière, la main sur sa poitrine
Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.*

On évitera la litanie des mots antiques, tragédie, drame, catastrophe, malheur, calamité, on dira simplement « accident » : il a eu un accident. Rien d'autre, ne pas provoquer davantage le désarroi, le désastre de l'âme, les pleurs inutiles, l'affolement anticipé. La parade sauvage doit commencer par du sang-froid, de la retenue, du maintien. On admet les fronts soucieux, les yeux embués, les mains jointes, les « Mon Dieu ! ». La mère de Petit Jean est avec son fichu sur la tête, sa blouse de ménagère nouée dans le dos, elle tient le téléphone sans comprendre ce qu'elle fait là, au bout du fil, dans le bureau de la directrice de la maison de retraite, laquelle s'est éloignée discrètement dans le couloir. C'est pour vous, a-t-elle dit en allant la chercher chez une des pensionnaires. Une seule certitude : l'hôpital s'est procuré ce numéro, connaît son emploi du temps et sait qu'à cet instant précis elle se trouve là. Et elle, l'instant d'avant, chiffon en main, époussetant des bibelots, conversant avec la pensionnaire de sa voix claire et généreuse et combien on l'apprécie aussi pour cela, hormis sa vivacité à astiquer, laver, lessiver (une perle, dit-on). Elle, la seconde d'avant, heureuse, du moins se trouvant chanceuse, satisfaite, avantagée par la vie, même si son mari, dans l'obsession de se refaire, prétend parfois le contraire. Elle, dans cette seconde interminable, celle de la félicité, celle d'un avant puisqu'il y aurait avec évidence un après, une autre seconde, des minutes différentes, des heures contraires, des jours opposés, des mois abjects, des années infâmes. Elle, dans cette seconde, donc, qui résumerait à jamais un bonheur désormais inatteignable, a juste entendu la directrice dire dans son dos : On vous demande au téléphone. Et la voilà maintenant, dans la bascule d'un autre temps, le combiné en main, l'écouteur sur l'oreille, les mots « hôpital », « accident », la directrice dans le couloir. Elle, encore et toujours, ne sachant que dire, que répondre aux mots « hôpital », « accident », termes définitifs, irrévocables. Elle, raccrochant le téléphone de la directrice, à côté d'une photo de famille dans un cadre doré où on reconnaît celle qui attend dans le couloir, mais souriante, sans la mine inquiète de maintenant, la regardant du coin de l'œil. Sur la photo, la directrice est brune (blonde maintenant), elle regarde le photographe et tient un petit garçon dans ses bras, derrière eux la mer a des reflets d'argent. La mère de Petit Jean dénoue sa blouse de ménagère, d'un geste retire son foulard, puis le contemple longuement : sa vie fichue.

Le 28 mai 1964, Claude Simon, prix Nobel de littérature dix-neuf ans plus tard, répond par l'intermédiaire du journal *L'Express* à Jean-Paul Sartre qui sera auréolé de son refus du même Nobel la même année. Leur différend : la déclaration du philosophe qu'en face d'un enfant qui meurt le livre ne fait pas le poids. Nous savons être précis, retracer l'analyse de cette dispute, les arguments de chacun, l'épineuse question de l'engagement au centre du débat. Pour autant, combien nous paraît anecdotique et obsolète cette contrariété du moment. En bonnes ménagères, un coup de chiffon a suffi : nous en sommes conscients, littérature collective et drame personnel ne peuvent être opposés. Rien à voir. Nous prenons de la distance, nous contemplons le creuset des années comme une écuelle à récurer, tantôt un plat d'airain chatoyant, tantôt une auge peu ragoûtante.

Enfin, cela serait si nous étions des ménagères compréhensives, capables de discernement, épouses parfaites, maîtresses de l'histoire et des arts, concubines de l'espace et de la géographie, même dans ce village. Hélas, ce n'est pas le cas, nous sommes toujours prompts à nous émouvoir, à défendre la veuve et l'orphelin, à donner raison à la dernière d'entre nous qui parle, eût-elle une allure de lavandière avec mèche blonde et raide sur le front, celle qui est « comme tout le monde » et qui est venue ici (trois lettres comme une île).

Au village d'ici, donc, la vieille assiette ornée de trois fleurs de lys et portant mention « Au dauphin, fils de France », restera vide aujourd'hui. Jean ne portera pas le grain aux poules. Emma a téléphoné, rapport à l'accident que lui avait annoncé la boulangère. La seconde d'avant l'appel, sans être forcément heureuse, était sereine du moins, dans le calme qu'on entrevoit parfois lorsque des choses se dénouent, accompagnées dans le cas présent d'une odeur de gel douche. La seconde d'après efface tous les parfums, fige la pièce dans une ambiance de cire, la chaise devant l'horloge arrêtée, la porte de gauche en bois sombre tremble un peu, prête à s'ouvrir. Ne pas étouffer. Il sort sans mettre sa casquette.

Parfois tout vacille, nos certitudes aussi : un enfant qui meurt ou la littérature, des histoires d'amour ou la chanson des morts : que choisir ?

Il y a la visite du frère. Le coup de fil passé juste avant, la chance de tomber sur lui, sa voix franche et cordiale, celle du Nouvel An : Combien de temps tu restes ? Ah, je suis content. Tu vas pouvoir faire connaissance avec... Tout ce qui était oublié se redécouvre, un frère venu sur le tard, treize ans d'écart, jamais eu la patience de jouer avec. La visite, les petits plats dans les grands, faire connaissance, donc, avec cette jeune belle-sœur aux yeux clairs, deux enfants, celui qui vous montre tous ses jouets, celui qui mange un yaourt dans une chaise-bébé en s'en tartinant les joues. Le frère, sa joie, et découvrir d'un coup tout ce qu'il a dû prévoir, endurer, faire face, enterrement de leur mère, déménagement de l'appartement, paperasses diverses, et lui, si loin, ne se rendant pas compte. Lorsque Pierre était parti, le petit frère n'avait pas dix-sept ans. Celui, donc, qu'il redécouvre, qui perd déjà ses cheveux, le frangin jamais nommé ainsi, tout à sa joie, volubile, expliquant, demandant, questionnant, tout à la fois, et lui, journaliste d'opérette, guide de circonstance, adopté de différents pays, endossant pour la première fois un statut de grand frère, indispensable, essentiel, une famille et se serrer les coudes.

Bien sûr, on lui avait enjoint de rester le soir. Il avait profité de l'après-midi pour accompagner sa belle-sœur aux commissions tandis que le frère travaillait (comptable dans un garage), avait visité la petite ville qui formait leur univers, si semblable à celles qu'il traversait depuis son retour, terrasses et garçons de café, magasins de centre-ville, supermarchés de périphérie et les mêmes regards croisés, les mêmes attitudes, des retraités à petits pas, des actifs aux traits soucieux, des jeunes à téléphone portable. Comment fait-on pour s'adapter à un endroit ? Quel mimétisme met-on en place ? Sensation étrange d'avoir obliqué pour une autre vie, finalement pas si différente, chaleur des souks à la place du centre-ville, mais les mêmes comportements prévisibles, tout ce qui forme d'impalpables règles de conduite auxquelles nous nous plions sans même nous en apercevoir.

Le soir, une fois les enfants couchés, il y a cette grande discussion, ce qu'il a fait, comment il est revenu, leurs vieux souvenirs à mettre en commun, leurs espoirs. Encore une fois, la langue maternelle reconquise, la bien nommée entre frangins. Est-ce qu'il retournera là-bas ? Le oui vient d'un bloc, sans réfléchir, la vision de ses affaires dans le petit appartement d'Ispahan, son visage, la manière dont elle

noue son foulard avant de sortir, chaleur de sa main saisie au coin de rues tranquilles, glaces à la rose. Quand il pourra revenir est un autre problème. En même temps qu'il prononce ces mots, il a la certitude que cette famille retrouvée, le bloc ténu d'un petit frère, dénoue quelque chose de profond, accroche solidement une attache, un petit grappin à sa vie. Oui, il reviendra. Bien sûr qu'il reviendra. Ils se couchent tard. Il dort dans la chambre du plus grand, ses pieds dépassent du lit. Sur le mur, une photo où tous posent dans un paysage de neige en souriant devant une luge, un frangin, son épouse, deux enfants : sa famille. C'est ma famille, dit-il à voix haute.

Pierre reprend la route le lendemain, retrouve le journal sans avoir écrit le moindre mot de son article (c'est quoi déjà, la question ?). En débarquant dans le bureau, d'emblée, le rédacteur en chef l'apostrophe : Ah, vous voilà ! On vous cherche partout. Une dame, celle chez qui vous avez logé, cherche à vous joindre depuis hier soir. Aucune demande sur l'avancement de son reportage.

Un enfant qui meurt ou la littérature, des histoires d'amour ou la chanson des morts : que choisir ? Rien, ne pas choisir, laisser faire seconde après seconde cette illusion d'existence tenue en nous, cette impression de l'illimité. Pour la percevoir, nous avons balisé le temps, secondes, minutes, heures, années, siècles, millénaires, l'accélération à rebours nommée histoire, la séquence des dates, leurs proximités (30 septembre 1891 : mort du général Boulanger ; 10 novembre 1891 : mort de Rimbaud), leurs éloignements (la fête nègre du marchand Paul Guillaume le 10 juin 1919, quarante-six ans après les faux nègres du poète). Leurs intervalles passés sous silence : entre la mort de Rimbaud et 1919, il y a l'affaire Dreyfus. Entre 1938, date à laquelle Saint-John Perse négocie les accords de Munich, et le 28 mai 1964, où Claude Simon apostrophe Jean-Paul Sartre, il y a trois guerres, une mondiale et deux petites, Indochine et Algérie. Ne pas choisir, laisser faire.

Laisser faire le temps, immuable, patient, ce qu'on nous répète à satiété, pour un chagrin d'amour, les pleurs d'un deuil, un boulot ennuyeux, une vie insipide. Laisser faire. L'histoire, et plus modestement les calendriers, se chargeront de compter à notre place. Dreyfus, Pétain, c'est entendu, mais la suite est plus floue : des sigles, OAS, des slogans, « Élections, pièges à cons. Référendums, c'est tout comme », qui s'en souvient ? D'amnésie en oubli, d'abandon en désintérêt, nous traversons les années en faisant bien attention de marcher entre les clous et dans les maigres repères que nous nous fixons : après le Nouvel An vient invariablement la semaine du blanc dans les supermarchés ; au moment de la rentrée des classes, nous garnissons les devantures de cartables, de feuilles de vigne rouges et de quelques marrons. Et nous voici, d'ennui à ennui, arrivés mollement à notre époque actuelle. C'est là, tout de suite : voici nos jours.

Passés sous silence la bascule du siècle, l'avènement d'Internet, les tours qui s'effondrent, nous avons nivelé la planète, le monde s'est aplati. Aristote et Copernic avaient tort, la Terre est une assiette creuse. Incapables de percevoir autre chose que ce petit cosmos, nous tournons autour sans même avoir faim, nous grapillons quelques miettes de déjà-vu. L'histoire se répète, donc nous la recommençons. « Je veux du boulot, pas du mariage homo », s'exclament quelques

quidams, heureux de leur trouvaille. Slogans, devises, dictons, formules, sentences, préceptes et clichés en guise de conversation, nous attendons la suite des jeux du cirque, la curée des idées, le retour aux curés, la boucle est bouclée, circulez, il n'y a plus rien à voir : voici nos jours.

Fin de soirée. La porte de l'aveugle s'ouvrirait très doucement. Obscurité, des ombres, des patatoïdes, le monde tel qu'il est. Voici Emma : à quoi ça sert de voir cet univers usé, une gueule de flic, s'admirer soi, les hanches devenues lourdes, les cuisses épaisses. Alors l'aveugle, pourquoi pas ? Quelqu'un pour qui compterait seulement les bruits du dehors et pas les apparences, quelques mots chopés au hasard et pas les conversations, juste les blancs, la pesanteur de l'air, la simple direction du soleil, honnir tous les détails, aspects, faux-semblants, nuances, ne rien juger, trancher, ordonner. S'engouffrer dans la trouée du temps, s'enfoncer dans la mer, se dissoudre. Soulever le drap, prendre sa main, la poser sur son cœur. Bruits du dedans, sons des corps.

Son cœur rappellerait la clef de l'hôtel, lourde, emportée par son poids, se balançant sur la serrure, pareillement martelée sur le bois de la porte de la chambre refermée. Ses caresses, depuis longtemps oubliées, ce serait quelque chose d'enfoui, d'englouti, une étrange étrave. Aucun naufrage cependant, rien d'effrayant, le contraire de l'angoisse, une douceur infinie et pure, un bruit régulier, vivant, un rythme lointain, ardent, transporté par quelques doigts serrés sur la rondeur d'un sein. Puis descendre plus bas encore, plus profond, ne plus avoir peur, oublier l'impatience de la lumière, la peur que manque le souffle. À l'effrayante noyade, substituer le tac-tac-tac du marin par le battement du cœur d'Emma. Voler au-dessus des épaves, nager avec des poissons immémoriaux, descendre là où le soleil n'a jamais pénétré, ne plus jamais remonter. Se déposer lentement sur les fonds marins, sentir le sable en suspension, les pulsations de la vie. Ce serait une autre dimension, faite de toucher et de souffle, d'air et de peau. Deviner un frôlement de paupière, la commissure des lèvres, la pointe d'un ongle, des mouvements invisibles, la sensation d'une chaleur, le froissement d'un drap, le tissu des vivants. Entre, Emma ! La porte de l'aveugle s'ouvre très doucement.

Fin de soirée. Le lendemain, *Madame Bovary*, coincée entre *Ulysse* et *Don Quichotte*, regarde le journaliste quitter la chambre du gîte. Emma, épaules nues, fraîcheur gardée, traces de caresses, prépare le petit déjeuner. L'aveugle dort et rêve : fin du conditionnel, mais on garde le présent.

Le présent justement, le jour a recommencé, nous formulons des espoirs comme chaque matin, le temps, la chance. Ainsi va notre destin d'humains, le désespoir est toujours imprévu. Nous sommes d'incorrigibles optimistes. Simple matin, donc, porteur d'espoir : soleil printanier. Par la fenêtre ouverte de la cuisine, Emma suit des yeux une mésange qui s'active sur un arbre proche. Chants d'oiseaux, le klaxon de la boulangère au loin. Elle est en retard, pense Emma. En même temps, son cœur bondit sur une étrange allégresse qu'elle croyait à jamais perdue. Sur la grande route, les gyrophares sont repartis. Une voisine qui travaille la nuit a été retardée à son retour du boulot dans l'embouteillage.

A reconnu la mobylette.

Interrogé les secours au passage.

Part rendre compte à Emma.

Amour la nuit, mort le matin.

Amour et mort emmêlés, comme toujours. Nous y ajoutons la politique et le fait divers : l'acte, l'agissement, la démarche, le geste, l'intervention, la manigance, tout cela commun, disparate, hétéroclite, ordinaire, quelconque, noms et adjectifs à associer dans toutes les combinaisons possibles, pourvu qu'elles provoquent commentaire, interprétation, défouloir à frustrations : tout est bon. Accident de voiture : le conducteur, avait-il bu ? Accrochage d'un bus scolaire : à qui confie-t-on nos enfants ? Avalanche d'hiver : c'est la faute aux skieurs hors pistes, on devrait leur faire payer les secours. Un SDF meurt de froid dans sa voiture : et pourquoi ne l'avait-il pas vendue pour se réfugier dans un appartement ? Nous avons réponse à tout. Discussion de café, conversation chez le boucher, le coiffeur, nous tournons sept cents fois la langue dans notre bouche sans réfléchir. Nous y avons adjoint Internet, le couvert des anonymats et des pseudos guerriers dans des forums d'actualités : *Justicier-59*, *Tarzandes-villes*, *Kärcher-facile*. On peut y lire des réparties bien senties. À la grand-mère écrasée sur un passage piéton, *Bouledogue* aimerait connaître la nationalité du chauffard, « parce qu'on les connaît, hein ! ». Pour le voleur pris la main dans le sac : « On devrait la lui couper (la main) comme en Arabie ! », annonce *Caligula-69*, avant de poster un commentaire cinq minutes plus tard pour répondre à *Michel-de-la-Sarthe* qui s'insurge contre la torture : « Les couilles dans ta bouche, comme en Algérie ! » Parfois, c'est plus léger : pour la victime d'un incendie qui se retrouve soudainement à la rue en pleine canicule de juillet, *Plaisantin-coquin* fait de l'humour en cinq mots : « Tout nu et tout bronzé ». Nous aimons sauter ainsi d'un sujet grave à une gaudriole, parce que amour et mort mêlés, parce que fiction, parce que roman, parce qu'on aura bien le temps de pleurer quand ça nous arrivera pour de vrai.

Fiction. Récit de la France pour demain, rectifie un homme politique, immédiatement relayé dans nos forums pour agora moderne. Voici notre *politis*, le retour à l'antique, l'aide du latin, mère de notre langue, mais, hélas, la fiction reste épique et la demeure des dieux inatteignable. Le roman ne demeure qu'un pis-aller, un gagne-petit de l'imaginaire et madame Bovary s'ennuiera toujours entre Ulysse et Don Quichotte. Reste Sylvain Schiltz, le nom du SDF mort de froid dans sa voiture, son vrai nom, et qui doit bien figurer quelque

part gravé sur une tombe dans un cimetière du nord de la France, visité par sa maman depuis 2005. Nous ne l'oublions pas, il figure caché dans quelques romans déjà : bouteilles à sa mère et dans notre océan du Web.

Accoudé au comptoir, Mainmain a commandé un café, s'est rétracté pour un petit blanc. Il écoute le patron du restaurant routier raconter l'accident qui a eu lieu un peu plus haut sur la route. Un gosse à mobylette, il paraît qu'il a fait un écart, le camion qui suivait n'a rien pu faire. À mobylette sur c'te route, on aura tout vu, bougonne Mainmain. Si ça se trouve, tu le connaissais ? ajoute le patron en essuyant le comptoir. Mainmain n'a pas l'air convaincu. Taisez-vous, les gosses. Tu vas voir ton cul.

En Iran, les cimetières de martyrs sont pleins de colombes. Jabot fièrement rejeté en arrière, elles se détendent d'un coup pour saisir des grains de maïs savamment disposés, puis déambulent à travers les pierres gravées de versets du Coran (marbre crissant sous leurs pattes), disparaissent ensuite derrière l'effigie d'un guerrier moustachu posant pour l'éternité dans un cadre fleuri, enfin repassent devant la photographie d'un homme légèrement dégarni ressemblant à Raimu ou à un boulanger.

Pierre n'a jamais su comment on attirait ces symboles de paix dans ces nécropoles de guerre. Des sensations lui reviennent. Juste l'image d'un oiseau persiste, plumes beiges et plastron blanc, caracolant entre les tombes (ou plutôt de fausses sépultures toutes semblables, des plaques verticales de plexiglas, des cadres d'aluminium, contenant des photographies, des débris de bouquets, prolongés à l'équerre par des pierres horizontales, gravées de citations en caractères arabes, l'ensemble des tombes factices regroupé dans des mausolées disposés devant des lieux publics, écoles, places de centre-ville). D'autres visions : des portraits de Khomeiny et de l'actuel dirigeant sur les murs des immeubles, la ville partout fleurie, les parcs bondés le vendredi, les sollicitations de toutes parts, le français toujours bienvenu, partager une tranche de pastèque, participer à un jeu de ballon, faire un tour de pédalo, rencontrer une jeune femme aux mèches indisciplinées. Une joie de vivre étrange, nerveuse, pressée, tant de choses à rattraper. La guerre Iran-Irak, dont sont issus les martyrs, a fait cinq cent mille victimes dans chaque camp pour la génération des parents en âge maintenant de trembler pour ses propres enfants de quinze à vingt-cinq ans, eux-mêmes convaincus de leurs droits, fiers de leur passé, l'héritage des lettres persanes tout de même !

L'amour, un 27 avril, trace d'une glace à la rose sur ses lèvres, la mort aujourd'hui, sans empreinte, stigmaté, signature : définitive. Il pense à cela en apprenant la nouvelle. Rien d'autre, à peine de la surprise, comme si cela s'inscrivait dans la continuité de tout ce qu'il avait vu pendant toutes ces années passées ailleurs. Ce qu'il avait vu ? Pas grand-chose, des images encore, par exemple, une des premières de sa vie d'errance : un enfant malade (mourant ?) sur la plage d'Aqaba, sa mère et son père réunis autour de lui, leur dromadaire

assis tranquillement près d'eux sur le sable dans une crèche improvisée. C'étaient des scènes incroyables, inracontables, sans explication, comme ce vieil homme décharné en plein soleil sur une colline, pieds nus dans un sentier étroit bordé de buissons d'épines et bourdonnant d'insectes, portant un sac encombrant et lourd au travers de ses maigres épaules et, arrivé au sommet, dénouant les ficelles, déversant le contenu (le cadavre de son fils) sans plus d'émotion que s'il s'était agi d'un ballot de linge ou d'un fagot de bois. Alors seulement, Pierre avait remarqué le lieu, le sommet d'une vieille tour, une terrasse circulaire, une aire à vautours destinée au rite zoroastrien de la mort, coutume pourtant interdite depuis longtemps. Au final, le trépas est toujours vainqueur, il nous pousse dans des efforts d'imagination sans fin pour l'admettre, l'apprivoiser, s'y soumettre, nous assujettir et nous affranchir en même temps. Rien de triste dans tout cela, juste la fatigue des vivants. Et combien cette lassitude de trompe-la-mort lui était revenue ainsi en pleine poire. Jambes flageolantes, il avait dû s'asseoir, visage transparent, plus de sang dans les joues. Le rédacteur en chef avait demandé si ça allait. Il avait prétexté une mauvaise nouvelle, drame familial, autre synonyme de fait divers, mais moins journalistique celui-là, personnel, admissible, obligeant à la compassion. Si je peux faire quelque chose ? avait marmonné le chef. D'un coup : Oui, si je pouvais garder la Volvo encore deux jours, le temps d'aller à l'enterrement.

Rimbaud, 10 novembre 1891, jour du trépas, post-adolescent transformé depuis longtemps en adulte émacié, encore au-delà de ce qu'avait vu de lui l'ami Delahaye à son retour de Chypre (« joues creusées, équarries, durcies »), onze ans d'errance de plus, on imagine sa face de pantin brûlé, cuite au cratère d'Aden, desséchée par l'Afrique. Mais la tête n'est plus reliée à rien, il est Pinocchio désarticulé, une jambe en moins, un corps de bois posé sur les draps gris de Marseille. Les yeux de fièvre enfoncés dans les orbites parcourent les arabesques de plâtre et les taches de soleil sur les murs chaulés. Des mouches suivent les fissures, s'attardent dans un angle : derniers voyages, dernières visions, derniers mots qui viennent à l'esprit avant Aphinar. Notre imagination, aidée de ce qu'on a glané, est prompte à construire la légende du post-adolescent génial. Nous en rajoutons un peu, pour le fun (« La mort est une clownerie », dira Paul Léautaud, cinquante ans plus tard). Mais l'émotion, oui, est réelle encore maintenant pour qui se rend au cimetière de Charleville. Deux pierres tombales exactement jumelles : à gauche, la petite Vitalie, morte à dix-sept ans, à droite Arthur, décédé à trente-sept, marbres blancs identiques et veinés d'argent, notre goût pour les assonances immuables. Devant, allongée comme un chien fidèle, une inscription rappelle que repose « aussi » Vitalie Cuif. Le « aussi » et son tintement de gamelle pour celle qui n'a épargné ni sa peine, ni sa rudesse : une mère, quoi. Deux Vitalie pour le prix d'une, donc, venues toutes deux à Londres en juillet 1874 pour assister au purgatoire un an après cette saison en enfer, du temps où il était encore vivant avec une bouille renfrognée de post-adolescent déçu.

Londres : on s'y bouscule, on y cherche l'exotisme aisé, on va au British Museum, parfums de voyage et de liberté, ce sont des illuminations faciles, l'ancêtre de Disneyland : *Oh ! Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques*. Derniers feux, langues de lave. Il n'écrira plus rien. Jamais plus. Quatre ans plus tard, les joues creusées, équarries, durcies, s'ouvrent à peine à Delahaye : « Je ne m'occupe plus de ça. » « Ça » : deux lettres contractées, résolues, un boa constrictor a étouffé la littérature. Plus tard, Beckett dira « bon qu'à ça » pour parler de la même chose, incongruité des mots, superlatif de l'écriture, chose banale, machin des lettres. Le diable Verlaine est retourné dans sa boîte, rangé et sage comme un pantin.

L'après-Rimbaud se prépare : mêmes cafés, mêmes rendez-vous, mêmes poètes au déclin, déclamant leurs identiques fadaïses, niaiseries : faux nègres. Bientôt Paul Léautaud, sa mort clownerie en sautoir, enverra un poulbot offrir un bouquet de violettes au vieux Verlaine usé et attablé à une terrasse. Caché derrière un mur, il ricanera devant le poète qui cherche en vain l'admirateur. Quelques semaines plus tard, on déposera d'autres fleurs sur la tombe du faune, comme l'appelait le post-adolescent irrévérencieux. Fin d'une époque.

Toutes ces vieilles traces sont oubliées : les faux nègres harangués depuis le fameux grenier sont périmés depuis longtemps. Deux guerres mondiales ont saigné les mémoires, démoli tout ce qui pouvait l'être, ainsi le grenier, ainsi Roche, qu'on traverse sans s'en rendre compte, une ferme, des hangars, l'inimitable campagne française, maisons, herbe, église, un endroit si petit qu'on l'accouple à Chuffilly, moins de cent habitants au total. À la dernière élection présidentielle, l'extrême droite y arrive en tête au premier tour : retour aux faux nègres.

Choisir l'indécence de la mort n'est pas un jeu, ni une figure de style imposée, tout juste une option. La mort est une fusion, une incandescence, elle provoque des réactions en chaîne, on peut tout imaginer. Jean, par exemple : plutôt que de se rendre chez Emma qui vient de lui téléphoner, demeure hébété sur le seuil, tête nue et cœur glacé, regarde la maison d'en face, la voiture partie faire des ménages, la mobylette écrasée quelque part. Oui, notre imagination galope dans des pampas désolées alors que la rue est si calme, que les pavés autobloquants attendent comme chaque jour le retour de la voiture en fin de matinée, la marche de Petit Jean dans l'après-midi lorsque Mainmain et le car de ramassage l'auront laissé au carrefour. Taisez-vous, les gosses. Tu vas voir ton cul. Rue tranquille, géraniums déjà aux fenêtres au risque des dernières gelées et le péril glacé du mauvais roman, suspendu en permanence dans des hasards de circonstance, la vie en est truffée.

Donc, Jean, toujours sans sa casquette, ouvre les portes de la grange, sort la voiture (une vieille AX ou une Renault 5 hors d'âge, comme celle de Julien Gracq), part vers la ville, passe devant la ferme pimpante du père Lapin, pense au retour d'Algérie, le barda jeté au fond du puits, un choc mat, un écho de cave, le geste pour balancer la grenade d'un coup sec, la goupille qui rebondit sur le sol avec un tintement de petite cuillère, puis, dans la bergerie berbère, la réverbération formidable et caverneuse du bruit, des cris et des hurlements à jamais dans l'oreille. Vient ensuite le carrefour, peut-être quatre Arabes arasent l'espace à l'arrière du panneau « Ici l'État investit pour votre avenir » (le chef d'équipe resté dans le camion). Puis l'endroit de l'accident, déjà débarrassé, quelques débris, un bout de réservoir, une pédale de mobylette et la hache préhistorique tassés au fond du fossé. Il faut que l'herbe pousse et que les enfants meurent, disait Victor Hugo.

La mort, donc, porte de gauche, à côté du buffet, ou la femme de Jean allongée au cimetière avec la date du décès déjà vieille de presque vingt ans. Il faudrait se renouveler maintenant, croire, imaginer, se persuader, se doter d'une belle histoire triste à pleurer, de retrouvailles qui ne durent que le temps des effluves d'un gel douche. La mort en conclusion sous l'escalier du musée : Allons délivrer Rascar Capac ! Jean peut tout imaginer : la porte qui cède, la vitrine de verre

prise à bras-le-décor, corps parcheminé recroquevillé plus léger qu'une plume, la mort n'est rien, mascarade, clownerie. Puis repartir, la momie dans le coffre, puis balancée dans le puits avec le barda. Bien fait : pied de nez à la mort, promesse tenue. Allons délivrer Rascar Capac !

La suite est histoire d'imagination, roman, fantaisie, caprice. Mettons que les flics retrouvent Jean, il doit bien y avoir des caméras dans les musées. Mettons qu'on l'arrête, menottes aux mains (qui plus est devant la mère de Petit Jean). Admettons l'incroyable (qu'on ne retrouve pas la momie, que le vieux Jean reste muet comme une tombe, qu'il ne cède en rien). Permettons ce doute, justifions-le par un beau couplet psychologique sur l'effacement de la mort, la momie, le barda, l'Algérie, la pré-Colombie. Au fond du puits, tous les croisements sont possibles, les bifurcations conseillées, le romanesque bat son plein, le fictif, l'irréel et l'inventé montrent leurs dents blanches et leurs sourires enjôleurs. Madame Bovary, c'est moi, se retient de dire Emma. Enfin, ça pourrait se passer comme cela. Seule certitude : le mot « mort » apparaîtrait déjà soixante-dix fois jusque-là dans le texte, c'est dire...

« Un Flaubert, véritable ébéniste littéraire, qui astiquait pour que cela brille partout. Le résultat : la médiocrité et l'ennui. » Il est sévère, Paul Léautaud, pourvoyeur de violettes à Verlaine, mais d'orties à Rimbaud : son *Bateau ivre* fait « chiqué », même artifice que pour Flaubert, c'est aussi son avis. Ce n'est pas celui de Claude Simon, érigeant *Le Bateau ivre* dans la liste des préférés. Nous admettons ces dissensions, mieux, nous les encourageons, sel de la vie, vieilles disputes, petits *Hernani* du livre, qui s'en soucie ? Et qui lit, d'abord ? Ça ne prête pas à conséquence de dire qu'en face d'un enfant qui meurt... *et cetera*. Secours de la langue, du discours, héritage de Cicéron, un tribun monte à la tribune et demande : pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? Pas de réponse ou plutôt le brouhaha de la foule, quatre cents personnes rassemblées devant l'estrade sur la place du village, plus foire au boudin que campagne électorale, regards tournés vers l'égérie, celle « comme tout le monde » à tête de lavandière, de poissonnière, le prêche commençant par « Mes chers amis » et réussissant le tour de force de placer les mots-clefs d'une politique : Abidjan, Algérie, Africains, barbares, bled, chômage, clandestins, communautarisme, corruption, courage, crime, crise, démocratie, édiles, élus, étrangers, fonctionnaires, fondamentalisme, halal, immigration, injustice, insécurité, invasion, laïcité, magistrats, mœurs, musulmans, patrie, peur, procureurs, province, souveraineté. Chiqué, répond le post-adolescent génial. Pour son *Bateau ivre*, voici les mots-clefs : Peaux-Rouges, clapotements, tohu-bohus, Léviathan, cataractant, lunules, hippocampes, ultramarins, Béhémots, Maelstroms... Faux nègres et flots nacreux jetés au visage de la poissonnière et de ses chers amis. Les mots ne vieillissent jamais et portent au cœur leur pouvoir de souffleter, calotter et moucher la morve des couards.

Claude Simon, donc, l'inverse d'un couard, probablement attaché à la métaphore, ou plutôt à l'aspect comparatif de la langue, analogies, ressemblances, parallèles et similitudes, toute l'accumulation des mots et des adjectifs résolument édifiés, érigés, éructés à la manière d'une tour de Babel infernale comme celle qu'on construit sur un coin de table un jour d'ennui et de pluie à l'aide d'allumettes, l'ensemble voué à l'échec, à l'écroulement, à l'éternel recommencement. On nomme alors Nouveau Roman et c'est manière de prendre en compte,

reconnaître, admettre le patient et délicat édifice de nos mots, mais c'est encore du classement, de l'artifice, de l'aisance, le lent travail du temps se poursuivant sans cesse, élargissant l'espace, le dotant de nouveaux leurres, de nouvelles appellations, Internet, réseaux sociaux, mots-clefs sans cesse renouvelés, se substituant aux Maelstroms, Béhémots, ultramarins. Nous descendons des fleuves impossibles à remonter, il faut un minimum de courage, ne pas céder à la tentation d'enlever ici un adverbe cagneux, là un adjectif chantourné, la langue est faite de ces échardes, jamais droite comme on voudrait, mais vrillée, faussée, torve et récalcitrante. Seuls comptent cette lourde et lente crudité, ces césures plutôt que des censures, cet assemblage bancal, pourvu qu'on laisse libre ce baragouin, qu'on ne s'enferme pas à double tour dans des mots-clefs de moteurs de recherche. À tant faire, préférer les jeux de mots laids, là où le mauvais goût gueule. Quant à la sacro-sainte imagination : quelle importance que Jean ait ou non volé Rascar Capac.

L'enterrement : on ne va pas le raconter. Peut-être qu'Emma a remarqué la Volvo devant l'église, peut-être que Pierre s'est étonné de la retrouver avec Frédéric, bras dessus dessous pour avancer dans l'allée, tous les trois maintenant étrangers l'un à l'autre comme si la longue nuit qui les avait réunis n'avait jamais existé. Un rêve de plus, inaccessible, avec ce goût qu'ils gardent parfois au réveil, nous poursuivant pendant des années sans qu'on sache pourquoi, une impression en creux dans notre mémoire, un coup de tampon, un tatouage familial, une marque de naissance. On a perdu le fil, le sens, on fait des efforts, on fronce les sourcils, mais rien ne vient.

Pierre revoit une cage d'escalier nue et vide, un immeuble modeste, une petite femme souriante et si jeune venue les accueillir avec leurs deux enfants. Ça vient comme cela, cette vision, au milieu des psalmodies d'une église pour un enterrement qu'on rechigne à raconter. Le mari, chauffeur de minibus avec lequel Pierre avait pris l'habitude de travailler, emmenant ensemble des groupes de touristes acheter l'incontournable savon d'Alep, avait à brûle-pourpoint décidé de les emmener visiter sa famille. Tous, après avoir grimpé les marches nues d'un escalier de ciment, s'étaient tassés dans les fauteuils et le canapé d'un salon quasi vide à l'exception des sièges et d'une table en teck minuscule sur laquelle la petite épouse souriante et si jeune avait déposé en équilibre un de ces lourds plateaux argentés qu'on trouve dans les souks, et sur lequel elle avait déposé des tasses de verre polychromes et décorées d'anneaux concentriques et pailletés, les avait remplies d'un thé odorant de couleur caramel. Bien sûr, les enfants avaient été adorables selon les touristes, leurs yeux noirs et curieux passant de l'un à l'autre des invités, montrant leurs jouets, pistolets en plastique, petites voitures en fer, s'étonnant devant cette langue étrange qu'ils ne comprenaient pas, un anglais hésitant partagé de part et d'autre, y compris de leur maman qui avait expliqué qu'elle voulait devenir *beautician* (esthéticienne) avec son visage charmant. Son mari, tassé dans un fauteuil, avec ses chemises blanches et ses pantalons de tergal infroissable, passerait la nuit ici, ils en étaient convenus, plutôt que de dormir sur une natte dans le minibus comme il avait pris l'habitude de faire sur le parking des hôtels qui les hébergeaient. Ça avait été le dernier voyage à Alep. Après le début des événements, lorsqu'il était retourné dans ce pays, il

avait appelé le chauffeur, mais personne n'avait répondu. Il pensait à cela, dans la petite église qui contenait avec peine tout ce que le village avait drainé de voisins venus accompagner la famille pour un dernier hommage, comme on dit, et c'était malheur de voir cette jeunesse disparue par accident, on n'en avait déjà pas de trop ici, disait le curé. Probablement avait-il commencé à se souvenir d'Alep à cause de monseigneur l'évêque, que lui avait présenté un jour un Libanais fervent et empressé, couvrant de baisers la bague qu'un vieil homme lui tendait au bout d'une main fatiguée. Le pli avait été pris, à chaque cargaison de touristes il passait voir monseigneur, croisant dans les innombrables ruelles et placettes des bonnes sœurs et des imams, des hommes et des femmes vêtus à l'occidentale ou à l'arabe, portant des croix ou des chapelets, cohabitant au sein d'une foule toujours compacte et indifférente, tandis qu'au-dessus d'elle des clochers et des minarets presque emmêlés attendaient que s'installe la tombée de la nuit pour découper de leur multitude de formes le ciel immuablement violet. Alep, comme Damas, semblait s'accommoder de cette ferveur dans l'harmonie. Pourtant, lors du dernier voyage, combien monseigneur paraissait inquiet, ça lui revenait maintenant. Alep, donc, dont il venait de voir un reportage à la télévision de l'hôtel, le souk dévasté, les bombardements, les débris, la citadelle occupée par l'armée, la ville scindée dans son malheur. Combien lui semblait loin le temps où il organisait avec le chauffeur de minibus la visite de la citadelle, faisant endosser à un agent d'entretien de belle prestance un costume et une cravate, le transformant d'un coup en directeur pour une promenade privative, les touristes n'en revenaient pas et les pourboires suivaient, partagés équitablement.

Sur un siège au bord de l'allée, Pierre reconnaît la petite dame à allure de musaraigne qui leur avait ouvert l'église. L'instant d'après, il repense au chauffeur de minibus, à sa femme souriante et si jeune et leurs deux enfants perdus dans les horreurs de la guerre. Il tente de prier, mais ne se souvient plus des paroles.

Mais je me fous de ces gens-là ! La colère de Claude Simon au sujet de « l'histoire d'un crétin dont la femme veut devenir quelque chose, et quand on a lu ces trois cents pages on ne peut s'empêcher de se dire à soi-même : Mais je me fous de ces gens-là ! », reconnaissant à Flaubert tout de même, non pas la lente posture (ou plutôt l'imposture) d'écrivain à sa table de travail, mais, au contraire, l'excitation de notes griffonnées à la diable, incomplètes, raturées dans l'inconfort du voyage comme en Égypte avec Maxime Du Camp, toute une série de « craquements de cailloux », de « fumiers roses », de « colère cramoisie », des expressions sans lesquelles la langueur d'Emma n'aurait gardé que l'aspect simpliste d'un assoupissement de l'âme, d'un affaissement du souffle à la manière de ces ridicules ridicules qui couvrent un instant l'écho des lacs lorsque, par désœuvrement, on jette un bête caillou à leur surface.

Déjà trois cents pages et en revenir à l'éternelle question : Pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? Toujours pas de réponse en vue, rien de consistant dans les harangues politiciennes, les admonestes partisans et les fustiges d'imprécateurs standardisés. Rien non plus dans les répliques convenues de l'homme-à-tête-de-chérubin, si gauche – enfin, manière de dire – qu'on s'attend à chaque instant à le voir trébucher, se prendre les pieds dans un de ces tapis d'apparat que sa haute fonction semble semer sous chacun de ses pas, chancelant à chacune de ses phrases, se répétant d'éternelles répliques apprises par cœur, concoctées par tout un aréopage de conseillers en métaphysique, de psychologues des masses, de mentors divers et de divers menteurs spécialisés en communication, de telle manière qu'il finisse par bredouiller une insipide repartie, le grand jeu consistant, maintenant qu'on y est habitué, à deviner, après l'inévitable hésitation qui semble croître au fur et à mesure des mois et des recommandations contradictoires dont on l'abreuve quotidiennement, quelle phrase docte il va choisir, soulignant d'un doigt levé, sentencieux, comme le premier de la classe qu'il a toujours été : « La France prendra ses responsabilités » ou « Les difficultés économiques demeurent notre préoccupation première » ou « J'ai demandé des mesures adaptées » ou « Il faut se rassembler ».

La lente posture avait succédé aux gesticulations de l'agité du bocal, comme disait Céline à propos de Sartre. Le prédécesseur nettoyait au

Kärcher à qui mieux mieux, lançait sa langue approximative contre des moulins à vent à la manière d'un Don Quichotte anachronique portant fanion d'un populisme.

Peu à peu, au fil de ces années plombées par des équipes de caniches et de rottweilers de tous poils et de tous partis, se dessine la vague analogie avec une littérature dont la mollesse et la confusion des mots semblent parfois se faire le reflet, écharpée encore à l'intérieur de chapelles abandonnées depuis longtemps, écartelée entre principe de précaution et de réalité, soucieuse de présenter des fictions aux normes bien-pensantes ou des romans à goût de soufre, des documents historiques détournés en paradoxes ou des essais zézayant de théories complexes, l'ensemble véhiculé par une langue oublieuse des faux nègres et des fumiers roses.

Une dernière fois la mort et on n'en parle plus. Pour ceux qu'elle touche, la défaite est totale. Commence alors le long travail de sape, creusement, éviction, bannissement, exil, le corps et le décor, tout en même temps : éviscération, énucléation, amputation, barbarisme des mots, réalité de la souffrance extrême, supplice de la roue. Tous les jours, ce qu'on voit, sent, ressent, entend, touche, avale est une bouillie à goût de cadavre, même pas infâme, plutôt indifférente et froide, une pâtée pour chien, Cerbère bien sûr. Atone et inerte, plus rien ne nous relie à l'extérieur, sinon, machinalement, un cœur fantôme, comme une pile qui s'évertue à fonctionner, logée on ne sait où, et qui tient éveillé.

La mère de Petit Jean guette ces stupides cognements, attend le moment où ça pourrait cesser, mais ça continue, ça se poursuit, elle a gagné le premier prix au jeu de la postérité. Le décor, donc, avance au gré de sa voiture, stagne aux abords de sa maison, agrandit les saisons. Les fleurs ont l'air de fleurs, les feuilles sont en haut et l'herbe en bas. Ça continue, ça se maintient, le corps est évidé et le décor factice. Ménage à la maison de retraite, fichu sur la tête, blouse nouée dans le dos, elle garde sa vivacité pour astiquer, laver, lessiver (une perle). Elle parle de sa voix claire, inchangée, comme si, malgré son corps excavé par le chagrin, les cordes vocales étaient restées intactes, les mots et leurs usages inchangés au quotidien. La directrice la surveille du coin de l'œil, tout le monde s'accorde à trouver combien elle est courageuse. Son mari rentre moins souvent, à cause du nouveau patron anglais. Ça l'indiffère, elle le regarde comme un bonhomme, un quelconque, d'ailleurs tout est devenu banal, ordinaire, insignifiant, commun. Parfois elle rigole sans savoir, comme une écervelée. Elle ne voit pas ce qui change aussi en lui, sa défaite totale également. Il bannit donc l'expression « se refaire ». Il change encore de voiture, un véhicule toujours plus défraîchi, fatigué, même plus étiqueté Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone). Il part de plus en plus tôt le lundi, rentre de plus en plus tard en fin de semaine. Il fait nuit encore lorsque résonne dans le village le démarreur qui s'acharne, puis le moteur qui tressaute. Le week-end, on ne les voit pas, les volets restent fermés. Un vendredi, il oublie de revenir. Elle ne s'en aperçoit que beaucoup plus tard, un jour où Emma, la seule qui continue à venir la visiter (le malheur est contagieux, ne jamais s'approcher de

ceux qu'il a touchés), lui dit : Tiens, ça fait longtemps que je n'ai pas vu la voiture de ton mari dans la cour. Un jour, elle part aussi. Ferme les volets, cloue la boîte aux lettres, entasse des vêtements dans la vieille voiture, arrache un rétroviseur sur le portail en reculant. Elle ne prévient personne, on ne la revoit jamais.

Le maire est embêté, questionne Jean et Emma, en vain. Le lendemain de sa visite, Jean passe un coup de tondeuse dans leur jardin, devenu une friche, et déterre les géraniums desséchés des balconnières. Il reste longtemps à contempler la boîte aux lettres bouchée, l'étiquette devenue inutile, une simple carte de visite glissée dans l'emplacement prévu, un nom caché par le plastique devenu opaque sous la lune ou le soleil, précédé de deux prénoms, Laurent et Emmanuelle.

Officiellement, le couple habite toujours la commune, demeure inscrit sur les listes électorales. À propos : Laurent et Emmanuelle, votaient-ils à l'extrême droite ?

« Il faut se rassembler », « il faut écouter les Français », « il faut prendre des dispositions », « il faut combattre les inégalités », « il faut une société plus juste », ânonne l'homme-à-tête-de-chérubin, semblable à l'un de ces angelots en stuc qui ornent les murs et les décors de son palais présidentiel. La maquilleuse a poudré ses joues, on a déroulé des câbles en travers de son bureau, les embrasures dorées s'embrasent sous la lumière des spots, la caméra le fixe d'un œil noir. Un conseiller intervient : La cravate, ça ne va pas ! Le nœud a toujours été un problème pour lui, peut-être la forme du cou, une histoire de col de chemise, toujours est-il que le nœud de cravate est de travers neuf fois sur dix. De quoi s'arracher les cheveux, pense le conseiller, on passe des heures à choisir la couleur de celle-ci, on fait des études, on les croise avec la tendance du moment, les goûts des Français, leur humeur, tout ça pour, au final, arborer un nœud de travers. Il faudrait lui greffer un Velcro sur la glotte.

Civilisation du visuel, tout est dans l'orgueil de l'œil. Le discours, nous nous en fichons, personne n'écoute, c'est ennuyeux. Téléspectateurs, nous guettons le nœud de travers et le pied dans le tapis, la mèche décoiffée et la tache sur le pantalon. Pourtant, nous savons combien la parole est importante. Chaque phrase recueillie dans les haut-parleurs du petit écran est sujette à caution, à commentaire, à critique. De plus, un étrange sortilège a affublé notre esprit de la faculté maligne de repérer les erreurs de langage, les lapsus, les coquilles. L'angoisse du conseiller en communication est le jeu de mots par inadvertance, la contrepèterie restée inaperçue. Pas question d'écrire dans un discours que nous avons « le choix dans la date », d'ailleurs le choix, nous ne l'avons pas, même à ce niveau-là. Et encore, nous pouvons maîtriser tout cela lorsque la conférence est enregistrée. Notre hantise demeure le direct et la panne de micro. Notre souci permanent reste la petite phrase qui fera date, le *pauv'con*, ou, parfois, un seul mot dont on fera des gloses infinies, le *Kärcher*, la *bravitude*. Ô *flots abracadabrantésques*, disait Rimbaud avant Chirac. Ça marque, et c'est pourquoi chaque terme de la moindre intervention est soupesé, évalué, réfléchi, jaugé, supputé, amputé si besoin. L'insipide est le bonheur, le monotone, une vertu, le soporifique, la plus grande qualité.

« Il faut » : voici un discours indirect qui n'engage personne. Le « il »

désert, suivi d'une faux pour couper toute velléité des responsabilités. « Il faut » et ça décharge, le nœud de cravate tremble juste un peu au moment où on le dit, redeviendra droit avec un peu de chance, une fois la phrase terminée. « Il faut », c'est une savonnette pour la suite, on peut tout se permettre après : « Il faut planter des patates », « Il faut peigner la girafe ». « Il faut » et ça déculpabilise, ce n'est pas moi, c'est tout un chacun, plutôt l'autre, pense-t-on au moment où on le dit. Avec un peu de chance, « Il faut » nous réunit dans l'indécision, distribue le devoir, dilue l'implication, dispense de réfléchir : chacun sa part et tous ensemble unis dans l'effort collectif et le partage national. Tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais.

Nous plaisantons, bien sûr, nous aimons la caricature, cet humour si français, vivifiant comme une source claire. D'ailleurs, il est faux de dire qu'on lui fait dire « il faut ». Parfois, nous lui conseillons de dire « J'ai décidé », ça montre qui est le chef. Il le fait très bien, cela dit, avec un petit temps d'arrêt juste après, un mouvement sec du bras et un tremblement du menton. « J'ai décidé. » Nous aimons le charrier, mais qui aime bien châtie bien et les vaches seront bien gardées. Ah, discours ! Ah, maximes ! Mais silence, le président à tête de chérubin va parler. Il commence. « Chères Françaises, chers Français, il faut... il faut... il faut. » À mille kilomètres de là, un conseiller d'Angela Merkel croit entendre : « *Hilfe... hilfe... hilfe...* » (À l'aide... à l'aide... à l'aide... »).

Laurent, Emmanuelle et Petit Jean sont à l'image des géraniums abandonnés de leurs balconnières. Jean arrache leurs maigres pieds, une fine poussière tombe des racines, s'envole au hasard et s'éparpille sur les volets fermés. Il ne restera bientôt plus de traces, plus aucune présence. Il imagine la maison, l'intérieur sombre, devenu insignifiant. Tout va si vite. Dans une vie, il faudrait figer le temps, stopper tout ce qu'on n'aperçoit pas d'habitude, la manière que nous avons de déplacer au quotidien des trucs et des machins, courrier, cartes postales, prospectus, ustensiles de cuisine, couvercles de casseroles, boîtes de médicaments, quignons de pain. Tant de choses évoluent presque à notre insu, comme si les maisons avaient le pouvoir de s'organiser seules, de faire bouger l'immobile, l'infime, le modique, le négligeable, une mouche qui s'agrippe au contrepoids d'une lampe, un cadre que l'on retrouve penché sans explication. Dans un coin, une araignée tisse sa toile. Dans un angle, la poussière s'accumule en un petit tapon.

Généralement, on marque le terrain du deuil, on remplace l'absent, on l'ajoute au décor. On fait refaire la photographie préférée du disparu, on l'encadre ou non, on l'accroche ou on la pose, on donne au sourire maintenant pâli le pouvoir de veiller sur ce qui reste de nos jours. Dans un village du Yemen, une fille trop tôt disparue et pas moins de trois photographies par pièce du visage semblable à la Vierge d'Antonello de Messine. Ce n'est qu'un exemple : ici, dans la maison fermée, rien ne s'est ajouté après le moment où la mère de Petit Jean est rentrée de l'hôpital avec l'étrange impression qu'il allait surgir d'un instant à l'autre. Puis les coups de fil, les annonces, les pleurs, l'église, le cimetière, tant de circonstances pour se dépayser, devenir étranger. Elle s'était retrouvée ici, dans une maison presque inconnue. Plus rien ne semblait lui appartenir, le frigo se remplissait et se vidait comme un souffle de poumon, des assiettes s'entassaient dans l'évier, la vie habituelle des choses continuait, ne lui appartenait plus. Dans la catégorie objets, elle avait inclus son mari, elle s'y voyait aussi en pendulette de cheminée, en couvercle de poubelle, en hublot de machine à laver. C'est probablement ce qui l'avait sauvée (enfin, ce qui lui avait permis de se sauver et de fuir). Qu'elle ait joué le jeu du deuil, accrocher ou poser une photographie, aller et venir au cimetière, se faire happer par l'entourage des pleureuses et de la

froide religiosité, en bref, lui reconnaître une existence de bout de viande, eût été mortel. Être un objet paradoxalement nous sauve, nous aide à vivre, nous prépare à la renaissance.

Jean, en tondant la pelouse, en nettoyant les balconnières, en entretenant l'extérieur, voudrait sauver de même l'intérieur, rendre à nouveau la maison habitable, contribuer à effacer sa mémoire. Il connaît trop le poids des souvenirs, l'importance démesurée qu'on y attache. Le premier mois qui avait suivi la mort de son épouse, il avait déposé un portrait d'elle sur le buffet, devant le compotier, cachant le fatras contenu dedans et la hache en olivine. Il avait fait faire l'agrandissement par un photographe de la ville, c'était pour que son fils puisse voir sa mère chaque fois qu'il viendrait, enfin, c'était la raison qu'il avait trouvée pour dévider son propre chagrin. Mais le fils n'était pas venu et, chaque jour, elle semblait le lui reprocher, du moins l'imaginait-il, la regardant le toiser, figée dans cette unique expression, un vague sourire qui lui était apparu rapidement insupportable, de plus en plus condescendant. Même morte, elle continue de me faire chier, s'était-il surpris à crier à voix haute un jour, stupéfait parce que, justement, de son vivant, même s'il y avait eu d'inévitables différends entre eux, il n'avait jamais eu à exprimer d'insultants et de si véhéments reproches. Une autre fois, il s'était rappelé le moment (au tout début de leur mariage) où elle avait dépendu de l'entrée et enfourné dans la cuisinière le vieux pantalon de la guerre de 14 de son grand-père que personne n'avait osé toucher jusqu'alors. Ce souvenir avait été le signal. Le jour même, il avait sorti le mobilier de leur chambre, armoire, lit, matelas, commode, tirés avec hâte devant la grange. Les flammes crépitaient et montaient haut lorsqu'il avait balancé sur le brasier la photographie de sa femme. Soulagement immédiat.

Derrière l'homme-à-tête-de-chérubin qui occupe maintenant les ors de la République s'alignent les portraits de ses prédécesseurs, l'agité du bocal, vite passé, le maquignon corrézien, au deuxième mandat inespéré, tonton François, protagoniste de la Seconde Guerre mondiale, le joueur d'accordéon qui s'invitait chez le peuple, le chanfre de l'art moderne aux sourcils épais, tous éclipsés par Notre Sauveur, géant gênant, vainqueur aux points de la III^e République, envoyant aux layettes la IV^e avant de fonder la V^e. Et combien on lui en a voulu, à papa, qui clamait d'un ton badin : « Pourquoi voulez-vous qu'à soixante-sept ans j'entame une carrière de dictateur ! » Tous, de s'en méfier encore, mais rêvant de continuer l'image d'une France glorieuse arrêtée à son époque, des erreurs bien sûr, mais cette capacité de retourner sa veste de général, agitant ses bras dans ses manches à air étoilées à peine débarqué sur le tarmac, évoquant ici un Québec libre, là l'autodétermination de l'Algérie, bref, l'image vieille France stoppée net par l'ancêtre à caractère, peur de rien, tandis que, dans son sillage, les successeurs possibles drainaient (et drainent encore) une armée de barons obnubilés par la crainte de perdre, ne serait-ce qu'un gramme de pouvoir, une once, un ongle, une misère : voilà leurs chocottes ! Elle en parle ainsi, l'égérie, celle « comme tout le monde ». Elle y met de la conviction, mâchoire de bouledogue, mèche de Berchtesgaden, poitrine de vestale, port de canapé, présence de buffet, tête de lavandière, voix de stentor, allure de poissonnière. Ça fait mouche au-dessus de l'étal, ça rappelle l'ancien temps, odeur de soupe aux choux, brillantine d'opérette, effluves de coquillage. Ça corrobore, ça corrosive, ça plaît au chaland qui passe, on repart ragaillardir avec sa botte de poireaux du marché, nos bons produits made in France et, s'il le faut, on retournera aux rutabagas, aux topinambours et à la chicorée, nom de Dieu !

Plaisanteries : nous sommes plus galéjade que rhétorique, plus dans l'apparence que dans la profondeur. Petitement à petitement, notre caractère collectif s'est ainsi enkysté, orphelins du géant général, déçus du changement, oscillant entre petits rôles de semaine et petites joies du week-end, vite rentrés du travail, vite endormis devant « Vivement dimanche » : bonjour tristesse, les années ont passé, Michel Drucker a remplacé Jean Nohain. L'homme-à-tête-de-chérubin tente de rassurer (on dit « fédérer »), d'expliquer (on dit « faire de la

pédagogie »), de comprendre (on dit « rassembler ») une jeunesse, pas si jeune d'ailleurs, devenue incontrôlable, l'œil sur le smartphone et musique de zazous à l'oreillette. J'existe ! trépigne le politicien. On s'en fout, on veut un géant général en hologramme, on passe à la chanson suivante, on coule un SMS, on retweete, on hashtague *#bruitsdeFrance*.

Chapitre sans. Sans histoire, sans roman, sans paysage (ou juste de la poussière), sans personnages (ou si petits, si malingres). On ne saurait pas le situer, ce sans-rien, c'est peut-être un rêve, une chimère, une vision, une illusion fatiguée, un tour de passe-passe éculé. Pierre, oui, aurait pu le rêver, l'imaginer, quelque chose d'entrevu, de vu entre deux rives, deux mondes, deux tas de cailloux, deux murs. Sans rien. Le personnage est sans rien : retirez-lui ses oripeaux, cela ne changera pas grand-chose, un peu de peau sur des os et le vide derrière lui. Il vit dans ce vide. Il surgit d'un buisson, émerge d'une touffe d'herbe. Se cache parfois derrière un bateau. C'est ainsi qu'il pourrait le rêver, Pierre, futur journaliste et guide de circonstance, le voir apparaître un matin, un de ces matins au bord de la mer Rouge, avec le soleil qui vient toucher les tentes et effacer l'ombre des dunes. Il est avec des touristes, ils dorment encore, les pick-up au bord de la piste. Il est le premier levé, quelques chiens efflanqués s'éveillent sur son passage, cachés sous de vieilles barques à la peinture écaillée. Si on est poète, ou touriste, on trouve cette plage fantastique et belle, sauvage et authentique, dira-t-on de retour en Europe, lorsqu'on racontera le voyage, assis dans un canapé, un verre à la main. Rien pourtant d'un roman à la Henry de Monfreid, boutres de trafiquants, aventures de flibustiers. On ne voit même pas l'ombre d'un pêcheur et les barques sont si vétustes que ce serait folie de se risquer sur les vagues avec. C'est là que Pierre le voit, le personnage sans rien, au bord de l'eau, transparent presque, cherchant quelque chose à ramasser sur le sable. Il disparaît de suite, le plein jour l'efface. Il le retrouve plus tard. Les pick-up ont quitté la piste défoncée, repris le goudron. On longe parfois un village, c'est-à-dire deux ou trois maisons de terre à toits de roseaux, une cour gardée par de vieux pneus et un bout de tôle. Y vivent des parias, des réfugiés du Soudan, d'Éthiopie, d'Érythrée, venus du rivage d'en face ou d'un coin en guerre. Ils vendent du miel, ramassent des lézards, bouffent des épines. Les touristes ont voulu s'arrêter. Le personnage sans rien a surgi entre deux mottes de terre. Pierre lui achète une bouteille d'un liquide épais, presque brun. Les touristes prennent des mines dégoûtées, s'exclament devant ce caramel couvert de débris de feuilles, de brindilles et d'abeilles, mais n'oublie pas de photographier le jeune homme maigre aux yeux brillants et aux dents mauvaises. Ils remontent dans les pick-up : Allez, on a encore de la

route à faire ! L'histoire pourrait s'arrêter là, chapitre 100, et puis plus rien. Pierre se demande encore aujourd'hui s'il a rêvé et pourquoi il revoit un souvenir si ténu, maintenant revenu ici presque par effraction dans son pays d'origine, désœuvré, attendant un signe du rédacteur en chef. Le journaliste a rendu son article, l'appareil photo, la Volvo. On l'a remercié encore, un peu moins chaleureusement peut-être. Bientôt, il va devenir embarrassant. Les héros doivent avoir une vie brève et s'effacer, tout comme le jeune homme maigre aux dents mauvaises.

On coule un SMS, on *retweete*, on *hashtague* : même les présidents s'y mettent. Mais il y a des limites tout de même à la modernité. Nous admettons un pouvoir renouvelé qui se colle aux réseaux sociaux à condition qu'il y ait retour sur investissement. C'est en ces termes capitalistes que le conseiller en communication s'adresse à l'homme de gauche à tête de chérubin, lequel opine du chef avec son nœud de travers. Bien sûr, ça n'exclut pas une veille attentive et prompte à éliminer des informations moins glorieuses, à supprimer sur le Web des photomontages stupides, poursuit l'homme de l'art.

En somme, nous voulons le beurre et l'argent du beurre, être sur Internet mais ne pas en accepter la liberté débridée qui y règne. Qu'un SMS s'égare, c'est une affaire d'État. Le pouvoir est un tout multiforme, mais qui demeure insécable dans notre esprit. Nous nous souvenons avec nostalgie du temps bien défini où le Général et madame montaient dans la DS le vendredi soir pour aller se perdre jusqu'au lundi dans un petit coin de Haute-Marne. Le lendemain, jour de marché, toujours accompagnée du chauffeur de la DS qui portait son cabas, tante Yvonne achetait ses poireaux au marché de la préfecture voisine pour nourrir le grand corps de l'État (elle se servait chez mon grand-père jardinier, affirme l'auteur). Ce temps-là est révolu. La modernité familiale et l'indépendance atteignent maintenant les strates les plus élevées. Déjà en 68, l'épouse du successeur du Général (l'homme aux sourcils épais) préférait arpenter les galeries d'art. Plus tard, dans les années soixante-dix, le joueur d'accordéon qui s'invitait chez les Français tentait pareillement d'émanciper sa femme en la mêlant avec plus ou moins de bonheur aux vœux présidentiels de début d'année. Militante de longue date, la conjointe de tonton François, devenu président, a continué de plus belle son engagement pour diverses causes. On aurait pu croire au retour de tante Yvonne avec l'épouse du Corrèzien, mais elle s'était déjà installée derrière l'étal des poireaux pour compter les pièces jaunes. Nous savons reconnaître ces changements profonds, en accord avec les évolutions de notre société. Pour autant, il nous fallait passer à la vitesse supérieure. Depuis des décennies, le nombre de divorces n'avait cessé d'augmenter, pour dépasser 50 % des mariages au début du XXI^e siècle. En clair, plus d'une noce française sur deux capote ! Le couple présidentiel devait être pareillement représentatif de ces

bouleversements. Sur ce sujet, l'aide de l'agité du bocal nous a été précieuse : divorce et remariage pendant l'exercice du pouvoir, de surcroît avec une guitariste top-Medef. Mais, mieux encore, l'homme- t te-de-chérubin a fait coup double en mêlant subtilement la problématique de l'égalité des sexes avec l'effondrement du taux de nuptialité. Après avoir failli devenir femme de président, il obtient cinq ans plus tard le grade ultime, accompagné d'une autre, appelée compagne, et dont on sait qu'elle maîtrise Twitter.

Retour à Rimbaud avec le jeune homme maigre, personnage sans rien. On peut rêver, l'imaginer débarquant à Moka ou ailleurs, prendre pied sur la péninsule Arabique pour oublier une guerre civile au Soudan, une insurrection entre Éthiopie et Érythrée, des restes de vieux conflits africains. On peut suggérer qu'il descende d'un de ces farouches Dankalis, pillers de toutes les caravanes, selon l'ancien poète. On peut le représenter semblable à Djami Wadaï, son serviteur zélé. On peut le voir, arrivant au crépuscule dans les faubourgs d'Aden, à l'heure des regards vagues et des joues déformées par le khat, déambuler vers le sémaphore, traverser des quartiers, chercher un abri pour la nuit. Il pourrait s'éloigner vers la banlieue, trouver refuge à Sheick-Othman sous les colonnes de la vieille maison de Hassan Ali devant laquelle Rimbaud a été photographié. Mais ce serait se faire chasser par les occupants, se faire courser par des chiens. Il préférerait se fondre dans les rues de Crater, traverser le quartier commerçant, tomber inévitablement sur la maison qu'occupait César Tian, fameux négociant en café pour qui Rimbaud a été représentant. Vaste bâtiment à allure d'entrepôt, fermé maintenant, mais si vétuste avec ses portes vermoulues qu'un coup d'épaule suffit à faire basculer. Il pourrait y investir une pièce, déplacer un madrier, trouver un lambeau d'étoffe, un sac de toile, se coucher en paix, sans craindre le bruit des armes ni l'irruption d'une milice. Le matin, il se hisserait sur le toit plat, regarderait cette ville, deux mosquées blanches toutes proches, en guise d'horizon les collines si dénudées qu'on les croit arasées par un gigantesque bulldozer. Le post-adolescent génial devenu représentant du négociant est probablement monté au même endroit, là où la vue s'ouvrait alors sur l'immense agora du marché aux chameaux, cherchant depuis ce promontoire à distinguer quelques marchandises intéressantes parmi les caravanes, à découvrir des Bédouins nouveaux parmi les commerçants connus. Depuis le toit, la vue n'a plus de recul, les immeubles ont remplacé la vaste esplanade, un labyrinthe de rues entoure les échoppes, des étals débordent dans la poussière sous de vieux parasols bigarrés. La foule y déambule, incessante. Le jeune homme maigre tenterait de repérer la mer, de trouver d'en haut le chemin pour la rejoindre et de la longer à main gauche en direction du nord. Il accomplirait tout ce que d'autres avant lui ont fait depuis des années, circuler au début à la nuit tombée, ne pas se faire remarquer, puis s'enhardir, s'accrocher à la ridelle d'un

camion au passage, apprendre à fuir lorsqu'on est chassé, compter aussi sur les habitants qui ferment les yeux lorsqu'on chaparde un fruit. Il tomberait forcément sur un de ces petits hameaux de fortune dans lesquels s'entassent ses compatriotes. Il apporterait des nouvelles d'autres contrées : faut-il craindre encore, trembler autant, déménager toujours ? On lui donnerait un repas d'eau chaude et de racines, un bout de viande à tremper, une place pour la nuit comme savent le faire ceux qui n'ont rien. Le lendemain, il imiterait les autres. Ici, on tente d'attirer les abeilles, nombreuses dans la région, on récolte du miel dans des pots, des bouteilles de plastique ou des bidons d'huile que les camions jettent ou perdent en route. Comme les autres, il aurait un rêve : parvenir en Occident, où, dit-on, la vie est un paradis : ni guerre, ni faim.

Retour à Rimbaud, 1885. Sale année pour Jules Ferry. Il envoie au Tonkin huit mille hommes pour montrer aux Chinois de quel bois il se chauffe. Hélas, l'expédition est un désastre, le général Négrier est contraint d'évacuer Lang Son. Ferry doit se résoudre vite fait à la démission, nous passons à la trappe cette déconvenue propre à remettre en question notre appétit de colonies. Général pour général, nous remplaçons un Négrier par un Boulanger, nous l'envoyons défiler le 14-Juillet suivant à la tête des soldats du Tonkin. Retour à la pacification, à l'exemple, à la gloriole française, pas question, dans ce sport devenu occidental, que d'autres équipes en profitent.

L'Italie, par exemple, et c'est du côté de Rimbaud qu'il faut regarder. 1885, donc, sale année également pour lui. Il leur en veut, aux Italiens. La débâcle de la caravane d'armes qu'il projetait de vendre à Ménélik leur est due. Ils ont cassé les prix, distribué des tonnes de fusils pour s'attirer les bonnes grâces de l'empereur et placer ce pays prometteur sous leur protectorat. Il ne verra pas sa revanche : il est déjà mort depuis presque cinq ans lorsqu'a lieu la bataille d'Adoua, menée par Ménélik lui-même, en grand vainqueur, las de se faire avoir par des traités qui le prennent pour un benêt. Comme pour le Tonkin, la défaite est sévère, mais, cette fois, les répercussions atteignent l'ensemble des pays colonisateurs et leur complexe de supériorité. Pas facile d'y renoncer, de devoir perdre la face. Nous avons alors recours à un subterfuge malin. D'après l'historien Harold Marcus, les Éthiopiens, jusque-là considérés « comme leurs frères africains, paresseux, ignorants et décadents », deviennent avec cette victoire « énergiques, éclairés et progressistes ». Et, comme des hommes noirs ne peuvent vaincre les Blancs, nous établissons que les Éthiopiens sont en réalité des Caucasiens devenus noirs par leur exposition au soleil équatorial. Des faux nègres, en quelque sorte.

Voici nos jours : cent vingt-huit ans plus tard, la politique moderne n'a pas tout effacé. La compagne du président *tweete*, lui-même envoie des SMS, cependant l'œuvre austère de Jules Ferry demeure, pétrie d'éducation nationale et d'instruction civique. Le champion de l'école laïque a fait des émules. Si nous avons retiré son assertion sur le devoir qu'avaient les races supérieures de civiliser les races inférieures, passé de mode, nous y avons ajouté récemment l'interdiction du port de signes ou de tenues par lesquels les élèves

manifestent ostensiblement une appartenance religieuse.
Ostensiblement, visiblement, publiquement, ouvertement,
évidemment.

Évidemment, au Yémen, les femmes sont couvertes de la tête aux pieds, raconte le journaliste, cent vingt-huit ans après Rimbaud. Suit une description des regards hautains et fuyants, curieux ou appuyés, qui émergent des étoffes, regards invariablement soulignés de khôl. Pas de ça chez nous.

Voici le hors-temps, hors lieu. Quelque chose d'intime, de clos, domaine du privé, passé sous silence. La chambre, l'aveugle ne la voit pas, devine quelques ombres, l'ébène d'une armoire, la tache plus claire et carrée de la fenêtre dans la lumière. Elle ferme les volets. Le décor devenu invisible, commence le hors-temps : côtoyer, coudoyer, toucher, respirer, caresser, exciter, frôler, manier, masser, malaxer, embrasser, palper, tâter, pénétrer, haleter, décoller, relâcher, s'arrêter, recommencer, effleurer, entourer, serrer, presser, empoigner, enlacer, onduler, crier, maudire, parler, retenir, varier, changer, repartir. Aucune demi-mesure, rien de sentimental, à l'inverse, quelque chose de dur, de heurté, de tendu, peau sur peau, sexe pour sexe. Elle est un homme, fort, farouche, autoritaire, dirige, intime, exige, ordonne. Il voit le monde comme des patatoïdes, devine le globe des hanches, la lumière qui semble en sortir, blanc nacré. Hors temps : par moments, elle passe les doigts sur sa barbe, la fait crisser entre le pouce et l'index, se plaint en riant des marques rouges que ça lui occasionne. Depuis qu'il est aveugle, se raser est un problème. Il a renoncé aux coupe-choux mécaniques, a opté pour un modèle électrique pour ne pas se blesser. Il voit juste l'ombre du visage dans le miroir, fait glisser l'appareil sur ses joues, le menton, vérifie que ça n'accroche plus. Hors temps : dans la salle de bain, elle s'approche de lui, saisit d'une main le rasoir électrique, de l'autre un préservatif, chopé au passage sur la table de nuit. Hors temps donc : ne pas manger, ne pas voir, l'écouter, elle, ses paroles de plus en plus claires, de plus en plus longues, de plus en plus précises : On va modifier (essayer, entreprendre, hasarder, tâtonner). Et lui, l'aveugle, obéissant, réduit à une succession de gestes, membre d'une confrérie secrète, dressé pour réussir, bras, jambes, reins, bouches, doigts, recommencer, effleurer, entourer, serrer, presser, empoigner, enlacer, onduler, crier... etc.

Il entend discuter dans la cuisine. Juste avant, elle avait reconnu le bruit de la voiture, s'était levée pour regarder par les persiennes, avait enfilé la robe de chambre, était sortie sans dire un mot. Les draps sentent la chaleur, la sueur. S'en foutre d'habitude, mais Frédéric se demande s'il ne ferait pas mieux d'aller dans sa chambre, celle qu'Emma lui avait attribuée le premier jour et dans laquelle son lit est recouvert avec sa valise posée dessus, comme s'il venait d'arriver.

En bas, c'est une voix masculine, il ne distingue que l'intonation

sombre et basse. Pas la peine de tourner autour du pot, c'est le flic qui est revenu, c'était inévitable. Le flic est assis à la table de la cuisine, elle est appuyée contre l'évier, debout, bras croisés, décoiffée, avec des cernes et cette mollesse que garde la peau du visage lorsqu'on reste longtemps couché. Tu dormais encore ? À cette heure ? Elle ramène la robe de chambre contre elle, le cou piqueté de points rouges, elle serre les deux pans de l'échancrure d'une main. Pas beaucoup de travail, juste un client, un preneur de son, en guise de réponse. Il porte une chemise qu'elle ne lui connaît pas. Pas la peine de tourner autour du pot, crache-la, ta Valda, dit-elle brutalement. Il répond qu'il a beaucoup réfléchi, qu'il y a une autre femme. Elle rétorque qu'il peut partir, s'en fout. Se croit, lui, obligé d'ajouter que, pour le gîte, elle peut rester dedans le temps qu'il faudra, jusqu'à ce qu'il le vende et que, si elle a des clients, qu'elle garde tout l'argent. Manquerait plus que cela, siffle Emma. Je me taperais le boulot toute seule et tu voudrais, tu voudrais... Mais non, puisque je te dis que tu peux... Flaubert aurait certainement mieux tourné cette scène de ménage, ajouté des larmes à Emma, un semblant d'évanouissement même, un air de chien battu au flic, des considérations sensibles, romanesques, émotionnelles. Mais Emma pense à sa partie de jambes en l'air interrompue. Au bout d'un certain temps, le flic finit par se lever pour partir. Emma : J'espère que tu la baises mieux que moi, ta nouvelle copine.

Nous savons tirer les leçons de notre histoire. Ainsi, la tentation bien légitime de participer aux découvertes du monde a pu engendrer quelques abus colonialistes : nous savons nous en souvenir et même nous en repentir. En même temps, les épaisses cartes (de la librairie Armand-Colin), percées d'œillets, ont permis à des générations d'écoliers d'associer des flux de bois de teck, de cannelle, d'opium, des cotonnades, du vin, du rhum, des liqueurs, des peaux, du raphia, du ciment, de la laque, de la soie, des plantes, riz, thé, cacao, café, vanille, des condiments, clou de girofle, aneth, safran, cubèbe, achiote, cardamome, genièvre, muscade, combava, balsamine, sel, poivre, grippe, typhus, fièvre jaune (liste non exhaustive).

Nous avons pris soin d'effacer le trafic d'esclaves, l'abolition définitive dans nos colonies ayant été décrétée le 27 avril 1848 par Victor Schœlcher. Ce dernier, accompagné des cendres de l'administrateur de Guyane et grand résistant Félix Éboué, arrive au Panthéon dix-huit ans après notre Exposition coloniale internationale de 1931. En 2002 et 2009, nous y rajoutons une plaque pour Louis Delgrès, « héros de la lutte contre le rétablissement de l'esclavage à la Guadeloupe, mort sans capituler avec trois cents combattants au Matouba en 1802 », et pour Toussaint Louverture, « combattant de la liberté, artisan de l'abolition de l'esclavage, héros haïtien mort déporté au fort de Joux en 1804 ». En 2011, le poète Aimé Césaire laisse son corps en Martinique, mais rejoint la coupole dans une belle cérémonie, agrémentée d'une fresque gigantesque pour lui rendre hommage. Par solidarité poétique et politique, nous aurions pu y adjoindre le créole Saint-John Perse, artisan des accords de Munich, qui passa par ailleurs sa jeunesse dans une propriété familiale appelée *La Joséphine*, près du Matouba où périt Louis Delgrès. Il est possible que, lors de son entrevue avec Hitler, le doux poète, partisan d'une paix âprement négociée, ne cédant sur rien, ait été traité de « nègre » par le Führer. Rimbaud aussi aurait eu sa place au Panthéon depuis longtemps, s'il n'avait pas été si provocateur, si tête brûlée. Baudelaire, n'en parlons pas : il n'aura même pas su bénéficier de la notoriété de feu son père, Joseph-François, qui, en tant que chef des bureaux du prêteur au Sénat, a pourtant ordonné la cérémonie d'entrée de Claude-Louis Petiet, homme d'État de Napoléon Bonaparte. Il est vrai que c'était en 1806, quinze ans avant la naissance de Charles. Comme Claude-Louis

Petiet, oublié depuis longtemps, il est normal que notre Panthéon révèle d'obscurs tâcherons et il est de notre devoir de raviver leur mémoire. Ainsi Marcellin Berthelot, chimiste, conçut-il des explosifs sans fumée lors de la Première Guerre mondiale. Il est surtout connu pour être inhumé en ce lieu prestigieux en compagnie de son épouse Sophie, dont la mort provoqua la sienne le même jour. Berthelot, Boulanger : les destins exceptionnels ont souvent connu des fins romantiques. Sophie est l'une des deux femmes à être sous la coupole, la deuxième est Marie Curie, mais surtout parce Pierre y est entré avec. Que les femmes deviennent des grands hommes est notre prochaine étape. Nous réalisons parfois combien notre Panthéon est décousu.

Citons également Louis Braille, l'inventeur du système tactile à points saillants. Le célèbre malvoyant a été inhumé dans l'édifice en 1952, mais les os de ses mains sont restés bizarrement dans son village de Coupvray, dans une petite urne posée sur sa tombe. À l'élection présidentielle de 2002, l'extrême droite est arrivée en tête dans cette commune de Seine-et-Marne. Au royaume de l'aveugle, le borgne est roi. Au royaume des aveugles, nous ne voulons plus voir ces clandestins que la mer rejette en noyés sur des plages, en congelés de train d'atterrissage, en électrocutés d'Eurostar. On s'en lave les mains, et dans de l'eau salée en plus. Cependant, à force, ça commence à chiffrer. Mon Panthéon est décousu, si ça continue, on verra le trou de mon Panthéon.

Le jeune homme maigre aux dents mauvaises a besoin d'argent. Et moins il y en a, plus grande est l'ingéniosité des hommes pour en mettre de côté. L'argent, comme pour la plupart des réfugiés qui vivent dans les dunes désolées de la mer Rouge, c'est pour fuir, continuer, aller ailleurs. On quitte un pays pour ne pas mourir de faim, d'un coup de fusil ou des deux, mais, une fois le danger écarté, rien n'est facile pour autant. Au-delà des frontières, le mot « étranger » prend tout son sens, apprivoiser l'étrange à chaque pas, enfiler le nouveau costume des coutumes, s'étrangler à chaque mot d'une langue nouvelle à apprendre. Être sur ses gardes, sur le qui-vive, savoir déguerpir dans l'instant, se carapater vite fait. À l'inverse, deviner le moment, la situation, les circonstances qui vont apporter une information nouvelle, quelque chose qu'on comprendra mal ou de travers, mais quelque chose d'utile, on pense. Alors traîner, attendre le moment propice, l'infime espoir, le tout petit élan qui vous fera repartir, continuer, aller plus loin. De toute façon, on n'a pas le choix. Comprendre que l'exil est infini, que ce n'est pas demain la veille qu'on posera sa valise (si on en a une). À ce moment précis de la vie du jeune homme maigre (quel âge déjà ? Vingt-cinq ans ?), nous autres, Occidentaux, savons qu'il est sur le point de tomber dans les mailles d'un réseau, de ceux qui leur font miroiter une Europe des merveilles, un Canada possible ou l'Australie facile. Quand on n'a rien que de la poussière à manger, on peut se permettre d'avaler ces quelques grains d'or en plus. Et puis, avoir un but, un désir, c'est déjà renaître, savoir que le sifflement des balles est derrière, l'obsession de la faim plus aérienne. Pour l'instant, le jeune homme maigre sait juste qu'il se lève chaque matin à l'aube, partage avec d'autres la récolte de ruches improvisée, attend au bord de la route le passage d'un véhicule vers lequel il agitera un récipient sale.

Les touristes s'arrêtent, avec le type, un Blanc également, mais qui parle la langue des gens d'ici. Il veut lui acheter une flasque de miel, la plus grande. Des appareils photo crépitent pendant la transaction. Les touristes ont de riches vêtements propres, des chapeaux, des lunettes de soleil, des sandalettes. Ils parlent fort et vite, gesticulent, rient pour un rien. Le Blanc qui les accompagne n'a pas encore donné l'argent, mais emporte maintenant le flacon au milieu des touristes qui font cercle. Le jeune homme maigre reste à proximité, comme une

minuscule planète en orbite autour d'eux. Ils rient de plus en plus fort, s'esclaffent, l'une crie « Ho ! Ho ! Ho ! » en montrant du doigt un gros personnage à l'intérieur du cercle, portant un bob trop petit et un tee-shirt orné d'une tête de lion et du mot Kenya, alors qu'on est au Yémen. Le gros touriste verse sur ses doigts épais le miel visqueux, puis les enfourne dans sa bouche, fait une grimace, crache, éructe, sous les rires redoublés de ses compagnons. Une petite dame à ses côtés lui passe une bouteille d'eau, il la vide, se rince abondamment et recrache le tout dans la poussière. Le type, le Blanc qui parle la langue des gens d'ici, a repris la flasque. Il se tourne maintenant vers le jeune homme maigre et lui tend un billet. À nouveau des photographies, puis, d'un seul coup, tous remontent dans les pick-up. Le jeune homme a bien tenté un instant de demander la bouteille d'eau vide que la petite dame avait rangé dans son sac à dos, mais, lorsqu'il lui a touché le bras, elle a crié et a vite refermé la portière. Après, il ne reste que les buissons, la fournaise de la route et le billet froissé que le jeune homme maigre tient à la main et qu'il va devoir cacher parmi ce vide.

Hors temps : l'aveugle obéissant et sa succession de gestes, mains tendues, doigts déliés, effleurer, entourer, serrer, presser, empoigner. Rien d'équivoque, tout d'univoque, vieille rengaine éternelle que Flaubert aurait mieux tournée, avec de l'émotion, des affects, de la sensibilité, de la délicatesse, des manières et de la courtoisie, une éducation sentimentale.

Soyons romantiques : voici la chambre, l'armoire et quelques ombres, la fenêtre aux volets fermés, le lit et la table de nuit. Rangeons la boîte de préservatifs dans le tiroir, remplaçons-la par un bouquet de fleurs, c'est plus joli. Ils dansent. Les amants ont toujours des coutumes charmantes, cinématographiques presque. Ils dansent au milieu de la pièce, entre le lit et l'armoire, dans un espace restreint sous un lustre pour chambre de jeune fille, constitué d'un piètement de hêtre teinté merisier s'évasant en cinq branches par d'agréables volutes, chacune munie à son extrémité d'un abat-jour en toile de Jouy, aux festons triples avec soutache crème et nœud en velours bleu canard. Ils sont nus. Elle ferme les yeux, il ne voit rien. La musique pourrait provenir d'un de ces petits appareils portatifs dont les écouteurs auraient été remplacés par une enceinte. Le préservatif en attente dans le tiroir, ils dansent lentement au rythme d'une musique suave et sensuelle (un slow d'Al Green ferait très bien l'affaire). Succession de gestes, doigts déliés, effleurer un dos, entourer un poignet, caresser une nuque, mollet contre mollet, orteils sur le plancher, piétiner en rythme, doucement tourner la vieille danse des amants. C'est tendre, affectueux, amoureux, chaleureux, passionné, c'est permis, autorisé, érotique, charnel, troublant, enivrant, voluptueux, délicieux, des adjectifs de pâtisserie, de gourmandise. Flaubert aurait aimé. Ce qui se passe ensuite tient du feu de bois, flammes qui crépitent dans la cheminée, soupirs sous les draps, larmes de joie sur les joues, cheveux blonds étalés sur l'oreiller comme un soleil, doigts emmêlés, langues qui se délient, on se jure des mots exquis, des amours toujours, du sensuel sempiternel, des passions en béton. C'est extra, c'est ordinaire, c'est du hors-temps. Emma se redresse, sa permanente brune est aplatie, elle esquisse un sourire que son Frédéric aveugle ne voit pas, elle le baise au front comme une mère, puis se déplace, nue et aérienne, jusqu'à sa coiffeuse, modèle Joséphine, dotée d'un miroir ouvragé à l'ancienne, pieds et façade en

paulownia, plateau en plaqué hêtre, peinture coquille d'œuf et poignées de tiroir en fer patiné. Elle soupire, trouve des ciseaux et se coupe une mèche de cheveux blancs. Tiens, garde ça en souvenir, mon Frédéric.

Hors-tout, hors-temps, hors-murs, hors-limite se situent comme la poésie entre falaises et fadaïses : quelque chose d'indicible, un au-dehors, un sauve-qui-peut. C'est l'étrange qui attire, c'est l'étranger qui fait peur, ce pourquoi les gens d'ici votent à l'extrême droite. Ne tournons pas autour du pot, a dit le maire. Tout se mélange et vice-versa.

Flaubert conclut *L'Éducation sentimentale* par « Et ce fut tout », treize ans après *Madame Bovary*. Juste le temps qu'il fallait pour que le nourrisson Rimbaud apprenne les rudiments du latin et s'apprête à se baigner dans le Poème.

Cacher l'argent. Le jeune homme maigre s'est déjà fait avoir. Il avait pris soin de dissimuler sous une pierre ses premiers billets et quelques pièces pour des pots de miel vendus à un type du coin qui s'était arrêté et lui avait acheté le stock. Il s'était fait avoir et engueulé par ceux du village pour avoir bradé huit jours de récolte d'abeilles. Il allait revenir, c'était sûr, un type peu scrupuleux, connu par ici, qui mélangeait le miel avec de l'eau et de la bouse pour en revendre plus. À cause de lui, on avait déjà eu des ennuis. Le jeune homme maigre l'ignorait, c'était son premier vrai client. Le lendemain, en revenant chercher son pécule sous la pierre, il ne restait plus rien. On avait dû l'épier, probablement le même sale type qui avait dû faire semblant de repartir. Depuis, le jeune homme maigre gardait tout sur lui, noué dans un vaste foulard dont il se ceignait la taille et qu'il ne quittait jamais. Ce n'était pas pratique cependant. Une autre fois, il avait failli tout perdre dans la mer en aidant à pousser des barques. Les pêcheurs ne donnaient presque rien, jamais d'argent, quelques têtes de poissons pour la soupe, parfois une daurade entière, mais ils connaissaient du monde, des marchands ou des agriculteurs qui cherchaient de la main-d'œuvre pour refaire un étal, un muret, un chenal d'irrigation. Cigarettes en paiement, mais toujours accompagnées d'une pièce, c'était la règle, avec parfois une paire d'espadrilles, généralement trop courtes, mais qu'on pouvait revendre. Combines minuscules, trucs infimes, astuces dérisoires pour augmenter le petit pécule pièce après pièce. À force de rêver d'espoir, d'entendre évoquer les paradis sans faim ni guerre, on se prenait au jeu, huit mois, peut-être six, pour réunir la somme qu'un tel avait dit nécessaire pour prendre un bateau, monter dans un camion, se cacher dans un cargo, traverser une frontière et rêver d'un avion. La somme au final était toujours trop courte, les intermédiaires toujours plus gourmands, il faudrait revenir. Au fil des mois, on peaufinait son plan, souvent faux, remis constamment en question. Quelqu'un revenait : on ne passait plus au nord, il avait été refoulé. On apprenait qu'un autre avait été placé dans un camp de Somaliens du HCR. Un dernier parlait d'une nouvelle piste via Israël, mais ça coûtait cinq fois le prix habituel. On griffonnait des routes sur de vieilles cartes, fallait-il revenir par l'Afrique, le Soudan, la Libye ? Pouvait-on faire confiance aux marins pakistanais ? Était-ce possible par le sultanat d'Oman ou l'Arabie saoudite ? Les passages entre Syrie et Turquie existaient-ils encore ?

De toute façon, l'argent manquait toujours. Parfois le hasard aidait : un des réfugiés du village, le plus ancien, celui dont les économies étaient les plus longues, était tombé malade et avait réparti son argent entre ceux qui étaient sur le point de partir, avec la promesse de lui envoyer les médicaments qui pourraient le soigner, une fois en Amérique, en Australie, au Canada, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie, en Suisse, en Belgique. Faible et le visage trempé de sueur, il égrenait chaque destination, ressassée depuis tant d'années, il tenait la main du jeune homme serrée dans la sienne, le rouleau de billets glissé dans sa paume.

Il convient de régler la situation des ressortissants de pays tiers qui sont en séjour irrégulier, mais qui ne peuvent pas encore faire l'objet d'un éloignement. Leurs besoins de base devraient être définis conformément à la législation nationale. Afin d'être en mesure de prouver leur situation spécifique en cas de vérifications ou de contrôles administratifs, ces personnes devraient se voir délivrer une confirmation écrite de leur situation. Les États membres devraient avoir une grande latitude pour déterminer la forme et le modèle de la confirmation écrite et devraient également être en mesure de l'inclure dans les décisions liées au retour adoptées au titre de la présente directive.

Il convient de subordonner expressément le recours à des mesures coercitives au respect des principes de proportionnalité et d'efficacité en ce qui concerne les moyens utilisés et les objectifs poursuivis.

Il convient d'établir des garanties minimales applicables à la conduite de retours forcés, en tenant compte de la décision 2004/573/CE du Conseil du 29 avril 2004 relative à l'organisation de vols communs pour l'éloignement, à partir du territoire de deux États membres ou plus, de ressortissants de pays tiers faisant l'objet de mesures d'éloignement sur le territoire de deux États membres ou plus. Les États membres devraient pouvoir avoir recours à différentes possibilités pour contrôler le retour forcé.

Il convient de conférer une dimension européenne aux effets des mesures nationales de retour par l'instauration d'une interdiction d'entrée excluant toute entrée et tout séjour sur le territoire de l'ensemble des États membres. La durée de l'interdiction d'entrée devrait être fixée en tenant dûment compte de toutes les circonstances propres à chaque cas et ne devrait normalement pas dépasser cinq ans.

Il convient dans ce contexte de tenir particulièrement compte du fait que le ressortissant concerné d'un pays tiers a déjà fait l'objet de plus d'une décision de retour ou d'éloignement ou qu'il a déjà pénétré sur le territoire d'un État membre alors qu'il faisait l'objet d'une interdiction d'entrée.

Il convient de laisser aux États membres la faculté de décider si le réexamen d'une décision liée au retour doit ou non habiliter l'autorité

ou l'instance chargée dudit réexamen à substituer sa propre décision liée au retour à la décision précédente.

Il convient. Synonymes : il concède, il conclut, il conditionne, il confirme, il conforme, il conjecture, il communique, il conseille, il conserve, il connote, il consent, il considère, il consigne, il constate, il constitue, il contente, il contemple, il continue, il contrôle, il converse, il converge, il confesse. Antonymes : il confond, il démasque, il conteste, il chasse, il contredit, il exclut, il confine, il éconduit, il confronte, il recale, il compulse, il expulse, il condamne, il refoule, il concurrence, il refuse, il constipe, il rejette, il contrefiche, il renvoie.

Dormir. Jamais Pierre n'a eu l'impression de rester si longtemps au lit. Il est dans un hôtel, aux frais du journal, sans savoir quand cela prendra fin. Il y a plusieurs jours maintenant, il est revenu encore au journal, mais le rédacteur en chef, croisé entre deux portes, n'avait pas le temps. L'article, oui, bien sûr, on verra cela plus tard, l'actualité d'abord. Et l'actualité, c'est l'investiture du nouveau président, désignation des ministres et premières gesticulations officielles. Pierre a rendu la Volvo au grand reporter. A juste vu son épouse au moment où elle emmenait les enfants à l'école. Le grand reporter est parti se reposer à la campagne, avait-elle dit, en refaisant le lacet du plus petit. Se reposer, Pierre ne fait que cela dans son hôtel. Dormir jusqu'à midi, puis regarder par la fenêtre, Paris, le murmure du boulevard tout proche, la foule des passants aperçue par la trouée de la rue, toute une agitation qui commence tôt le matin, klaxons, moteurs, martèlement de talons, des bruits qui le tiennent à demi éveillé dans une conscience cotonneuse, le bercent, se rendort, se réveille à nouveau jusqu'à se glisser hors du lit à la demi-journée pour tirer les rideaux et regarder par la fenêtre. Pierre demeure indécis, hébété, incapable ne serait-ce que de se souvenir de la semblable agitation des souks et des marchés, si appréciée pourtant de Damas à Sanaa, d'Amman à Téhéran, Alep, Yazd ou Ispahan. Là-bas, c'est se précipiter dans l'escalier de bois vermoulu, veste légère et pantalon de toile, le descendre quatre à quatre et prendre dès le porche la douceur du vent du soir, tiède et sucré. Ici, la chambre fait écran, il est en dehors du monde, dans un corps qui lui paraît méconnaissable et blanchâtre, nu et lourd dans la glace, échoué à l'état larvaire. Aucune sensation, ni en bien, ni en mal, peu de pensées, la plupart incohérentes. Au début, il a allumé la téléviseur. En boucle, c'étaient les reportages sur l'investiture, les premiers pas du gouvernement, la fameuse actualité qui rendait le rédacteur en chef si fébrile. Il a arrêté d'allumer la téléviseur. Vers la fin de l'après-midi, il sort sur le boulevard, happé de suite dans la foule, pesant et gauche. Il se fait l'effet d'un galet bousculé dans le courant. Suit une errance sans but, avec des centres d'intérêt idiots. Il repère les bornes d'incendie, les plaques d'égout, les bouches de gaz, ici une brèche dans un trottoir, là un carton vide posé sur un banc, choses insignifiantes, horizontales, parsemées, veillées par la rectitude des murs, immeubles cossus, angles de rue, arbres cerclés d'une grille, toute une verticalité, une harmonie

perpendiculaire. Plus tard, les premières lumières s'allument, d'abord suspendues au hasard des mansardes, des appartements, descendant jusqu'à terre, accrochant au passage les néons de quelques vitrines, une guirlande au-dessus d'une terrasse de café. Le ciel est bleu, vire au violet, reste phosphorescent longtemps avant de tourner au noir comme un couvercle qui se pose lentement sur la ville. Une bouche de métro enfonce sa lueur sous la terre, la chaussée brille, polie par les pneus des voitures, un clochard s'endort dans l'ombre devant des passants indifférents. Paris, la plus belle ville du monde, disent les touristes, qui n'en a jamais rêvé ? Pierre y est, la ville le traverse, mais ne marque rien, il reste de marbre, devenu minéral, un état sans âme et sans sentiment. Il rentre lorsqu'il ne parvient plus à soulever ses chaussures de plomb, à traîner ses poteaux de béton, se couche évidé, alvéolé comme un aggro, pensées confuses et rêves perdus dans un no man's land, oscillant entre souks et boulevards, Orient et Occident.

Silencieusement, la migration était venue de l'est, avait franchi notre frontière par la montagne. Au début, nous avions ignoré ces mouvements, nous avions pensé à des cas isolés, vite résolus. Les frontières ne sont jamais totalement étanches. Il y a bien eu quelques plaintes, on déplorait des intrusions, des dégâts. Les gens du coin sont méfiants par nature, comment en être sûr ? Il a fallu plusieurs mois encore pour que nous puissions prendre au sérieux ces doléances. On jette l'opprobre facilement. Aujourd'hui, on nous reproche notre passivité, notre inaction, mais nous ne pouvions réagir sans preuve suffisante. C'est plus tard, au début de la dernière décennie du XX^e siècle, que nous avons officiellement reconnu ces déplacements clandestins. Nous avons fait ce que l'on doit faire en pareil cas, nous avons prévenu les autorités de l'autre côté de la frontière, mais il semblait qu'il fût trop tard, les expéditions nocturnes s'étaient organisées, suivaient des chemins de plus en plus prudents, écartés des grands axes de circulation. La surveillance d'un territoire qui offrait de multiples solutions de passage aurait nécessité des moyens bien trop coûteux, bien en deçà des dégâts de ces indésirables. Et puis, l'obligation d'assurance des propriétaires jouait en notre faveur, l'indemnisation systématique que nous avions grandement augmentée aurait dû venir à bout des réticences les plus farouches. Ça n'a pas été le cas. L'affaire s'est déplacée sur un terrain politique, ce qui a permis de diluer encore plus le débat, de perdre du temps et de laisser le champ libre à la migration, puisque nous étions incapables de prendre des décisions pour l'enrayer. Ça a donc continué, d'abord vers l'ouest, comme toujours, en suivant les habitudes de discrétion dont ils s'étaient faits les champions : virées nocturnes, en bande, de plus en plus loin. Au fil des années, à force de les laisser faire, ils s'étaient aguerris, parcouraient sans bruit des distances incroyables. Les familles s'étaient agrandies, les jeunes oubliaient la méfiance des anciens, se promenaient sans vergogne sur les autoroutes, franchissaient les lignes de TGV, se montraient parfois au grand jour, chaque fois davantage effrontés. On nous signalait de plus en plus d'exactions, des razzias de moins en moins cachées, une violence franche et signée. Nous aurions pu alors réagir : leurs méthodes étaient toujours les mêmes, le flagrant délit a parfois été constaté, mais ils ont toujours réussi à s'enfuir et, le contexte politique sur la question ne s'étant pas arrangé, ça défrayait les faits divers pendant

quelques jours. Comme par hasard, plus rien ne se passait, leurs partisans hurlaient à la stigmatisation, au procès d'intention. On les laissait tranquilles ; à nouveau, ils en profitaient. Le temps passait et jouait en leur faveur : on les apercevait maintenant dans des régions inattendues, parfois même au cœur de vallées isolées. Ils ne renonçaient en rien à leurs méfaits, pire, ils en réclamaient toujours plus, fermes, hameaux, personne n'était à l'abri. Leur demande devenait insistante, l'offre devait donc suivre, selon un principe bien connu.

Au village, rien n'a changé en apparence, maisons, rues, église, fermes, champs, vaches dans les prés, bosquets, haies. On pourrait retrouver jusqu'au moindre mouchoir accroché sur les barbelés d'une clôture, refaire indéfiniment des trajets immuables, pas à pas, de flaque d'eau en flaque d'eau, passer d'une porte de grange à celle d'un garage, repérer à même heure les mêmes lueurs des téléviseurs, mêmes émissions, mêmes bruits de cuillers dans la soupe, mêmes repas aux mêmes moments, un temps invariable, un lieu qui correspond, lié serré comme une botte de radis. Bien sûr, il y a des différences. Qui s'en aperçoit ? La petite famille qui regarde un divertissement à la télé pense-t-elle à Petit Jean, couché au cimetière, désormais sage, glacé pour l'éternité, surmonté de bouquets qui fanent, de couronnes qui pâlisent sous la lune. En face de chez Jean, une maison vide se craquelle déjà, fissures, lézardes, géraniums abandonnés. Jean regarde la chaise qui demeure sous l'horloge, sur laquelle il aurait dû se hisser comme d'habitude pour remonter le mécanisme mais la boulangère avait klaxonné à ce moment-là, apporté le pain, puis annoncé l'accident, relayé l'instant d'après par un appel téléphonique d'Emma, alors que la camionnette repartait. Par la fenêtre, Jean l'avait vue cahoter dans les ornières de la cour tandis qu'il tenait le combiné avec la voix qui annonçait le drame. Tout cela très vite, et maintenant la chaise et l'horloge, en un bloc figé, immobile, arrêté. L'horloge jamais remontée depuis, qui s'en aperçoit ?

Au loin, dans la capitale de ce pays, Pierre rêve, hébété de sommeil, songes et chimères, entre souks et boulevards. Dans l'un d'eux se glisse probablement le village d'ici, la promenade nocturne qu'il avait faite avec Jean, Emma, Petit Jean, cette soirée réelle qui avait eu lieu au mitan de son travail éphémère de journaliste improvisé, accompagné d'un aveugle de circonstance. Restent au village Emma et Frédéric, sursitaires, attendant le moment où il faudra déguerpir, vider les lieux, placarder « à vendre » sur le gîte. En attendant, hors-temps des délices, amours : on ne choisit jamais le lieu ni le moment du plaisir, ça vous tombe dessus et c'est un miracle, comme de gagner au Loto, ça n'arrive pas à tout le monde, il faut en profiter. Hors temps, mordre la vie et l'oreiller, s'évader hors d'ici, hors lieu.

Le maire est satisfait. Il repose le combiné du téléphone. Il l'a eue en

direct, celle qui est « comme tout le monde » et qui promet de revenir. D'ici, j'en ferai ma roche de Solutré, a-t-elle assuré. Sa femme s'esbaudit, tourne autour de lui, comme une mouche opiniâtre : Alors, qu'a-t-elle dit ? Qu'a-t-elle dit ? Dans la ferme, les ombres de la nuit tapent au carreau, on entend un camion au loin sur la grande route. Le maire soupire, regard bleu délavé et rêveur. Ses mains solides d'agriculteur se balancent, désœuvrées et déjà amoureuses. Demain, il marquera l'abréviation du parti en lettres gigantesques sur une vieille citerne rouillée qui lui appartient, délaissée en bordure d'un de ses champs, mais qui domine la vallée. On verra de loin le sigle politique curieusement entouré d'un cœur, comme une de ces déclarations passionnées et éprises qu'on grave au couteau sur le tronc des arbres. Ici, au village, ce qui change est du domaine de l'intime, du sentiment, choses cachées, le décor reste le même, c'est à lui qu'on s'accroche, on ne veut pas qu'il bouge d'un iota quand tout vacille autour de soi.

Ils finiront par venir dans le coin. Ici, c'est l'idéal : bien reculé, peu d'habitants, facile pour commettre leurs délits en toute impunité. Par le passé, toutes les invasions se sont déroulées ainsi : on avance aussi loin et aussi longtemps qu'on ne rencontre pas d'opposition. À la fin du XIV^e siècle, Tamerlan conquiert ainsi la Perse, l'Afghanistan, et parcourt trois mille kilomètres sans trouver la moindre résistance. En Inde, il massacre cent mille prisonniers en dressant, dit-on, des pyramides de têtes humaines. C'est ce que racontait Pierre aux touristes du temps où il était guide dans ces contrées. Les zones désertiques ou faciles d'accès, celles qui présentent peu d'intérêt, sont généralement moins protégées. Souvent leurs habitants sont pacifiques, occupés à leur subsistance, quelques enclos pour éviter que leur bétail ne s'échappe, des bâtons contre les voleurs de poules, voilà leurs seules barrières, leurs seules défenses. Huns, Lombards, Slaves, Vandales, Suèves, Goths, Wisigoths, Ostrogoths ont avancé ainsi, et Attila, avec l'herbe qui ne repousse jamais. Plus près de nous, toujours par l'est, les Teutons, Prussiens, Schleus, Boches ont emboîté le pas, trois guerres en moins d'un siècle, des millions de morts. On garde la peur chevillée au corps, transmise de génération en génération.

Ils reviendront par ici. Pas étonnant qu'on s'en méfie. Pour l'instant, c'est insensé, on n'y pense pas, on se réfugie dans l'actualité qui prime, l'investiture de l'homme-à-tête-de-chérubin, ses premières actions, la fois où il dépose une gerbe alors qu'il pleut comme vache qui pisse. Le maire rigole devant son poste de télévision. La fois où Angela Merkel le rattrape par le coude, car il part Dieu sait où, tout droit au lieu de suivre l'angle droit d'un tapis rouge déployé à son intention. Le maire s'esclaffe : on ne loupe rien grâce à la télévision. La fois où sa compagne envoie un *tweet* malheureux. C'est quoi, un touite ? demande le maire à sa femme, télécommande à la main et pieds dans ses chaussons, en face du poste.

L'ancien, l'agité du bocal, retourne dans l'ombre, déchu des projecteurs, nous avons eu raison de lui, nous baissons les pouces comme aux jeux du cirque. Mais peu important nos choix, les envahisseurs reviendront par ici, vert-de-gris, comme les autres, l'œil fourbe, le port altier, impitoyables. La terreur est prête à ressurgir. D'ailleurs, dans les régions qui subissent depuis plusieurs années cette présence étrangère, on tente d'attirer l'attention des pouvoirs publics :

comme d'habitude, tant que Paris n'est pas touché de plein fouet, il ne se passera rien. Sedan en 1870, la bataille de la Marne en 1914, l'exode affolé de 1940 : la capitale est toujours plus surprise, et chaque fois de plus en plus près, mais n'en tire aucune leçon.

Aucune leçon, voici la base de tout roman, juste des questions, des possibilités, aucune réponse. Le jeune homme maigre aux dents mauvaises est aux portes de Paris, c'est l'option retenue par l'auteur, son *credo*, son *confiteor* pour la suite de l'histoire.

Partir : Pierre pourrait le faire depuis longtemps, rien ne le retient plus dans ce pays, hormis l'attente de plus en plus hypothétique que le rédacteur en chef l'appelle pour son article. Partir, prendre un billet pour Ispahan (quand reviendras-tu ?), tout paraît si loin, ses affaires chez elle (lesquelles déjà ?). Son visage, sa beauté, ses voiles, ses yeux, sa main saisie, tout semble s'effacer. Parfois une silhouette similaire, une passante dans la foule ravive le désir du retour, mais les murs, l'écrasement des immeubles cossus, les lumières artificielles forment un monde si sûr de lui, si lisible. Tout ce qu'il avait cherché à fuir autrefois le rattrape, sa terre natale, son origine, son quotidien. Il est de ce monde-là, il parle la langue, elle est chevillée à son corps, elle articule jusqu'au moindre de ses mouvements. À Paris, le farsi ou l'arabe lui apparaissent comme des mots empruntés qu'il doit rendre, poser dans un coin de sa mémoire comme il a laissé ses bagages dans un petit appartement là-bas. Sa langue est maternelle, évidente, légitime, revenue. Ses questions en sont pétries, et même l'absence de réponse : pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ?

Dans la chambre d'hôtel, il déballe pour la centième fois le contenu de son fourre-tout : chaussettes, caleçons, tee-shirts, chemises, brosse à dents, rasoir et dentifrice, une veste, une paire de mocassins, plus la feuille pliée en deux, copie de son article remis avec les quelques photographies numériques contenues dans l'appareil photo, à peine quinze lignes qu'il relit parfois, nu et lourd, assis sur le lit, feuille dépliée devant lui, à l'état larvaire. C'était au retour de l'enterrement, si peu de choses à dire et la fatigue que cela provoque. Position debout dans l'église, au cimetière, Jean, Emma, Frédéric, les parents de Petit Jean, le maire, la petite dame à allure de musaraigne, tous ces visages déjà lointains, ces silhouettes en partance pour l'oubli, quelque chose d'insupportable de les laisser habiter ici (trois lettres comme une île) et continuer seules le chemin. Une douleur lui avait tordu le ventre, l'avait étonné, lui, l'habitué d'autres lieux, libre d'attaches.

Restait l'article à écrire. Il avait repris le petit calepin acheté *Au gratte-papier*, avait relu les notes infimes écrites dans le bureau du maire : *misère du monde, trop de social, pas mieux que les autres, prouver leur poids, résistance, Algérie, invasions*. Ça ne voulait plus rien dire, que pouvait-on faire avec si peu ? Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? En guise d'article, il avait

écrit : *Aujourd'hui, je suis allé à un enterrement...* Vieux souvenirs scolaires : racontez vos vacances. Quinze lignes avaient suivi. Il ne se souvient plus où il les avait rédigées. Dans un hôtel de passage ? Chez son frère ? À Paris ? Quinze lignes racontent l'étonnement devant les quelques brins de muguet qui émergeaient d'une étroite plate-bande à droite de l'entrée du cimetière. D'avoir pensé devant les petites hampes déployées, les clochettes fragiles, tout juste fleuries (la première fois qu'il en voyait depuis vingt ans qu'il était parti), à l'étrange image du porte-bonheur qu'on associe, mais là, en ce jour de malheur... Peu de choses finalement dans cet article, quinze lignes à peine, juste manière d'écrire qu'il n'y avait rien à dire. Posé cela le lendemain devant le rédacteur en chef avec l'appareil photo, gardé une photocopie du machin, pliée en deux, fourrée dans le fourre-tout. Le rédacteur en chef n'avait même pas soulevé la feuille, avait alpagué quelqu'un qui passait (Marie, tu lui trouves un hôtel ?), puis poignée de main : On se fait signe, hein ? Tu passes de temps en temps... Rien d'autre qu'un tutoiement de circonstance, il est des nôtres, grande confrérie des journalistes : faux nègres. L'hôtel trouvé par Marie sert d'attente depuis. De temps en temps, il passe au journal, fait un tour dans l'étonnant bâtiment, l'ancien garage. Il monte les niveaux, passe parmi les bureaux sans s'arrêter, comme une automobile qui ne trouve pas sa place. On ne le remarque même pas. Circulez, il n'y a rien à voir. Dormir. Oublier Ispahan.

La suite de l'histoire se déplace de quelques mois, dix-huit précisément. Nous, donc, l'opinion, la chimère, l'allégorie, l'invention, la fantaisie, nous qui vous avons accompagnés et suivis pas à pas, lettre à lettre ; nous qui nous sommes nourris de votre langue, faisons un petit saut pareillement : quelques mois de plus, si peu dans le grand creuset collectif dont nous sommes les garants. Pour en rendre compte, pour se souvenir de cette faible mémoire, il suffirait d'utiliser les moyens modernes que nous avons diffusés, par exemple utiliser Twitter et taper (hashtag) *#bruitsdumonde*. On peut aussi lire un livre comme celui-ci, la littérature a fait ses preuves, les héritiers de Gutenberg ont suivi tous les mouvements, tous les combats, les éditeurs s'engagent pour l'environnement et réduisent l'empreinte carbone et en utilisant des papiers à fibres certifiées.

Pourtant, 115 chapitres et plus de 350 pages ne nous apprennent guère de choses : une histoire ténue, des personnages vacillants, quelques anecdotes historiques secondaires, une question que l'on pose et à laquelle on ne répond jamais. Par conséquent, il est à craindre qu'un déplacement d'un an et demi prête peu à conséquence et continue à délayer une semblable banalité, de la même manière que nous laissons un sucre se dissoudre dans une tasse de café sans se souvenir si nous venons déjà d'en ajouter (et combien ?), sans d'ailleurs que le goût amer du breuvage en soit changé.

Dix-huit mois après, donc, plusieurs saisons se sont enroulées : fin de printemps, été, automne, hiver, à nouveau le printemps, l'été, maintenant l'automne. Au village, on peut mesurer le temps qui a passé, par exemple au cimetière. Les petits brins de muguet, à droite de l'entrée, tout juste fleuris pour l'enterrement et qui avaient étonné le journaliste, avaient fini par cuire au soleil. Puis les marbres brûlants avaient tiédi, les chats tranquilles qui s'y étaient allongés aux derniers feux d'octobre avaient fini par être délogés dans l'agitation de la Toussaint. La vapeur de froid qui sortait de la bouche lorsqu'on parlait aux voisins par-dessus les tombes avait pareillement achevé de s'estomper. Pluie, gel ou neige, parfois les trois la même journée, on était resté chez soi avec un sapin et des guirlandes. Enfin le printemps à nouveau, l'anniversaire de Petit Jean, allongé ici depuis un an. Pas de fête particulière, pas de cérémonie du souvenir. Un caveau était apparu comme par miracle à la même époque, une dalle de granit

posée par deux ouvriers. C'est le coloris « gris de Chine », avait dit l'un d'eux à Jean qui passait dans le coin par hasard. Nom, prénom et dates en écriture romaine, gravés en doré traité anti-mousse pour un forfait de 150 euros, il n'y a pas mieux dans la région, avait ajouté l'homme de l'art en époussetant la stèle. J'y songerai, avait répondu Jean. Les brins de muguet, évidemment refleuris, avaient fané peu après. Enfin, l'été pouvait suivre : marbres brûlants, chats échaudés, on connaît la rengaine. Voici l'automne (c'est maintenant) et déjà la Toussaint se profile, passe, impair et manque, comme à la roulette.

Raconter le temps qui s'éternise à partir d'un cimetière n'a rien de morbide, nous le savons bien. Église, boulangerie, cimetière sont l'apanage de toutes nos villes et de nos villages, même si, dans certains coins, la boulangerie se réduit à une camionnette.

Dix-huit mois plus tard, le grand reporter a repris le travail dans le bâtiment du journal en forme de garage. Il y passe en coup de vent, on ne l'envoie plus aux quatre coins du monde comme auparavant, mais il n'a pas changé ses habitudes et fait comme s'il était toujours en partance. Il pose son sac au pied d'un bureau et descend au bistrot du coin avec le rédacteur en chef, un copain de promo. Alors les vieux briscards, qu'est-ce que je vous sers ? C'est ainsi qu'ils sont immuablement accueillis. Sauf qu'il ne prend plus de café depuis qu'il a eu sa blessure au ventre. Un chocolat. Boisson de lavette, répond le patron. Au lieu de l'international, il est au service économie-société, c'est lui qui l'a voulu, on lui a laissé le choix, il est revenu ici comme un héros. De temps en temps, il part sur le terrain pour un papier un peu conséquent, un dossier spécial, comme on dit. Filière de la viande en Bretagne ou aéroport de Notre-Dames-des-Landes, plantation de patates en Picardie ou évacuation d'un camp de Roms à Lille. Il s'est découvert une passion pour les vieux hôtels de province. Il photographie chaque chambre, les papiers peints désuets, le mobilier dépareillé. Il projette d'en faire un livre. Tout le monde est rassuré et sa femme regarde partir la Volvo pour un jour ou deux sans angoisse.

Dix-huit mois, c'est le temps qu'il lui a fallu pour oublier complètement le guide qui l'avait sauvé, tiré derrière un mur. Personne n'en a plus reparlé. On avait aidé ce type qui n'avait rien demandé à personne et avait été rapatrié avec lui à Paris. On l'avait bien traité, comme il se doit en pareil cas, grande solidarité du monde journalistique. Un petit boulot de pigiste en attendant qu'il reparte, il était venu sans rien, forcément. On avait fait notre devoir. Depuis, pas de nouvelles, on a arrêté de payer l'hôtel, on ne sait pas ce qu'il est devenu. Jamais personne ne l'évoque. L'actualité l'a avalé dans son renouvellement permanent, ainsi qu'une bonne douzaine de stagiaires, apprentis journalistes, venus après lui dans ces lieux. Au bistrot, le grand reporter et le rédacteur en chef mettent un point d'honneur à ne pas parler boulot et c'est difficile quand il prend une telle place, quand il est le reflet permanent de la vie même. Le plus souvent, ils restent silencieux en tournant leur cuillère, l'un dans le café, l'autre dans le chocolat. L'article, bien sûr, n'est jamais paru. Ou, plutôt, on l'a donné à quelqu'un d'autre, traité sur quelques lignes en rubrique « échos de campagne », en dernière minute, juste avant le bouclage d'un numéro.

On l'avait illustré avec une photo d'une foire au boudin qui pouvait faire illusion. La question initiale (Pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ?) n'avait pas été mentionnée.

Si ça se trouve, l'article, c'est-à-dire la maigre feuille de quinze lignes qui commençait par « Aujourd'hui, je suis allé à un enterrement », se trouve toujours sur le bureau du rédacteur en chef, un capharnaüm dont il est fier. Je ne jette jamais rien, une information reste une information, même dix ans après, a-t-il l'habitude de dire, doigt sentencieux levé vers le ciel, paroles que boivent les stagiaires et apprentis journalistes et dont se moquent les plus chevronnés en l'imitant à la machine à café. Mais, plus probablement, la feuille a été triée puis éliminée par une des secrétaires, qui profite de ses vacances invariables, les quinze premiers jours de juillet, dans une maison de famille à Pornic, pour ranger l'amoncellement d'un an en accusant la femme de ménage à son retour, non sans le diriger habilement vers le tableau d'affichage où il pourra s'assurer qu'on a bien épinglé la carte postale qu'il envoie systématiquement le deuxième jour de son arrivée (vue du vieux port et du château, parfois un couple en costume folklorique, une année, la recette des moules marinières).

Italie : au moins cinquante morts dans le naufrage d'un bateau de migrants. *Lampedusa est une île admirable appartenant à la province d'Agrigente, de la région de Sicile, en pleine mer Méditerranée. Comme chaque fois, nous en parlions pendant quelques jours. Sa longueur ne dépasse pas les 11 km, quant à sa largeur elle est de 3,5 km, pour une superficie totale de 20,4 km², elle se situe plus près de la Tunisie (113 km) que de la Sicile (200 km), et elle appartient déjà à la plaque africaine. Ça réveillait les consciences, disait un homme politique. Actuellement l'île est peuplée de 5 000 personnes, mais en été cette population est doublée. L'île est composée d'un village, d'un aéroport, d'un port, de plages époustouflantes, de criques merveilleuses et de roches. On voyait des reportages, un pêcheur nous montrait l'endroit du naufrage. Le cameraman faisait un zoom sur quelques vagues indigo. L'île possède une côte rocheuse et raide, enrichie de grottes, une mer faisant partie des dix mers les plus limpides du monde, qui se perd dans un lointain horizon, des plages de sable blanc, un soleil splendide couvrant une mer pure et cristalline. À terre, un habitant montrait quelques débris de planches. Le cameraman faisait un zoom sur un bidon de plastique échoué sur les rochers. Sa position géographique favorise un climat toujours doux, chaud l'été, mais très bien supporté, dû au vent méditerranéen, l'air n'y est pas étouffant, au contraire. Souvent, la tragédie augmentait dans les heures qui suivaient, on doublait ou triplait le nombre de victimes. Le coucher et le lever de soleil à Lampedusa laissent généralement les touristes sans souffle. La réactivité d'Internet permettait de suivre l'évolution de ces drames, le nombre de victimes, bien sûr, mais aussi les circonstances, les réactions politiques. L'accueil à Lampedusa est chaleureux, les habitants sont toujours heureux de recevoir. Vivant essentiellement de la pêche, ils ont abandonnés l'agriculture à cause de la pauvreté de leur sol, qui est essentiellement rocheux et aride. Lorsque la tragédie était trop grande, il fallait réagir, envoyer des journalistes en grand nombre, filmer des témoins, rechercher des images du drame, des films si possible. À Lampedusa, le farniente est toujours au rendez-vous à l'ombre d'un palmier, vous offrant la chance de siroter un cocktail de fruits frais ou de déguster une glace artisanale. On les voyait arpenter des grèves chauffées à blanc, ruisseler dans des bars pris d'assaut, les mollets blancs sous un pantalon retroussé, la veste sous le bras et des auréoles aux chemises, débarqués en vitesse, parachutés par un journal à sensation, cherchant le plus petit scoop qui démarquerait*

leur journal. *Les plages de Lampedusa sont propres, à votre disposition sur toutes les plages vous trouverez de quoi louer matelas, ombrelles.* Cette fois, les habitants ont organisé une marche de soutien. Le cameraman fait un gros plan sur une bougie tenue par une fillette. *On a retrouvé sur Lampedusa des traces d'installations grecques, romaines et musulmanes. En 813 après J-C, le téléstarque grec Grégoire chassa les sarrasins de l'île, qui fut ensuite habitée par différentes populations, parfois peu nombreuses. L'île est restée déserte de l'Antiquité jusqu'en 1843.* Si la tragédie était vraiment intolérable, une journée de deuil national était déclarée. *En 1843, le roi des Deux-Siciles, Ferdinand II de Bourbon, y envoya le capitaine de frégate Bernado Maria Sanvisente avec le titre de gouverneur.* C'était alors la curée sur les réseaux sociaux, les forums divers et variés. *Un détachement de militaires, de prêtres et d'administrateurs vinrent s'installer avec douze personnes des deux sexes pour repeupler l'île.* Quand va-t-on faire cesser cette immigration sauvage qui affaiblit l'Europe ? / La surpopulation doit s'arrêter, la seule chose à faire, c'est de distribuer des stérilets, des pilules. / Ne me traitez pas d'égoïste, je suis plus inquiet pour mes voisins et amis travailleurs pauvres n'ayant droit à rien et apprenant à regarder les immigrants se faire soigner mieux qu'eux. Ils sont prioritaires partout et pour tout ! / Je ne vous traite pas d'égoïste, je suis de votre avis. / Je regarderai ce soir « Envoyé spécial », pour m'écœurer un peu plus, vu ce qu'on leur paie de sécurité sociale. / Entièrement d'accord avec vous, bon raisonnement. / Vous n'êtes pas seulement égoïste, mais aussi écœurante. / Tout à fait d'accord, et je voyais aussi ce reportage de Géorgiens qui venaient clandestinement se faire soigner de la tuberculose chez nous, qui en parle vraiment, où les fonds sont-ils pris ? / Non, vous n'êtes pas égoïste, vous êtes immonde... etc. Noms d'oiseaux, petite guerre civile quotidienne par claviers interposés. *De petites cabanes typiques ouvrent leur porte chaque année au-dessus de la majorité des plages, vous offrant boissons, mais aussi l'inéluctable dégustation des spécialités culinaires, tout cela sous un fond musical chaleureux.*

Dix-huit mois plus tôt, le jeune homme maigre aux dents mauvaises parvenait aux portes de Paris, petit personnage sans rien d'un chapitre sans histoire, à peine digne d'un roman. Pourtant combien il a résisté, traversé des villes et des déserts, hanté des ports et des aéroports, réussi à se couler entre deux lattes de plancher, sous un bastingage de bateau, dans la soute d'un avion peut-être, moyennant finances, coups de bol, coups du sort, la chance, la veine, l'occase. J'ai une occase en or, ça fait partie des premières paroles qu'il avait entendues aux portes de Paris. Ne savait même pas où il était pourtant, débarqué de dessous une bâche, posé à un coin d'immeuble, devant un terrain vague, à un croisement d'autoroute. Reprendre les vieux réflexes : marcher la nuit, se méfier de tout, fouiller les poubelles, disputer un sac en plastique à un clochard, dormir contre un soupirail, grelotter. Puis apprivoiser l'endroit, aller aux toilettes publiques, se méfier mais se mêler quand même à la foule, repérer ceux qui vous dévisagent, ceux qui ont la même couleur de peau, être en alerte, toujours en mouvement. La ville s'apprivoise aisément en temps de paix. Rien à voir avec son pays, où la moindre épiluchure devait être arrachée aux crocs des chiens, où on vous prenait pour cible, par hasard ou par jeu, pour rejoindre les morts pourris dans les broussailles. Ici, même les ordures étaient luxueuses, et squatter une porte cochère prenait des allures de séjour dans un palace.

L'occase en or, c'était un boulot que le type lui avait proposé, ou plutôt imposé en le tirant par la manche. Un canapé était posé devant un hall d'immeuble. Une dame exaspérée attendait devant et, à l'attention du type qu'il accompagnait, avait hurlé une phrase que le jeune homme maigre n'avait pas comprise entièrement : Tu nous ramènes un clodo, fluët comme une ablette ! T'es vraiment un naze, une tache d'huile ! Il avait monté le canapé au sixième sans ascenseur avec le type jusqu'au troisième étage, puis tout seul lorsque le type s'était fait mal au dos avec sa femme qui glapissait sur le palier : Manquait plus que ça ! Manquait plus que ça ! Une fois là-haut, on lui avait filé cinq euros et un compliment : Ah, ben, t'es vachement costaud au final. Il avait fait mine de ranger le billet dans son foulard, mais s'était souvenu qu'il l'avait échangé contre un vieux pull. Désormais sa cagnotte était dans sa chaussure droite, une paire

ramassée dans les toilettes d'une autoroute. En redescendant les escaliers, le locataire du troisième avait entrouvert sa porte, l'avait hélé et lui avait tendu une carte par-dessus la chaîne de sécurité : Vous trouverez du boulot là. Ils cherchent des gars comme vous.

Occase en or, donc, tout s'était enchaîné, des extras au noir pour un déménageur, avec parfois la permission de passer la nuit dans les logements vides. Il était au sec et au chaud pour les premiers froids, la vie était belle. Il ne savait même pas qu'il était aux portes de Paris.

Dix-huit mois plus tard, nous en étions sûrs, nous en avions piégé un grâce à un appareil photographique planqué qui se déclenche discrètement lorsque l'indésirable passe devant. Nous avons ainsi la preuve que leurs incursions, chaque fois plus audacieuses, n'avaient cessé de progresser. Cette fois, la chose était sérieuse, il était probable que ce coin de verdure bordé de collines douces, de forêts profondes et d'une rivière à méandres de frais cresson bleu puisse représenter pour eux un éden. Mère nature bien campée sous un ciel apaisé, ils allaient prospérer si nous ne réagissions pas. Le plus inquiétant demeurait la proximité de Paris, deux cents kilomètres à peine, quelques mois peut-être pour y parvenir, s'adapter et se fondre dans le paysage urbain. Nous évoquions alors cette vieille chanson écrite par Albert Vidalie, ébauches de couplets possiblement rédigés au café Daguerre où Albert avait ses habitudes, inspiration peut-être toute proche du lion de la place Denfert-Rochereau, avec son air tranquille et statufié de faux bronze, mais, ne nous y fions pas, aussi résolu et dangereux que les bandes organisées qui sévissaient déjà depuis plus de vingt ans en toute impunité dans d'autres lieux.

Le village d'ici (trois lettres comme une île) était à présent directement visé, à moins de vingt kilomètres d'où la photographie avait été prise. En quelques minutes d'errance, cachés et fourbes, les clandestins pouvaient investir le village s'ils le désiraient, pénétrer dans la grange de Jean, passer devant l'église, s'introduire dans le cimetière, parader devant la mairie, l'école des filles et des garçons. Peut-être d'ailleurs y songeaient-ils déjà, planqués dans les hauteurs du village, tapis dans des bas-côtés, dissimulés sous des ronces, éventuellement même à l'endroit précis où le journaliste, accompagné de l'aveugle, avait arrêté la Volvo un an et demi plus tôt pour contempler le village de ce promontoire.

Mais nous (l'opinion, la chimère, l'allégorie, l'invention, la fantaisie) sommes versatiles et un autre sujet d'actualité vient déjà chasser cette perspective inquiétante. « Celle qui est comme tout le monde » est sur le point de revenir dans la commune, fidèle à sa promesse d'instaurer en ce lieu sa « roche de Solutré ». Avec elle, la question revient : Pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? Une légende, fortement controversée, laisse entendre que les hommes préhistoriques guidaient les chevaux sauvages pour les précipiter du haut de la

fameuse roche de Solutré afin de les tuer. Cette fable n'est pas sans rappeler l'histoire de Panurge qui jeta un mouton d'un bateau pour se venger d'un commerçant malhonnête. Le reste du troupeau se précipita à sa suite, causant la perte du marchand lui-même, qui essaya de sauver la dernière bête en s'y accrochant. Il est d'usage de désigner par « moutons de Panurge » des individus (citoyens, ressortissants) habités à l'excès par un instinct grégaire, conformiste, docile, chauvin et cocardier. La question revient (Pourquoi les gens...), mais toujours pas de réponse.

Formule complète de déménagement : emballage en cartons simples : linge, vêtements, livres, jouets, bibelots. Conditionnement alvéolé : vaisselle, verrerie. Empaquetage spécifique type plastique à bulles : cadres, miroirs, tableaux. Protection du mobilier sous couvertures et housses (attention, les objets fragiles doivent être clairement mentionnés et étiquetés, possibilité d'une assurance spécifique pour l'électroménager). Prestation additionnelle d'emménagement (avec supplément) : rangement en penderie des vêtements sur cintres, déballage de la vaisselle, remise en place du mobilier selon vos instructions. Possibilité de refixer les objets aux murs et aux plafonds, d'accrocher les tringles et les rideaux le cas échéant. Possibilité de rebrancher l'électroménager (sous réserve d'une décharge de responsabilité, sauf en cas d'assurance spécifique mentionnée ci-dessus). Nettoyage de l'ancien et du nouveau domicile en option.

Emmanuelle fait partie du supplément et de l'option. Elle arrive dans le nouveau domicile, choisit de commencer par la salle à manger. Il est tôt, les vitres dépourvues de rideaux accrochent la nuit et renvoient les lueurs des réverbères jusqu'au milieu de la pièce. Elle branche une lampe de salon posée par terre, un modèle luxueux avec un socle en marbre. Ne se rend compte de rien tout d'abord et entreprend de vider un carton étiqueté vaisselle, de nettoyer une à une les assiettes avant de les empiler au bas d'un lourd buffet en bois massif, dressé contre un mur. Elle a juste le temps de sentir une ombre se faufiler derrière elle, gagner l'entrée, se retourne, pousse un cri : l'ombre est là, de dos, s'acharne à vouloir ouvrir la porte refermée à clef. Le trousseau est dans sa poche. Le jeune homme maigre s'est retourné, lève ses bras comme si la femme de ménage tenait une arme. Elle dit : Mais qu'est-ce que vous... Et lui (mauvais français) : La nuit, juste la nuit, apporté les meubles hier... Partez, partez ! (jette les clefs dans sa direction). On entend le bruit de la dégringolade dans l'escalier, puis plus rien, juste son cœur qui bat la chamade, son reflet pâle dans la fenêtre de la salle à manger avec l'obscurité derrière. D'où sortait-il ? Elle trouve au pied du lit encore recouvert de sa housse de plastique de vieilles chaussures dont une (la droite) avec un tas de billets froissés dedans. Qu'en faire ? Perplexité.

Lorsqu'elle ressort quelques minutes plus tard, il l'attend en face,

assis dans un petit square. Elle s'en doutait. Il se lève, pieds nus, craintif, traverse la rue mouillée de pluie. Elle a mis les chaussures dans un sac plastique, le lui tend. Merci, merci, merci. Ses yeux, son aspect, sa maigreur, ses habits sales et légers. Quel âge ? Il dit qu'il ne sait pas, vingt-cinq peut-être. Elle soupire, désigne le café qui fait le coin. Il hésite, dit non, elle insiste. Il avale deux croissants. Le jour est maintenant complètement levé, c'est l'heure de l'école, des mamans passent avec leurs enfants sur le trottoir. Il doit y avoir un collège à proximité, trois gamins se bousculent, sac à l'épaule, des adolescents poussés en graine. Elle entend leurs plaisanteries, leurs voix qui muent, le rire de l'un d'eux. Son cœur se serre. Puis Emmanuelle se retourne, fait signe au serveur pour un deuxième café, un troisième croissant.

Le reportage montre un couple devant sa maison. Lui et elle, tête baissée, air préoccupé, deux agriculteurs semblables à un tableau de Millet. La caméra s'attarde sur la cour modeste, une vieille voiture, un chien sympathique et curieux, langue pendante. L'interviewer, qu'on ne voit pas, mais qu'on devine à côté du cameraman, a dû poser une question qui n'est pas retransmise, ou simplement leur a demandé d'exprimer leur colère, c'est l'occasion ou jamais, des millions de téléspectateurs, rendre compte, informer la France, que tout le monde sache, ils connaissent les arguments à utiliser. Elle dit : Nous, on en a marre, on n'ose plus sortir ! Elle a les cheveux décoiffés, des cernes sous les yeux. Lui (son mari ? son compagnon ?), n'est pas rasé, un teint noir, un pull-over qui cache une chemise douteuse. Depuis qu'ils sont là, c'est vrai, on n'ose plus sortir, on est obligés d'attacher le chien pour la nuit. Gros plan sur le chien sympathique à langue pendante. Voix off du commentateur (l'interviewer ?) : Michèle et Sébastien, comme des centaines d'éleveurs de la région, vivent avec la peur au ventre. Depuis qu'ils ont investi la région, il y a plus de vingt ans, ils font des dégâts considérables. Les indemnisations de l'État n'ont cessé d'augmenter et ont atteint un chiffre record cette année. Mais rien ne semble efficace contre cette invasion, et les habitants ont dû s'organiser. Commence alors, en léger bruit de fond, une musique inquiétante, lancinante, destinée à accompagner la suite du reportage et l'organisation mise en place avec les autochtones. On voit maintenant un type un peu dégarni, au bord d'un champ, qui scrute l'horizon avec des jumelles. Gros plan de la caméra sur la ligne d'horizon, un paysage de forêts mouillées de bruine. Alors, Gérard (dit l'interviewer), que regardez-vous ? Gérard répond : On s'est organisés en milice pour les surveiller, chacun notre tour et surtout la nuit, car c'est là qu'ils sortent. Et ça marche ? Gérard fait la moue : Ça marcherait mieux si on pouvait, si on pouvait... Enfin, bon... Ils ont la loi pour eux, hein ? Le reportage continue ainsi pendant une minute, avec toujours la petite musique destinée à représenter la crainte. On montre les dégâts en gros plan, puis retour sur les visages défaits de Michèle et Sébastien, rejoints par Gérard. Le commentateur apparaît maintenant devant la caméra, avec un micro à bonnette. On reconnaît derrière lui la ligne d'horizon embrumée. Combien de temps pourront-ils supporter encore cela ? conclut-il. La musique s'arrête, retour au JT. Le présentateur vedette hoche la tête d'un air compatissant, puis se

tourne vers un invité (on comprend que c'est un spécialiste). Et il paraît qu'ils sont aux portes de Paris ? Le spécialiste se lève brusquement (on comprend que c'est un journaliste) et s'approche d'une carte de France. En effet, mon cher (prénom du présentateur vedette), vous voyez, il y a vingt ans, ils étaient en dehors de la France (il montre un pays à l'est – l'Italie ?), mais depuis ils n'ont cessé d'avancer, et vous avez raison, mon cher (prénom du présentateur vedette), ils sont maintenant aux portes de la capitale. S'ensuivent quelques considérations sur les chances ou non qu'ils y parviennent, et quand. Personne ne sait, dit le journaliste spécialiste de la carte de France. On enchaîne avec un extrait de la fameuse chanson d'Albert Vidalie, où l'on voit en noir et blanc (archive de l'INA) Serge Reggiani chanter : *Les loups hou hou... Les loups sont entrés dans Paris.*

Le grand reporter se frotte les mains. Encore un article à faire en province, et pas loin celui-là, à peine deux cents kilomètres de Paris. Il imagine un hôtel de province, des papiers peints kitsch à souhait : le livre qu'il projette va encore avancer. Ce n'est pas une auberge, c'est un gîte rural, situé dans la commune où il doit se rendre et que l'irremplaçable Marie lui a trouvé (Marie, tu lui trouves un hôtel ? une des phrases favorites du rédacteur en chef). La Volvo s'en va, son épouse ne tremble pas. L'angoisse, les épreuves sont derrière. Quand il arrive ici (trois lettres comme une île), le village est désert et personne ne se montre. Il parcourt des rues, longe des murs, s'arrête devant des hangars, personne. Il cherche le gîte, ignore que la Volvo, dix-huit mois plus tôt, avait déjà parcouru en long, en large et en travers tous les chemins du village. Il finit par y parvenir. Il reconnaît le logo : un coq dans une fenêtre, sur fond de carte de France coiffée d'un toit. Mais, juste en dessous, le panonceau « à vendre ». Marie, l'irremplaçable Marie, aurait-elle oublié de vérifier que l'établissement était ouvert ? Il descend de voiture, le portail est verrouillé, la cour gravillonnée est constellée d'herbes folles, les volets sont clos. Il hèle à tout hasard, en vain. Il repart vers le centre, s'arrête à la mairie : fermée. S'arrête à l'église : fermée. Finit par toquer à la porte d'un petit atelier, trouve quelqu'un qui se présente à lui dans l'entrebâillement : tourneur-fraiseur, dit-il, en tirant sur sa clope. Non, il ne sait pas où sont les habitants, arrive le matin, repart le soir. Peut-être là-bas, chez Jean, derrière l'église, à côté d'une grange. Le tourneur aux fraises désigne du menton une vague direction. Le grand reporter remonte dans la Volvo, longe à nouveau l'église, traverse au pas la rue principale du village, trouve un bâtiment dont l'extrémité se termine par des planches fatiguées. Une ancienne publicité (BIRRH) est encore visible à côté d'une porte en tôle. Il sort l'appareil photo (pour le livre projeté).

Jean a vu la Volvo s'arrêter dans la cour. Il a sursauté, a cru que le journaliste... (souvenirs qui reviennent, vieux de dix-huit mois, la dernière soirée). Mais ce n'est pas le journaliste qui est sorti de la voiture, un gars un peu moins grand, plus vif peut-être, l'air plus assuré, moins perdu que le grand type qui semblait être perpétuellement guidé par l'aveugle, le monde à l'envers. Jean met sa casquette, ouvre la porte, se tient sous la marquise. Il est cinq heures.

Le grand reporter : Excusez-moi, je cherche quelqu'un qui pourrait me renseigner. Le gîte rural là-bas (il désigne une vague direction derrière lui) est fermé. Vous ne connaissiez pas un hôtel ? Un hébergement dans le coin ? Je dois faire demain un reportage sur cette candidate d'extrême droite qui vient dans votre village. Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? Jean soupire (l'histoire est un éternel recommencement), bredouille quelque chose, puis s'efface pour le laisser entrer.

Des histoires, des romans, des fictions, donnez-nous notre pain quotidien, nos Emma, nos émotions, notre dose de sentiments. Peu importe que Rascar Capac soit parti au fond du puits avec le barda de Jean. Rascar Capac n'est qu'un prétexte, un avant-goût de nos peurs, ce besoin que nous avons de vivre avec des chimères, d'enjoliver la vérité, de bouter le réel hors de nos décors. Un corps cependant, bien vrai, avec des muscles, mèche blonde, mâchoire carrée, cette allure de lavandière ou de poissonnière, grande, solide : elle est retournée ici, trois lettres comme une île, prêcher dans le désert de ce coin de province, y instaurer sa roche de Solutré. Agglomérat de ce qu'elle dispose de France profonde, une publicité à la mère Denis, harangueuse de marché, bonimenteuse de brocante : Allez ! Aujourd'hui, c'est vide-greniers, vidons nos symboles, érigeons-les en une seule matière digne de nous ressembler, un passé de Gaulois, un coq arrogant, dressé sur ses ergots, l'ennemi ne passera pas, Maginot a des statues, des rues, des places, quand bien même il a eu faux sur toute la ligne. Elle parle donc, la mère Denis, à nouveau montée sur ses ergots, sur le même stand mobile qu'il y a dix-huit mois : un objectif, les municipales, et on va voir ce qu'on va voir. Mélange de III^e République, valeurs à la Jules Ferry, un zeste de boulangisme et l'époque bénie des revanchards de tous poils. Tonkin, colonies, nous seuls avons eu le droit. De quoi parle Rimbaud lorsqu'il déplore la mort stupide de Pietro Sacconi, tué en août 1883 en Ogadine ? Incurie, négligence, imprudence, ignorance des coutumes, vanité d'Européen et rien d'autre tant l'histoire a toujours été poussée, tirée à hue et à dia dans le même sens. Que d'autres étrangers puissent à l'envers nous rendre visite, nous rendre monnaie de leurs pièces, aller vers nous, n'est qu'hérésie, juste l'impensable misère du monde qui frappe à nos portes, juste des profiteurs, juste une armée de traîne-savates. Nous n'admettons aucun partage, aucune histoire, aucun commerce. Voilà donc cette misère nouvelle du monde qui frappe à nos portes et contre laquelle nous avons déjà bien assez à faire avec notre propre vieille misère, vieille image d'Épinal usée, petite vieille à cabas et à poireaux, petite marchande d'allumettes le soir de Noël, nos traditions, notre misère à nous, propre à prendre en son sens premier, c'est-à-dire belle, honnête, digne, celle de l'étranger étant, par contraste, sale, stupide, malvenue. Nous n'y pouvons rien, c'est malheureux, mais c'est comme ça. La poissonnière prend un accent

pathétique. Dans l'assistance, certains évacuent une larme : et dire qu'on s'est battus pour eux, sous-entendu ces Algériens, barbares, clandestins, étrangers, musulmans (mots-clefs officiels), annamites, bicots, bougnoules, faces de citron (mots-clefs officieux), pour si peu de reconnaissance. On mesure le péril, dans le village d'ici (trois lettres comme une île), de l'invasion nouvelle qui va déferler dans ce village où on n'a jamais vu passer un seul Arabe dans la rue principale. Ici, la seule mixité possible est celle des chats (européens s'entend), pelage tigré et fourrure tricolore mélangés au fond des granges. Rimbaud avait raison : A (Africains) noir, E (Européens) blanc, I (Indiens) rouge, voici la nouvelle danse des voyelles.

Jean, à ce moment-là, aurait dû partir, ne pas attendre les applaudissements pour celle qui est comme tout le monde et qui draine dix-huit mois plus tard sept cents personnes sur la place de la mairie devenue trop petite, trois cents de plus que la fois précédente. Mais bon, nous l'avons dit, cela n'est qu'une histoire, un roman, une fiction, issue de la seule imagination de l'auteur, et l'auteur, justement, laisse Jean chez lui, enfermé dans ses rêves perdus, ses regrets, regardant ses mains qui ont lâché une grenade dans une bergerie des Aurès. Imagination ? Réalité ? L'auteur seul connaît les confidences d'un vieil adjudant qui racontait « sa » guerre, un moment immuable, en fin de journée, avec la bascule des paroles juste avant que les trois litres de côtes-du-rhône quotidiens qu'il ingurgitait lui apportent des aigreurs. L'auteur écoutait, patient dans son rôle de barman de service militaire, devant ce type à visage aviné, mimant la gégène, une pince de batterie sur les couilles, une autre sur l'oreille. Et on envoie le courant ! beuglait-il. Boire comme un trou pour oublier.

Jean, donc, on choisit de le laisser chez lui. On suit sa fatigue, paquetage et Rascar Capac au fond du puits. La question elle-même (Pourquoi les gens d'ici...) nous éreinte.

Jean, donc, dix-huit mois plus tard, même allure, comme figé par le temps, inchangé, comme si une sorte de force inconnue, un élan baroque, une inertie fortuite le laissaient tranquille encore un peu avant l'ultime glissade, décrépitude, dernières douleurs à venir, on espère le plus tard possible. Pourtant, il se sent affaibli. Vieillir est dans la tête plus que dans le corps, et Jean a décliné par ennui, absence de projet, plus rien à attendre hormis la boulangère chaque matin. Au-delà de sa fenêtre, il le sait, la maison d'en face le chagrine avec son panneau « à vendre », déjà retiré deux fois, puis remis, les promesses d'achat n'avaient pas abouti. Les herbes ont tout envahi et débordent sur la rue maintenant.

Laurent, le père de feu Petit Jean, est venu deux fois durant cette année et demie. La première, c'était la veille de Noël. Jean avait aperçu la voiture dans la cour, même plus étiquetée Cassegrain (ou Nestlé) (ou Danone). Toute la journée, il avait guetté une ombre derrière le seul volet ouvert, mais rien n'avait accroché son regard. Veille de Noël donc, Jean, tout seul, n'avait pas passé le réveillon devant la télé, longtemps qu'il ne le faisait plus, voir des animateurs ornés d'un bonnet rouge était une sorte d'abdication. Il était sorti un peu avant vingt heures, avait tourné lentement autour de la maison, espérant... Mais Laurent n'était pas apparu. Jean avait continué jusqu'à ces maisons neuves, enfin, les plus récentes, un peu à l'écart du village, par curiosité, pour voir les guirlandes dont leurs occupants avaient garni les façades, les arbres de leurs jardins et jusqu'aux toitures, dans une sorte de course effrénée comme pour mesurer leur capacité à respecter la tradition, à s'enchâsser dans une vie provinciale dont ils se croyaient les héritiers, les indiscutables Français de souche, comme on disait maintenant de plus en plus souvent.

La deuxième fois, c'était au printemps. Laurent est arrivé, suivi de deux déménageurs dans un camion de location. Jusqu'au milieu de l'après-midi, ils ont chargé des meubles, canapé, buffet, gazinière, frigo, matelas et sommiers, tout un mobilier modeste que Jean entrevoyait un bref instant, depuis sa fenêtre, passer de la porte d'entrée et s'engouffrer rapidement dans le camion. Il avait cherché à distinguer ce qui aurait pu appartenir à Petit Jean, un lit, une table de chevet, mais aucun effet particulier, enfantin, cheval de bois, berceau ou chaise haute, n'était apparu. Une grande lassitude l'avait alors

envahi : avoir côtoyé ce gamin depuis sa naissance et ne rien pouvoir garder de lui. Lui était revenu l'expression favorite de son père : se refaire, mais à voir le teint gris et triste, vieilli, de l'homme qui était remonté dans une commerciale toujours plus délabrée et même plus étiquetée Cassegrain, Nestlé ou Danone, ce ne serait pas demain la veille.

Tout cela, la maison à vendre, ce vide précipité au moment où dix-huit mois auparavant, grâce à cette fameuse soirée, il aurait pu croire à un peu plus d'animation, tout cela s'était anéanti d'un coup, l'espoir, l'idée vague de vivre pour quelqu'un, pour eux deux, Petit Jean et sa mère, dont il avait respiré les effluves de gel douche toute la nuit et qui restaient encore le lendemain matin, flottant dans la cuisine, pêche, monoï, noix de coco, fleur d'oranger, parfums identiques à ces publicités où des femmes lentes et gracieuses coulaient des mouvements doux sur l'écran de télévision, juste avant le journal télévisé où l'on dirait pourquoi les gens d'ici votent à l'extrême droite. Le lendemain matin, flottant dans la cuisine, l'odeur de pêche, de monoï, de noix de coco, de fleur d'oranger, à l'heure même où le gamin avec sa mobylette... Tout cela évaporé, dissous. Alors la vie avait continué, avait pris ce tour maussade, et ce type débarquait maintenant, sûr de lui, réclamant un hôtel dans le coin, comme s'il eût été au milieu d'une ville, mais ici, au milieu de rien, trois lettres comme une île.

Le grand reporter, en excellent professionnel, avait commencé à le faire parler, ignorant les tempêtes d'amertumes qui embrumaient le cerveau de Jean. Fatalement, la question était venue : Pourquoi les gens d'ici votent-ils à l'extrême droite ? Détourner la question, bien sûr, faire comme il avait l'habitude de faire avec les journalistes que lui envoyait le maire, leur parler de l'histoire du village, la pierre originelle, leur raconter la hache préhistorique en olivine trouvée par son grand-père. Jean se retourna pour la saisir dans le comptoir, puis réalisa qu'il l'avait donnée à Petit Jean lors de cette dernière soirée.

En avril 2014, l'homme-à-tête-de-chérubin respire. Nous lui avons promis un raz de marée à mèche blonde, il n'a pas eu lieu. Pour autant, pas de triomphalisme, la République est mal en point... En fait non, il se réveille en sueur, avril 2014, on n'y est pas encore, c'est l'automne, il reste six mois pour préparer cette vieille géographie électorale. À l'ENA, les cours de politique générale, institutions, débats de société, enjeux internationaux, semblent si lointains, comment se remémorer l'état d'esprit de la promotion Voltaire, trente-trois ans auparavant ? Combien voulaient se frotter alors à la sanction d'un vote citoyen ? Combien l'auront fait ? Au final, chacun son chemin, si peu sur le carreau. Avec l'ENA, la vieille démocratie accorde quelques privilèges républicains, proclame les élites de la nation, redore un blason d'Ancien Régime. Trente-trois ans après, les tenants de la promotion Voltaire se sont glissés dans une aisance indéfectible, une fidélité garantie, un esprit de corpuscule. Après tout, chacun l'a voulue cette ENA, nous faisons partie d'une fine fleur, nous commandons la nation, chacun un petit bout, qui appuie sur l'accélérateur, qui sur la pédale de frein, qui change les vitesses, parfois nous accomplissons les trois en même temps. Ce pour quoi on « fait » l'ENA, comme on « fait » une épreuve sportive, col du Galibier ou marathon de Paris, comme on « fait » l'amour, en espérant la volupté, la jouissance, les promesses et les délices. L'homme à tête d'angelot avait su bander son arc à bon escient, tirer en plein cœur et s'entourer d'amis. Il donnait maintenant sa pleine mesure, au-delà même des espérances qu'il n'aurait jamais osé formuler. Bref, il était à sa place, il l'avait méritée, mais le poids des difficultés dans lesquelles il se débattait menaçait maintenant cette légitimité. Indifférence, crises, impopularité : tous les dangers appris aux cours théoriques de l'ENA apparaissaient d'un coup, groupés en un paquet malsain. Il fallait passer à la pratique. Peu d'imagination : on utilisait les vieilles recettes, d'abord dénoncer le gouvernement précédent, c'était du temps de gagné. Puis répéter que l'intérêt général prime avant tout, qu'il faut se rassembler, se serrer les coudes en cette période difficile : leitmotiv habituel. Contre l'indifférence ? Lancer un débat, par exemple, sur le mariage pour tous. Contre l'impopularité ? S'enliser dans une promesse instable, par exemple, la baisse du taux de chômage. Contre les crises ? Rien à faire, sinon tendre le dos. Et tendre le dos contre tout ce qui arrivait au quotidien.

Aujourd'hui, récréation : un conseiller vient lui parler des loups qu'on a détectés à moins de deux cents kilomètres de Paris. Que peut-on faire ? Prévoir une loi ? Promulguer un décret ? Le rapport se contente d'un inventaire des actions déjà entreprises au parc du Mercantour, des dispositions contre la rage, rappelle la législation européenne, les arrêtés préfectoraux, les positions des écologistes, des fédérations de chasseurs, partisans d'augmenter les prélèvements. L'homme-à-tête-de-chérubin fronce les sourcils : Prélèvements ? Ponctions ? Taxes ? Saisies ? Dans cette époque d'augmentation des impôts, est-il judicieux de... Ici, monsieur le président, explique le conseiller, prélèvement est synonyme de, comment dire, de soustraire, déduire, protéger les éleveurs par une diminution de quelques spécimens... Bref, prélèvement égale coup de fusil pour éviter que le loup ne prolifère. Le président remonte ses lunettes, repousse le document. C'est le signe habituel que l'affaire est encore trop exotique et lointaine pour prendre une décision immédiate. Nous venions à peine de nous désembourber d'une affaire d'expulsion de réfugiés, d'éviter de justesse une valse de ministres, on pouvait bien souffler un peu. Anecdote à propos de la promotion Voltaire : c'est à proximité du château de Cirey-sur-Blaise, propriété que le philosophe partageait avec Émilie du Châtelet, que le loup le plus proche de la capitale a été formellement identifié.

Plus tard, juste avant de rejoindre Angela Merkel, arc en bandoulière et démarche ronde, l'homme à tête d'angelot sifflote *Les loups hou hou... Les loups sont entrés dans Paris*.

Nous avons dépassé la mi-octobre, la chasse bat son plein. À une dizaine de kilomètres d'ici (trois lettres comme une île), un loup et une louve se sont enfoncés au plus profond de la forêt, dans un entrelacs inextricable de buissons, de broussailles et de futaie. De temps en temps, ils dressent l'oreille sur quelques détonations lointaines, puis les troncs reprennent leurs grincements habituels, les rongeurs recommencent leurs allées et venues infatigables, les oiseaux gobent les derniers insectes, le loup et la louve se blottissent à nouveau. Depuis qu'ils ont investi ces lieux, leurs vieux réflexes immémoriaux se sont décuplés : marcher la nuit, se méfier de tout, fouiller les poubelles, disputer un os à un chien, dormir contre un soupirail. Puis apprivoiser l'endroit, aller aux toilettes publiques, se méfier mais se mêler quand même à la foule, repérer ceux qui vous dévisagent, ceux à même couleur de poil, être en alerte, toujours en mouvement. Au printemps, il y aura une portée. Une nuit, le loup hurlera à la lune, passé dix heures, juste pour emmerder les voisins. Pour l'instant, un loup, une louve, lovés ici, trois lettres comme une île déserte. Le temps est encore si doux aux derniers jours d'octobre, pas

une gelée, les feuilles rechignent à tomber, l'herbe reste tendre, les fourrés accueillants. Un loup et une louve cachés au plus profond, venus du fond des âges, par le fond des vallées, le sommet des collines, écoutent au loin les aboiements d'une chasse. Loup gris, loup commun, loup vulgaire, *canis lupus*, yeux phosphorescents, truffe humide. Elle dresse les oreilles, encore aux aguets, tandis que les abois s'éloignent. Il passe un coup de langue amoureux sur sa joue. Elle replie son museau dans ses pattes, une feuille tournoie un instant et se pose devant eux. Demain novembre.

Aujourd'hui, novembre. Emma a pris un peu d'avance et marche quelques pas devant lui. Frédéric la suit avec précaution, mais tout seul, malgré les inégalités du sol, les dalles de lave de la jetée ou de la promenade. Ils sont à Milazzo ou à Port-Louis, à Santa Marina ou à Héliopolis, à Basse-Terre ou à Rinella. Ils sont aux Saintes ou à La Réunion, au Cap-Vert ou aux Éoliennes. Ils sont dans un endroit où les plongeurs arrivent, cherchent parmi les rues ensablées d'un port un *diving center*, un panonceau avec un masque de plongée, quelques photos de poissons ou de fonds sous-marins que le soleil et le sel ont fait pâlir. Ils sont arrivés en avril. C'était son idée. Emma venait d'accrocher « à vendre » sur le gîte. Le flic avait téléphoné trois semaines auparavant. Pourquoi tarder ? Qu'est-ce qui les retenait ici ? Ils avaient fermé les volets et, comme les parents de Petit Jean, étaient partis sans donner aucune nouvelle. De cette liberté neuve, que pouvait-on faire ? Ils avaient vécu quelques jours au hasard, hôtels de stations balnéaires encore vides, meublés au-dessus de restaurants fermés, studios hors-saison, mais ils sentaient que c'était provisoire, que ça ne pouvait pas durer. L'aveugle s'était souvenu du temps où il fréquentait avec assiduité les clubs de plongée, une époque où il avait failli tout plaquer pour s'associer dans une ou deux de ces officines. L'ensemble de ses vacances y passait, il accompagnait des palanquées, jouait au moniteur, regonflait des bouteilles d'air, aidait à l'organisation, toute une époque avant ce stupide accident. Mais bon, peut-être que ? Il avait passé des coups de téléphone, conversations chaleureuses, Emma devinait quel personnage il avait été, quelqu'un sur qui on pouvait compter. Quitte à partir, autant quitter les trois lettres d'ici pour de vraies îles. C'est ainsi qu'ils avaient atterri dans un de ces villages dévolus à la mer, avec ruelles en pente et maisons multicolores qui faisaient la joie des touristes. Bien sûr, l'accueil tout de suite à bras ouverts, vous pouvez rester autant que vous voulez. Ils avaient emménagé dans une petite chambre peinte en bleu au-dessus de la boutique, avec des meubles vernissés comme ceux d'un bateau et qu'il devinait comme des patatoïdes. La fenêtre donnait sur les combinaisons de plongée qui s'égouttaient dans une odeur forte de caoutchouc, on entendait le bruit du compresseur qui rechargeait les bouteilles d'air, mais qu'importe. Le premier matin, Frédéric s'était tenu face au soleil déjà chaud, yeux clos, s'emplissant d'odeurs de fleurs, de feuilles remuées par le vent, de bruits, un pépiement

d'oiseau, quelqu'un qui marchait sur les pavés, les bonjours que deux voisins échangeaient. Parfois, en tendant l'oreille, il entendait le claquement des filins sur les mâts des voiliers vers le port. Il avait voulu rendre service. Il connaissait l'ambiance, le boulot, mais rien ne demande plus l'usage du regard que la plongée, surtout dans ses préparatifs : regarder l'état des palmes, des masques, vérifier les accrocs sur le Zodiac, recoudre le Néoprène des combinaisons, examiner les détendeurs, les chocs sur les bouteilles, l'état des stabilisateurs, sans compter les moteurs des bateaux, le compresseur. Le matériel était soumis à rude épreuve. Les chocs étaient incessants dans les vagues, le clapot, sur les rochers, les pontons, les échelles de coupée. Il fallait avoir l'œil exercé, la sécurité en dépendait. Mais il y avait tellement de choses à faire en plus avec la saison touristique qui s'annonçait qu'une main-d'œuvre supplémentaire, qui, de surcroît, connaissait parfaitement le fonctionnement d'un centre de plongée, ne serait jamais superflue. On s'était organisé. Lorsque les premiers vacanciers arrivèrent, l'aveugle, lunettes de soleil comme tout le monde, accueillait les plongeurs, plaisantait en anglais, en allemand, en russe, en italien, en espagnol, tandis qu'Emma remplissait les fiches d'inscription, aidait à attribuer le matériel. Avec gentillesse, il rassurait les plus inquiets, tempérait les plus téméraires et organisait un indispensable esprit d'équipe. Puis il était temps pour le groupe de plongeurs de rejoindre les embarcations. Il voyait quelques patatoïdes s'éloigner vers la mer en ployant sous leur harnachement, glissait encore quelques plaisanteries, souhaitait bonne plongée. La plupart ne s'apercevaient même pas qu'il n'y voyait presque rien. Jour après jour, semaine après semaine, cette vie s'installait, se faisait plus précise. Il lui semblait que les patatoïdes même étaient plus nets. Il n'y avait aucune raison à cela, mais la volonté de se rendre utile, de compter pour quelque chose, devait décupler ses sens et ses capacités, lui donner cette impression. Il avait aussi pris l'habitude de rapporter seul du pain, des vivres, d'entrer dans les boutiques, de saluer à la cantonade, d'utiliser les expressions des habitants, de se glisser dans ce quotidien avec facilité. La belle vie.

Avec Emma, l'aveugle et cette belle vie, voici le retour à la littérature, dans ce qu'elle a de plus imaginaire, irréaliste, utopique, chimérique, une littérature de midinette, pleine de bons sentiments, attendue, distrayante. Flaubert se trémousse sur sa chaise, Rimbaud aux grosses mains rouges a ouvert son large buffet sculpté et s'extasie. Emma, c'est moi, dit madame Bovary et l'aveugle y voit enfin. C'est Jésus et ses miracles, Arlequin et ses tours de passe-passe, mais, enfin, c'est la littérature dans ce qu'elle a de plus désireuse, consolatrice, éloignée de toute politique, une essence de bonheur, un extrait d'oubli, le plaisir du texte de Roland Barthes, le plus ouvert sur soi, le

moins sur le monde. Adieu la politique. Ça pourrait être la fin de l'histoire.

Pas encore.

Aujourd'hui, c'est novembre. Emma a pris un peu d'avance sur lui, quelques pas à peine. Les lampadaires sont déjà allumés, Frédéric marche, lumière après lumière, les troncs des palmiers comme des ombres dans son œil, le bruit du rivage rythme ses pas. Ils sont à Milazzo ou à Port-Louis, à Santa Marina ou à Héliopolis, à Basse-Terre ou à Rinella. Ils sont aux Saintes ou à La Réunion, au Cap-Vert ou aux Éoliennes. Le lieu n'a pas d'importance, ils sont ici, trois lettres comme une île, pour de vrai cette fois, le lieu n'est finalement pas si différent de là-bas, collines douces, forêts profondes, méandres de frais cresson bleu contre falaises ocre, rivages bleus et maisons de pêcheurs. Ici, des bancs bordent la promenade. La plupart sont occupés par des amoureux qui parlent à voix basse et regardent la mer. Au début du rituel de leur promenade, lorsqu'elle lui tenait encore le bras, Emma lui commentait chaque couple, comment ils se serraient l'un contre l'autre, ce que ça disait d'eux, de leur histoire, en étaient-ils au début ? À la fin ? Au retour, ils faisaient l'amour très lentement dans la petite chambre bleue aux meubles vernissés, dans l'odeur des combinaisons de Néoprène et le souffle du compresseur. C'était novembre, Frédéric marchait seul, Emma devant, rien d'autre, aucun passé, aucun futur, ne pas savoir quand ils repartiraient, dans un jour, un mois, un an, une vie. L'histoire est longue et se délaye, elle se paye le luxe d'un roman facile, aucune leçon à tirer, la politique est loin.

Aucune leçon à tirer, la politique cependant n'est jamais très loin. Le grand collectif nous unit, collectif au sens de collecteur, réseau d'eau pluviale ou d'égout, qui recueille tout ce qui se jette dans notre mer des intranquillités. Retour au grand nous, donc, opinion, chimère, allégorie, invention, fantaisie, raison, idéologie, concepts, théories, croyances. Nous sommes un corps composite, notre nourriture est votre langue. Reste à dénoncer ce monstre d'absolu : grand nous mou, à genoux ! Parler à la place des autres, dire tout haut ce que l'on pense tout bas, considérer la parole comme une chose réservée à ceux qui savent, ceux qui votent, ceux qui pensent, ceux qui dirigent, ceux qui travaillent, ceux qui peinent, vivent, triment, respirent, durent, existent, se fâchent, baissent les bras, s'excitent, désirent... Nous tous, hormis tous les autres. Nous exclusif qui sépare, trie le bon grain de l'ivraie, les torchons, les serviettes. C'est un refrain, une rengaine, une ritournelle, un radotage, une répétition, un rabâchage, un haut-le-cœur, un bas-les-cœurs, c'est l'équilibre instable entre le singulier et le pluriel. Nous inclusif qui rassemble, unit, intègre, assimile, amalgame, absorbe, avale, gobe, dilue, délaye, détrempe, imprègne, mélange. Ce n'est pas mieux. Nous (puisque'il faut bien le dire) voguons entre ces deux rivages. Au début était le verbe, l'action : y rajouter la conjugaison et ses arrangements, permutations, combinaisons (disait Claude Simon), le « je » de l'individu, le « tu » de l'autre, le « il » du voisin, le « vous » des quidams auxquels nous appartenons, peigne-zisis, gens de peu, aristocrates ou nantis, nous glissons vers un pluriel peuplé d'inconnus et de méfiance, des « ils », des « elles ». Reste le « on est un con », peut-être ce qui demeure de mieux, de plus ouvert, choses et gens sur le même plan, discours direct et indirect posé à même le sol, tapis roulant du temps qui passe. On est un con, et nous avec, en rang d'oignons, saluant le public, chacun sa chance. On arrive à l'incertain, au contingent, au douteux, à l'indéterminé, on perçoit le bout du voyage, *terra incognita*, nous voilà, nous, *incognito*, perdus au milieu du décor. Combinaisons, arrangements, permutations, disait Claude Simon, en appuyant sur l'importance de la description, représentation, image, métaphore, ce que l'on voit, entend, sent, écoute, touche, interprète. Ce que l'on mesure à la force des mots, comment ils résistent, se courbent, s'assemblent. Mots choisis, qui nous conviennent, mais ne contiennent que notre propre vérité. Mots évités, tabous, déjoués, enfuis, escamotés, défendus. Les mots, la

grande affaire de notre vie. Il existait un roman, un ersatz de Flaubert écrit par un faux nègre, un substitut de Rimbaud sur des copeaux de poésie. Il ne reste rien qu'un petit tas de signes, une bouteille à la mer, jetons-la et qu'elle s'égare dans les courants, coule ou surnage, aucune importance, seul compte le vaste mouvement des mots qui circulent, se perdent, réapparaissent et glissent. Plus la peine d'en rajouter, il existait un roman et l'histoire touche à sa fin, passé, présent se rejoignent au bout de dix-huit mois. Passé : Comme je descendais des fleuves impassibles. Présent : À la fin tu es las de ce monde ancien. Rimbaud et Apollinaire comme de faibles fanaux sur des flots incertains. Verbes du monde : ils font, ils prennent, ils manigacent, ils sont la politique et la politique ne se termine jamais.

Le journaliste n'est plus journaliste. Pierre est parti un matin de l'hôtel, s'est rendu à la gare et a acheté un billet de train. Son frère est venu le chercher. La même voix franche et cordiale, la jeune belle-sœur aux yeux clairs, leurs deux enfants. Il voulait juste les saluer, il est resté sept semaines, le temps de chercher un travail, de remplir des papiers, de découvrir les complications d'un pays qu'il avait quitté vingt ans auparavant. C'est son frère, comptable dans un garage, qui lui a déniché un remplacement de dépanneur, puis une place de veilleur de nuit dans une usine de la zone industrielle. Garer la dépanneuse dans la rue, être appelé le soir, la nuit, le dimanche, puis emprunter un vélo, se rendre à l'autre bout de la ville et demeurer dans une cahute avec un transistor pour compagnie jusqu'aux premières heures du jour. Se faire petit, ne pas déranger, aider à la cuisine, au jardin. Sept semaines, c'est le temps qu'il faut pour que les enfants vous appellent tonton, pour jouer avec, les porter sur le dos, puis chercher un modeste meublé et revenir les dimanches ou certains soirs, jouer encore au tonton, apprivoiser cette vie comme un hamster obéissant, entrer dans une roue de plastique et faire tourner sans cesse les jours. Les jours se sont mués en mois. L'habitude a rythmé le temps. Une fois par semaine, apporter le linge à laver chez son frère, aller aux courses, jouer au tonton, boire et manger, rire parfois. Acheter une vieille télé à la secrétaire du garage, regarder des séries, des téléfilms, le JT, apercevoir un soir la tête du grand reporter, portant micro, en dessous, la mention « de notre envoyé spécial à... ». Reconnaître le nom du village d'ici, la mairie, l'école des filles, l'école des garçons. Un jour, il dépanne une famille d'Iraniens entassés dans une vieille Ford Taunus hors d'âge : plaisir de renouer avec cette langue, leur étonnement parce qu'il savait parler comme eux. Il les avait laissés devant le garage avec la voiture cassée et les portes ouvertes de la dépanneuse pour passer la nuit. Ça avait fait toute une histoire parce qu'un voisin avait trouvé un des gamins endormi sur la pelouse rachitique de la station-service, à l'endroit où il avait l'habitude que son chien se soulage. Pierre avait été viré du garage. Souvenirs donc, maigres anecdotes qui se constituent dans la litanie du quotidien. Après, il y a la période de veilleur, le temps à tuer dans la cahute, et pour cela écouter la radio, des émissions entourées d'obscurité et qui rappellent Max Meynier. Feuilletter les journaux que le collègue de jour apporte, revues de bagnoles, magazines de charme

avec des filles de papier glacé alanguies sur du sable chaud devant des plages de cocotiers, une fois un mensuel de voyage spécial Yémen, et combien c'était étrange de revoir les paysages autrefois traversés. Il quittait tôt le matin, épaules alourdies de fatigue, paupières gonflées, cramponné sur la bicyclette. Il traversait la zone industrielle encore endormie, passait devant des camions arrivés la veille et qui attendaient que quelqu'un s'occupe de leurs chargements. Routiers slovaques, remorques chargées de citrons de Murcie ou d'outils germaniques, comme celles qu'il avait vues autrefois garées devant le restaurant et qu'il avait oubliées. Toute une vie se lavait les dents devant les pneus, pissait sur les réservoirs, buvait un café à même un thermos, une faible humanité de caniveau et de bordures en béton, des existences à la marge, des moments étioles, des heures incongrues et chétives dont on ne parlait jamais et dont il ne gardait aucune trace après le sommeil harassé qui l'enfonçait d'un coup sur son lit pour une paire d'heures, parfois sans même retirer ses chaussures. Cette non-existence n'avait pas de sens, était hors projet. Parfois, dans la torpeur d'un jour de repos, il lui téléphonait : sa voix claire, l'accent qui roulait dans la même langue que les touristes de la Ford Taunus. Mais elle aussi, il avait l'impression de la laisser sur le parking d'une station-service, sa voix devenait chaque fois plus étrangère. Dans un moment de lucidité, il vit ce qui l'attendait : rester ici, ne jamais repartir, se fondre dans ce décor de pneus de camions, de bordures de béton, grillages et cahutes, avec, comme seule ouverture, des filles de papier glacé sur du sable de magazine.

Le billet, le visa, d'autres tracasseries administratives avaient bien failli l'engluier à jamais dans ce paysage, mais enfin, un jour, dix-huit mois après son retour, début novembre, il prit l'avion en emportant le fourre-tout immuable, chaussettes, caleçons, tee-shirts, chemises, brosse à dents, rasoir et dentifrice, une veste et une paire de mocassins. Il déposa le tout dans la chambre avec les autres sacs à dos des tour-operators, objets, livres, habits, médicaments, cartes routières, effets habituels des voyages qui avaient été sa vie et ne lui rappelaient plus rien. Elle, cependant, inchangée, son visage, ses mains, son décor : glaces à la rose, coupoles turquoise, la place Naghsh-e Jahan, les mots retrouvés.

Les mots retrouvés, début novembre. Il sort la vieille feuille pliée en quatre : Aujourd'hui, je suis allé à un enterrement... Il lit les quinze lignes qui suivent. Il lisse la feuille, tente d'en effacer les plis et la pose à plat sur le bureau. Par la fenêtre ouverte, il voit les premières étoiles dans le ciel d'Ispahan, il entend un joueur de târ. Dans la cuisine, elle remue des casseroles, les rires juvéniles de ses deux sœurs résonnent souvent. Tout à l'heure, ses parents viendront pour dîner avec ses

frères, on partagera une pastèque, un plat de riz, d'agneau et de raisins secs. Ici on dit *adass polo ba kesh-mesh* pour ce plat traditionnel. Plaisir des mots dans toutes les langues. Il regarde encore une fois la feuille dépliée, ouvre le carnet acheté cet après-midi au bazar et commence en haut de la première page : Faux espoirs, rien ne subsiste de nous : ni traces, ni repos.

Tombeau pour Petit Jean. Le tombeau est genre poétique. Celui de Baudelaire, par exemple, rédigé par Mallarmé, prend la forme d'un sonnet. Retour au genre, donc, fiction, roman, affaire d'inspiration ou de solitude : écrire un tombeau pour Petit Jean. Revenir à l'écriture, mêler le passé, le présent, les fleuves impassibles et le monde ancien. Écrire un tombeau, c'est se glisser dans le futur, l'avenir, la suite des jours qui restent, dix, cent, mille, dix mille, une poignée de sable tenue serrée dans la paume et qui s'écoule inexorablement. Solitude : écrire cette fabrique de fausse postérité et de vrais instants. Clore le chapitre et qu'on n'en parle plus, tombeau pour Petit Jean, ou pour un autre enfant du même âge, peu importe. Aucun pathos, pas de solennité, une interrogation devant l'inconnu, un simple étonnement : c'est la première fois que je fais mourir un personnage, dit l'auteur, c'est important, il convient de lui dresser un tombeau, un sépulcre, un monument, un mausolée, un sarcophage, une pyramide de papier. La mort à l'extérieur est belle et tranquille. Elle s'endimanche, s'habille de marbre et de granit, accueille les rayons du soleil, la pluie ou la neige avec une égale indifférence. Nos pas résonnent sur le gravier, on circule parmi les tombes, c'est une simple promenade. On passe devant un soldat mort le dernier jour de la Première Guerre, on chemine à côté de Marcelle Bazar qui avait préparé son caveau : date de naissance (1903), suivie d'un tiret en guise de ligne de vie, puis de 19 pour le siècle de sa mort, ne restait plus qu'à inscrire l'année exacte, une dizaine et une unité, tout était préparé pour les héritiers. Tout a été effacé ensuite et remplacé par 2004 pour la centenaire contrariante : la mort donc, belle et tranquille, est amusante parfois. Le deuil et la tristesse n'ont pas disparu pour autant, boules dans nos têtes, boules dans nos cœurs, boules dans la gorge, boules répétitives, qui roulent et reviennent, prisonnières à la manière d'un hochet bruyant, d'un hoquet de larmes, quelque chose qui gêne souvent, chagrine parfois.

Les maisons gardent longtemps les traces des jeunes disparus. On a seulement refermé la porte de la chambre. On laisse l'intérieur intact, vieux meubles, crayons dans les tiroirs, manuels scolaires sur les étagères. Un papier peint au décor de fusées et de planètes se démode dans le crépuscule des volets fermés. Une guerre des étoiles s'affadit et continue en silence sur les murs. Dans les armoires, le linge finit par

moisir, c'est ce qu'on jette en premier. En dernier, ce sont les photos. Et même si on choisissait de tout jeter, resterait quand même, chez un oncle ou un grand-père, un cliché où apparaîtrait le disparu, rieur au milieu de ses cousins, grave sur une photo de communion, mais un beau gosse pour l'éternel. Il y aurait toujours quelqu'un qui ne l'aurait pas connu pour demander qui c'est. Le prénom jaillirait, tant de fois hurlé en silence, ravalé au bord des lèvres, on le prononcerait calme, presque impassible, on expliquerait, on répondrait avec facilité aux inévitables questions (Comment est-il mort ? Quand ?). Nos maisons s'accommodent de ces ombres. Elles finissent par en imprégner les murs, corps abandonnés au décor. Il suffit de peu de chose pour tout effacer, un changement de propriétaire et la maison perd la mémoire. Si on en a marre d'attendre, on peut aider à l'abandon. C'est Jean qui brûle les meubles de sa femme. C'est la mère de Petit Jean qui cloue la boîte aux lettres, le père de Petit Jean qui revient le soir de Noël. C'est Rimbaud qui se tond les cheveux après la mort de sa jeune sœur de dix-sept ans. C'est le général Boulanger, un pistolet sur sa tempe à Ixelles. C'est l'auteur, la première fois qu'il fait mourir un personnage. Moins de cent fois le mot « mort » dans ce livre, c'est peu pour soixante-quinze mille mots. Il fallait un tombeau, genre poétique entre tous, pour clore le livre : *Quel feuillage séché dans les cités sans soir / Votif pourra bénir comme elle se rasseoir / Contre le marbre vainement de Baudelaire.*

Vu de là-bas, ici, c'est trois lettres comme une île, un endroit minuscule. De tous les coins du monde, d'Ispahan ou de Paris, l'ailleurs nous paraît toujours insignifiant, dérisoire par manque de mots pour raconter le lointain. Ici, le mot du jour, c'est la pluie de ce matin qui rétrécit le paysage encore un peu plus. Jean ouvre ses volets, la bruine barbouille de gris le vieux poirier, la cour est un cloaque. Le panneau « à vendre » sur la maison de Petit Jean s'est décroché sur un côté et bat au rythme des bourrasques. Les feuilles s'entassent à la place des balconnières, s'amoncellent dans la descente du garage. Une voiture passe, phares allumés, et s'en va rejoindre la grande route. Comme chaque matin probablement, le maire s'apprête à monter sur son tracteur, bottes aux pieds. Au même instant, une esquille de plâtre tombe du plafond délabré dans les travées de l'église. La petite dame à allure de musaraigne qui en détient la clef est à l'hôpital suite à une mauvaise chute : la vie suit son cours. Le gîte rural, paraît-il, a été vendu à un couple de Hollandais qui viendra y passer ses vacances en été. Jean retourne dans sa cuisine. Une mouche énervée glisse sur le contrepoids de porcelaine de la suspension, se laisse choir sur la nappe, explore un motif de moulin à café, un rond de café, ignore les noisettes et les gerbes d'épis de blé étrangement liées avec un ruban rouge de marquis ou de duchesse, puis redécolle pour se prendre dans la toile qu'une araignée pressée a tissée dans la nuit. Rien ne change vraiment. C'est début novembre, ce qui s'est passé dix-huit mois avant, bien sûr, est déjà fondu dans l'éternité. *Rien ne subsiste de nous, ni traces, ni repos* : des phrases obscures traversent l'esprit de Jean, puis se perdent. Longtemps qu'on ne cherche plus à comprendre, ici.

La boulangère klaxonne, l'instant d'après, elle ouvre la porte et s'ébroue : Quel temps ! À peine quelques paroles échangées et elle est déjà repartie. Une autre pensée de Jean tombe dans le puits avec le barda d'Algérie et Rascar Capac : *ni l'attente, ni le temps, ni la manière, rien, du vide et tout cela s'évanouit dans la pesée des jours*.

Deux heures plus tard, c'est le facteur. La pluie s'est interrompue. Les gouttelettes sur la carrosserie jaune absorbent et reflètent les nuages qui viennent de l'ouest et filent à toute vitesse. *Qu'émerge une flaque de verdure, une prairie étale et immuable depuis que le déluge laissa s'enfoncer son eau dans le sol*. Courrier habituel : l'EDF, les publicités

des supermarchés du coin et une étrange enveloppe manuscrite à son nom. Pas d'expéditeur. Le cachet indique une ville que Jean situe vaguement aux portes de Paris. Le facteur salue et repart, ses godillots s'écrasent sans précaution dans les flaques. *Que soient modelés au hasard des pas sur sa terre meuble.* S'asseoir. Laisser de côté la facture EDF, les mentions tapageuses d'anniversaires de magasins, tandis que personne ne vous appelle pour le vôtre. Décacheter l'enveloppe à l'endroit précis où, dix-huit mois plus tôt, elle avait posé son bras nu à odeur de gel douche. À l'intérieur, il n'y a qu'une photographie, un enfant, un bébé qui sourit, couché sur le dos, son pied nu attrapé par sa main, porté à sa bouche dans une gymnastique incroyable. *Voici les orteils, l'empreinte du talon, reconnaissables de notre grande race.* Dans l'immédiat, Jean ne comprend pas, pense en premier à une de ces sollicitations contre la faim dans le monde ou pour envoyer un chèque en Afrique, mais d'habitude il y a le nom d'un organisme, d'autres documents joints, une enveloppe à réexpédier. Jean retourne la photo, remarque son écriture, sa signature, examine à nouveau le bébé qui sourit sur le cliché, comprend enfin et éclate de rire. Éclate de rire ! D'un rire sonore qui traverse la pièce, dérange à nouveau la mouche énervée et l'araignée pressée. Jean l'imagine alors, glissant la photographie dans l'enveloppe, écrivant son adresse, ces quelques mots qui commencent par : J'ai refait ma vie... Il éclate de rire ! Jean ignore que, à côté d'Emmanuelle et de son odeur de gel douche, un jeune homme maigre aux dents mauvaises joue avec l'enfant. Et l'enfant ! Encore une fois, Jean se laisse aller à un rire sonore qui troue les murs, qui ouvre la porte de gauche en bois sombre, remplit de sable à jamais la chambre nuptiale à allure de caveau, un rire qui décapite les vieux souvenirs, un rire de brasier qui dérange le mélomélodur du compotier sur le buffet. Il rit, il rit, il s'esclaffe ! Reprend la photo, la regarde, cherche déjà l'endroit où il va la fixer, l'accrocher, et qu'elle soit visible, et qu'elle bondisse hors des murs, hors d'ici ! Trois lettres comme une île plus jamais déserte. *Ce que nous disons après, c'est de la fortune humaine, des mots composés et dont on se pare.* Jean rit, s'esclaffe, heureux, joyeux, s'exclame en regardant la photo du petit homme : Oh, oh ! mais c'est un nègre, un vrai petit nègre !